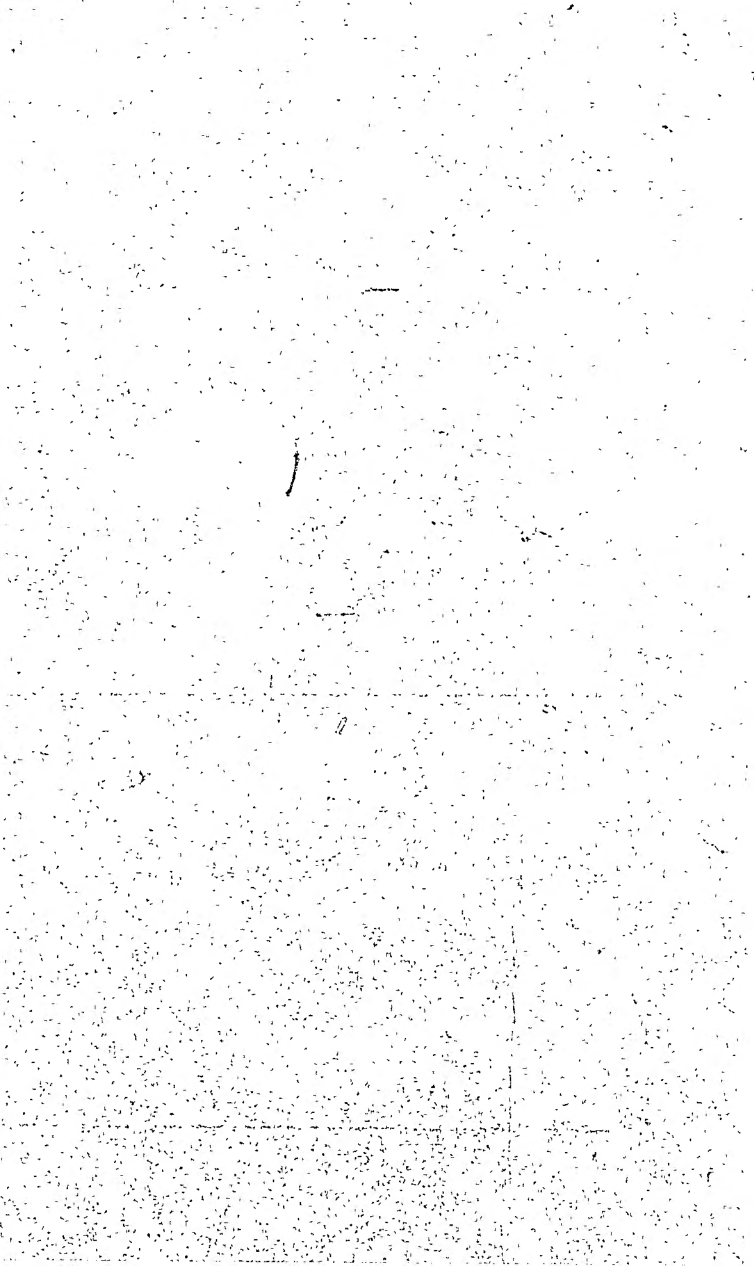


Cav. Lacaze,
Pierre



Une Mine de Souvenirs

Pour être exploitée par mes chers compatriotes sous la protection de Marie Immaculée.

Z. LACASSE, O.M.I.

"C'est pourquoi, mes frères, appliquez-vous à assurer par vos bonnes oeuvres votre vocation et votre élection. . . . . au ciel". — (Traduction de l'épitre II de Saint Pierre, verset 10.)

Nihil obstat

Sti-Bonifatii, die 21 Januarii 1920,

J.-H. PRUD'HOMME,

Censor librorum.

Imprimatur

Sti-Bonifatii, die 25 Ianuarii 1920,

✠ ARTHURUS,

Arch. Sti-Bonifatii.

Avant-Propos

⚜

Mes chers compatriotes,

Je viens de nouveau vous faire une visite. Penché vers la tombe où je vais être enfermé bientôt, je veux goûter encore une fois le plaisir de m'entretenir avec vous.

J'obéis en cela aux désirs de mes supérieurs. Ils ont pensé que les souvenirs d'une vie de plus de 70 ans passés au milieu de vous, les leçons tirées des événements auxquels j'ai été mêlé ne pourraient que faire du bien. Cette mine pourra peut-être déterminer quelques gens à embrasser, avec la grâce de Dieu, l'état ecclésiastique et religieux. La guerre et la grippe ont fait bien des victimes parmi le clergé canadien, il faut les remplacer. Le bon Dieu prend qui Il veut pour instrument de sa gloire.

Je me suis mis à l'oeuvre. Je veux seulement rappeler les souvenirs qui sont de nature à faire du bien à mes compatriotes et à procurer la gloire de Dieu.

Je veux écrire un français correct, celui que les calomniateurs vous accusent de ne pas comprendre, vous qui comprenez si bien

les sermons que des Pères nouvellement arrivés de France vous ont prêchés et vous prêchent encore. Je veux vous venger du reproche qu'on vous fait de ne pas comprendre le français, le vrai français. Puisque vous comprenez les prédicateurs qui viennent de France comme vous comprenez votre curé, c'est un signe que vous savez le vrai français.

Mais ici vous me permettez bien de vous faire remarquer que si nous comprenons le français aussi bien que le comprenaient nos ancêtres, malheureusement un bon nombre ne le parlent pas aussi purement. Plusieurs des nôtres qui vivent ou ont vécu dans un milieu anglais emploient souvent des mots que nos ancêtres ne comprendraient pas. Dans la jeune génération, combien y en a-t-il qui, au lieu de se servir de l'expression française, glissent un mot anglais ici et là? Par exemple: C'est pour le fun... *on a eu un* time... *il m'a donné une* ride... *il est allé au* store... *j'ai acheté du* bacon... *il a brisé son auto parce que le* break *a fait défaut... il n'avait pas de* wrench *pour le* settler... *etc., etc. ,etc.*

Ce n'est pas une charge que je fais, c'est un exemple que je donne. Le beau langage de nos pères, qui était celui du 17me siècle, tend à disparaître. Bossuet disait à Louis XIV: "J'ai eu fret à venir ici... moé, sire, je suis à faire l'histoire du monde pour le

Dauphin." (1) *Il y en a aujourd'hui qui appellent ce français du patois canadien.*

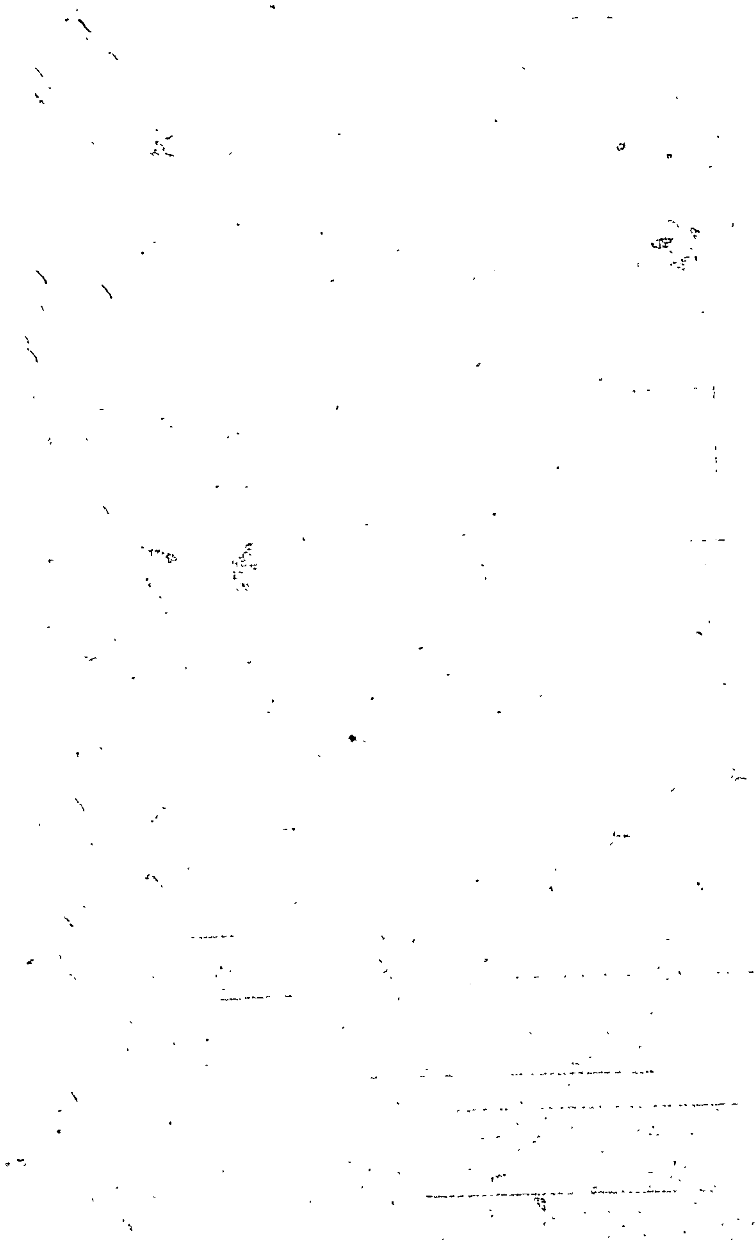
Que l'on dise que les anglo-français parlent un patois... peu importe; mais que l'on ne dise pas que nos ancêtres ne parlaient pas le vrai français. Et ceux de leurs enfants qui sont restés français, c'est-à-dire les sept-huitièmes, parlent encore le même français.

Pour ne pas donner prise à nos ennemis, quand nous parlerons anglais, parlons anglais; et quand nous parlerons français, parlons français.

Quant à moi, je veux que mes souvenirs soient écrits en français; c'est mon devoir et ma gloire de le faire. Je suis sûr d'avance que vous comprendrez chaque mot de mon livre, car vous savez le français.

Vous savez aussi que je ne cultive qu'une seule fleur de rhétorique: la clarté; car je sais qu'aux fleurs vous préférez le fruit... de vos lectures. Vous me comprendrez; ce sera ma récompense. Heureux serai-je si notre Mère Immaculée veut diriger ma plume. Ainsi soit-il.

(1) *Il prononçait histoère.*



CHAPITRE I

Extrait du cahier de ma soeur

NE soyez pas surpris, ami lecteur, de voir un tel titre à la première page de mon livre. J'avais une soeur qui avait été longtemps maîtresse d'école pour aider papa à me soutenir au collège. Devenue mère d'une nombreuse famille, elle a dû s'éloigner de la paroisse natale dans le but d'établir ses enfants autour d'elle. Un jour elle me demanda d'écrire la vie de la famille pendant notre enfance. "Je vais voir, dit-elle, si tu m'aimes encore." Quelqu'un a extrait un chapitre du cahier que je lui ai envoyé, il y a une quarantaine d'années.

Chère bonne Julienne,

Tu n'es plus sur les bords du ruisseau qui a charmé notre enfance; tu t'ennuies dans l'exil où le dévouement t'a conduite avec tes chers petits enfants. Tu veux avoir un peu de gaieté de la part de ton petit frère que tu aimes tant et à qui tu as déjà été si utile. Tu me demandes un récit et tu

veux que ce récit soit de ton cher Zacharie, de ton *Carie* pour qui tu as fait si longtemps la classe non pas dans le rang qui n'était pas débouché, mais à des enfants qui étaient bouchés. La reconnaissance me fait un devoir de m'exécuter. Je vais écrire sur mon calepin, partout, dans les wagons, les bateaux à vapeur, etc. Je te transcrirai cela sur des feuilles volantes chaque lundi et, au bout de l'année, je t'enverrai mon cahier. Je laisserai courir ma plume. Je ne me relirai pas, tu excuseras tout et je compte sur ta plus grande discrétion avec les étrangers. Entre les membres de la famille, il n'y a pas tant de soins à prendre.

Lorsque dans tes prières, en compagnie de tes petits enfants, le souvenir du pauvre pécheur qui te trace ces lignes se présentera à toi, ne le repousse pas, je t'en prie, car je vais faire tout mon possible pour te faire plaisir, mais c'est entendu que l'on va rire, pour le bon Dieu qui voudra bien garder tes enfants gais autour de toi.

Quand ta migraine te prendra tu liras trois pages et tu seras guérie. Du moins c'est ce que je te souhaite de tout mon coeur. Tu es séparée de la famille: je vais toute la mettre autour de toi, car en racontant ma vie il faut bien que je parle des autres. Je vais parler avec toute la naïveté d'un frère que tu ne livreras pas à des langues malignes. Puisse ceci faire plaisir à ton époux

que j'aime de tout mon coeur. Commençons et rien que pour nous, car il y aura des choses qui ne seront pas convenables pour tout le monde.

"Le 9 mars 1845, le soleil brille d'un éclat particulier, jamais ces rayons ne furent plus purs. Il semblait, ce matin-là, concentrer tout son éclat sur une maisonnette de 32x26. Tout à coup les astronomes sont déconcertés, ils constatent un phénomène étrange: sans cause connue, il y a une éclipse... je venais de naître... et le plus faible des deux astres avait dû céder pendant que la vieille Dominique Pauzé chantait à s'enrouer:

Dans le rang pas débouché
Il y a un petit enfant de né
Avec un beau gros nez.

Tu t'en souviens, toi: tu n'avais pourtant que six ans. Dans notre famille on est précoce. Ce fut aussi toi qui me donnas une des premières caresses: j'en porte encore sur la joue une marque grosse comme un pois qui, dit-on, me déguise, funeste conséquence de l'amour à l'âge de six ans. Les voisines arrivèrent et s'extasièrent sur la beauté de l'enfant. "Comme il ressemble à Julienne", sa soeur, disait l'une. "Comme il a les dents blanches", disait l'autre... Non, je me trompe, car on dit que je suis venu au monde pas de dents comme tous les autres enfants, ce que j'ai beaucoup de

misère à croire; car j'ai coutume de faire exception. Comme je n'avais pas de cheveux, on trouva que j'avais le front bien développé et on assura que j'aurais toujours les oreilles petites. Le premier signe de vie que je donnai fut une grimace, puis un mouvement de langue comprimée, suivi d'un cri de douleur, ce qui fit dire à l'assistance qu'il m'en coûterait toujours de comprimer ma langue.

Je suis dans un magasin attendant un monsieur qui sera ici dans une demi-heure. Jasons.

J'en étais rendu hier à ma langue, objet vers lequel je serai obligé de revenir souvent. Que veux-tu? C'est si beau d'avoir une langue cachée dans une bouche, ce qui fait qu'on ne peut pas en voir les défauts.

Comment donc connaît-on ceux de la mienne? J'ai trouvé la réponse. Pour parler on se tient la bouche ouverte et j'ai peut-être parlé assez longtemps pour que les assistants aient pu la voir; maintenant je parlerai la bouche fermée. Mais revenons au bébé que l'on portait au baptême le 10 mars. Les démons avaient soulevé une tempête; le soleil, celui que j'avais éclipsé, voulait se venger et laissa le froid dominer le globe. On battait des mains, on claquait des dents, les thermomètres cassaient, la tempête faisait rage, mais parrain et mar-

raine souriaient: ils avaient un soleil si près d'eux. Notre soeur Domitille, qui en changeant de nom sous la cornette religieuse n'a pas changé de coeur, se vantait, cette journée-là, de lâcher la queue du chat.

—Comment va-t-on l'appeler, cousin Israël?

—Je ne sais pas, cousine Domitille.

—Je vais lui donner un nom qui sera pour lui une leçon. Je crois qu'il aimera à parler, car il agite sans cesse la langue. Appelons-le Zacharie et on lui dira que son patron est devenu un jour muet pour avoir trop parlé. D'ailleurs, Zacharie veut dire mémoire du Seigneur, et je crois qu'il aura plus de mémoire que de jugement.

Et le parrain eut la faiblesse de dire oui.

O philosophie des noms! Que je subis péniblement ta triste expérience. On me baptisa au milieu de grands cris: il en coûtait au diable de sortir. En passant, remercions ensemble le bon Dieu de cette grande grâce. Je revins à la maison un bon petit chrétien accompli. J'étais d'une obéissance telle que les trois premières années je ne me rappelle pas être sorti de la maison sans permission. Tu fus une des premières qui me berçèrent dans le "petit ber à Marie" et ensuite dans le "grand ber à Philomène". Tu te rappelles le fameux accident de ma chute. Le ber chavira, et crac! Zacharie

eut les reins cassés. Heureusement que c'était loin de la tête. Celle-ci aura malheureusement son tour trop vite. Pendant 22 mois je criai sans arrêt et, chose étonnante, mon gosier paraissait ne pas se fatiguer, ma langue semblait prendre de la souplesse et s'accoutumer pour plus tard à un exercice continuel qui devait moins fatiguer celui qui la possèderait que ceux qui en seraient la victime.

A quatre ans, tu en avais dix, je ne marchais pas encore. Faut-il te rappeler un triste souvenir? Je ne parlais pas encore. Tu me dodichais, tu me faisais des questions et moi je ne pouvais que répondre: bouillie.

C'est là le premier mot que mes lèvres intéressées prononcèrent: bouillie. Quelle humiliation pour un homme que d'être obligé de convenir que l'estomac le fit parler avant le coeur. Ne raconte jamais cet incident, car on dirait que je suis un homme bouilli et on pourrait appeler mes soeurs des filles cuites. Tu vois qu'il y-va de ton intérêt.

Le beau mois de mai 1850 arriva, et avec lui la force que je dois à tes bonnes prières et à celles des autres, particulièrement de Philomène, la grande "priante" de la famille. On m'a assuré au couvent, et Domitille et Marie ont confirmé l'avancé, qu'elle reprenait toutes les communions

qu'elle avait manquées avant d'avoir l'âge de raison. J'ai fait cela, moi aussi, mais au bout de quinze jours j'avais fini. La raison vient si tard chez quelques-uns!!!

Mon homme arrive: il me semble qu'il n'y a pas une demi-heure que je te parle.

Je ne sais plus où j'en étais rendu. Je ne sais qu'une chose: c'est que je parlais de moi. Il fait si bon à cette pauvre nature de parler d'elle!! Espère un instant, je vais relire quelques lignes. Bien, j'y suis, j'en étais rendu à l'usage de la raison, ce qui pourrait faire croire à quelques-uns que j'étais déjà vieux alors. Pour enlever tout doute, disons qu'il n'y avait que six mois que je marchais, mes jambes ayant été plus précoces que ma tête. L'un de mes premiers souvenirs d'enfance est un éloge que l'on me fit. Pauvre moi humain! Qu'il prend tôt racine dans l'homme, et je crois aussi dans la femme, soit dit sans malice, ma petite soeur.

Je me rappelle donc qu'étant tout petit, je faisais des fours dans le sable. Joseph, Didace et Marcel essayaient chacun de faire le leur et n'y parvenaient point. Moi, plus jeune, mais dont les idées étaient déjà tournées vers les choses pratiques, disposai si bien mes petites harts rouges en demi-cercle que je réussis du premier coup. Céline passa près de moi et dit: "Tiens, regarde

donc Zacharie, c'est le plus fin de la bande". Ces mots, "le plus fin de la bande", restèrent gravés dans mon esprit, et je ne sais si jamais ils en partiront. Mon frère Joseph crut trouver une explication de ma supériorité dans le fait que j'avais plus faim qu'eux, plus faim et plus fin, d'après lui, n'étaient pas synonymes. En effet, dans ma naïveté, je croyais que le four fait, je pouvais y faire cuire de la bouillie. Mon illusion ne dura pas longtemps, car tu passas par là et d'un coup de pied tu gâtas toute ma cuite.

Je me rappelle aussi que c'est toi qui me montrais mes prières quand marraine était occupée, et qu'une fois tu me donnas une tape parce qu'un beau matin je ne voulais pas prier le bon Dieu avant d'aller voir un petit mouton dont Céline et Lucie annonçaient la naissance à son de trompette. Maman fut obligée d'intervenir: je me résignai à m'agenouiller, mais après chaque *Notre Père,* au lieu d'*Ainsi soit-il,* je terminais invariablement: "Est-ce que j'irai voir le petit mouton?" Enfin la prière est faite. Je pars, je cours, je vole, tu me suivais en ballon. La porte de la bergerie s'ouvre, je me précipite à travers le troupeau, je cherche un petit mouton. Mon empressement étonne les brebis, mes cris les effraient, et les voilà qui partent toutes en peur, qui se ruent les unes sur les autres,

et voilà le pauvre Zacharie au milieu de la mêlée. Il crie, se démène, mais vlan! le voilà sur le dos et vingt-cinq moutonnes prennent sa poitrine pour une botte de paille. Te rappelles-tu? Ah! oui, tu le racontes souvent, dans quel état j'étais quand tu m'as trouvé. Je me relève tout à coup avec un habit fleuri de toutes sortes de couleurs et une grosse botte de paille dans les cheveux. Et je n'avais pas vu le petit mouton, et je ne voulais plus le voir. Céline, toujours bonne comme aujourd'hui, me l'apporta de la grange pour calmer mes pleurs trop abondants. Après l'avoir soigneusement considéré, je pousse cette phrase qui a tant fait rire Lucie et Azelle, petites soeurs gentilles à croquer: "Allez-vous-en, je ne veux pas voir le petit mouton. Je ne le verrai pas!" Et le petit mouton devenu gros fut vendu dans l'été deux piastres. Il en valait mille pour les services qu'il m'a rendus!

Que de réflexions j'ai faites pendant ma vie à propos de ce petit mouton! N'en est-il pas ainsi de toutes nos joies mondaines? On part, on court, on vole, pour voir le petit mouton. On rit des joies des enfants, mais est-ce que les mondains ne sont pas les pires enfants? les plus gâtés de tous? A quoi aboutissent tous les désirs qui n'ont pas Dieu pour fin? On part, on court, on veut à tout prix voir le petit mouton, puis

on s'en revient dégoûté, en disant: "Je ne veux plus voir le petit mouton". L'ambitieux court après les honneurs; dès qu'il les possède, il s'ennuie. L'avare, avec son trésor, meurt de faim. Le mondain cherche les plaisirs: il part, il court, il vole, puis dès qu'il croit avoir saisi ce qu'il entrevoyait, il s'écrie: "Oh! moi, je n'irai plus voir le petit mouton!!"

Notre âme, faite pour Dieu, ne supportera sans murmure que les joies de Dieu. Celles-ci seulement sont durables; on veut sans cesse les renouveler, notre souvenir les poursuit toujours, notre oeil, l'oeil de l'âme, ne cesse de les contempler, car il les voit incrustées en Dieu, resplendissantes de beauté et de fraîcheur.

Dis à tes petits enfants, chère soeur, que toute la vie n'est qu'un petit mouton qu'on veut voir et un petit mouton qu'on ne veut plus voir.

Grands et petits voient tour à tour les déceptions succéder aux espérances, la tristesse à la joie. Oh! "si jeunesse savait, si vieillesse pouvait". En Dieu seul seront nos joies. Vers Dieu seul convergeront nos désirs. Mais je vois que mon petit mouton est sorti de la bergerie et qu'il fait entendre ses bêlements du haut d'une chaire de philosophie. Avouons que c'est bien drôle pour un mouton de son âge!

Je suis à parler d'accidents. Te rappelles-tu la moitié de mes accidents? La tête cassée à 8 ans: c'est bien jeune pour se fêler la tête. Comme tu as pleuré quand je me suis jeté la jambe dans un chaudron de savon bouillant; quand je me suis fait deux pieds à la même jambe avec une grande hache. Tu étais absente quand je me suis planté dans le pied un prunier avec ses branches et ses prunes. Quelles prunes amères? As-tu gardé ce fameux morceau qui était resté dans le pied quatre mois? Je te l'avais envoyé quand tu étais à Saint-Alphonse. Comme tu as souffert quand on m'a extrait un cancer de la poitrine, quand je me suis brisé trois côtes; quand, pour la deuxième fois, je me suis cassé la tête et que j'ai été dans le royaume des génies incompris pendant une demi-lune. Je me rappelle que tu m'es demeurée fidèle et que tu disais que je ne serais pas toujours fou, que je reviendrais à mon état normal. En ceci je dois te dire que ton coeur généreux t'avait faussé pour la première fois le jugement.

Quelle anxiété n'as-tu pas éprouvée quand on est venu avertir la famille qu'une bûche m'avait tué au bois des écoliers. Inutile de te dire que je n'étais pas mort, puisque je vis encore. Quel coup terrible! La moitié de la cervelle de partie, et dire que je ne m'en suis pas aperçu. N'est-ce pas

toi, petite maligne, qui dans ta charité, pendant une vive discussion, fut la première à m'en avertir? Comme on a ri après que nos deux natures vives eurent jeté leur feu!

Tu priais beaucoup pour moi pendant toutes ces épreuves. Je t'en remercie de tout mon coeur. Mais il y en a une surtout qui pleura et pria beaucoup. Vingt fois déjà son nom est venu sous ma plume et je ne voulais pas l'écrire; je ne voulais pas ouvrir une plaie qui n'est pas encore bien fermée. Ah! bonne mère! du haut du ciel où vous êtes, vous jetez encore votre regard de tendresse sur vos enfants, ces enfants que vous avez tant aimés. Priez encore pour eux, ils sont à lutter dans le chemin pénible de la vie; faites qu'ils se rappellent vos bons exemples et vos sages conseils et que, fidèles à la promesse que tous vous ont faite sur votre lit de mort, ils soient toujours tous de bons chrétiens et des enfants de Marie.

Qu'elle était bonne, notre mère! n'est-ce pas Julienne? Comme elle l'a aimé, son petit Zacharie! Te rappelles-tu quand j'eus le bonheur de chanter ma première grand'-messe en sa présence? Comme elle pleura! Te rappelles-tu, soeur, qu'au dîner, elle s'écria: "Mon Dieu! maintenant je puis mourir en paix!" Oh! bonne mère, permettez que dans ce récit je supprime votre nom. Le coeur de votre Julienne est semblable

au vôtre, et ces notes ne seraient plus qu'un sujet de larmes pour votre enfant. Bonne mère, protégez-nous du haut du Ciel!

Bonne Julienne! Je suis dans un presbytère et à chaque instant j'entends dire: Julienne, viens ici! Je crois toujours te voir apparaître dans la porte du réfectoire. Je regarde: Mon doux! quel désappointement chaque fois. Non! mille fois non! ce n'est pas toi. D'abord cette Julienne a un petit nez tout court. Ce n'est pas toi. Elle est grosse et grasse. Ce n'est pas toi. La couleur de ses yeux annonce de la neige pour le lendemain. Ce n'est pas toi. Je te l'assure; veux-tu que je te dise tout? Elle n'a pas l'air fin ou fine, comme tu voudras. (Le Ministre de l'Instruction publique a déclaré qu'on peut mettre fin ou fine, quand même la personne ne le serait pas.) Qui aurait l'impudence de dire que c'est ma soeur? et encore la soeur qui m'a fait l'école et que j'ai appelée maman une fois, mais pas deux: je m'en souviens, moi.

Tu le vois, je suis toujours le même, toujours un enfant vieux de 36 ans et bientôt 37 ans, c'est-à-dire dans un an; et 38 dans deux ans. Tu vois que je sais encore mes règles et que j'ai bien mérité mon accessit d'arithmétique, le fameux accessit que papa entoura d'un cadre de paille dorée pour prouver aux générations futures que son enfant de 15 ans savait que deux et deux font quatre.

Je confesse et quand la pratique languit, je sors de mon confessionnal pour te parler. Il est si doux de parler à une soeur qui est si complaisante. J'en étais rendu à mon fameux temps de collège. Le souvenir de ces années est si vivace que le bout des doigts m'en pétille. Cher Monsieur Churn! Te rappelles-tu l'heureuse impression qu'il te fit quand sa face d'étoile filante ou même d'étoile filée, déroula pour la première fois ses charmes devant toi? Tu lui en voulais de m'avoir cherché le coeur si bas, toi qui m'as toujours dit que si j'en avais un, il se trouvait sûrement dans la poitrine. Que d'épisodes se pressent sous ma plume à ce mot de collège! Mais je les ai rabâchés si souvent qu'il suffit de prononcer: collège, pour que tu puisses t'amuser deux jours.

Tu as bien ri quand je t'ai raconté ma réponse sur la cause d'une guerre entre la France et l'Autriche:

—Ce n'est pas tout de connaître les événements de l'histoire, Messieurs, il faut en chercher la cause; c'est ce qu'on appelle la philosophie de l'histoire. Lacasse, quelle fut la cause de la guerre dont nous parlons?

—C'est parce qu'il y en avait un qui voulait battre l'autre...

La réponse était si juste qu'elle provoqua des applaudissements de fou rire parmi mes confrères. Dans ma naïveté, je croyais que notre professeur me décernerait

le titre de philosophe en histoire, mais il me décerna autre chose. Il prit son martinet: "Viens ici, mon farceur, nous allons tous deux mettre ta théorie en pratique." Et il me donna la volée pour confirmer la justesse de ma réponse. Il y a vingt ans de cela, et plus je vieillis, plus je crois que je méritais le titre de docteur en histoire.

Les orgueilleux potentats de ce monde sont comme tes deux voisins: l'un veut battre l'autre. Ces nouveaux Assuérus ont des chariots d'or acquis des sueurs des pauvres, les amis de Jésus. Ils ont des armes perfectionnées par les progrès de la barbarie moderne qu'ils appellent civilisation. On se vante d'avoir inventé dernièrement une arme qui peut détruire d'un seul coup 200 personnes. On va en inventer d'autres, maintenant que la civilisation anti-charitable, anti-catholique, trouve plus glorieux d'inventer des machines dont le *seul* but est de tuer du monde en masse que de trouver un remède pour combattre l'effrayante mortalité des enfants de nos villes ou de tuer les vers qui mangent le blé. Et dire, ma soeur, que tout cela est le fruit du péché: désobéissance à Dieu, désobéissance aux lois de Dieu, aux enseignements de l'Eglise catholique qui depuis deux mille ans combat contre la civilisation satanique dont Caïn fut le premier tyran.

Dis bien souvent à tes enfants d'éviter le péché. S'ils doivent être des victimes de la civilisation moderne, du moins ils auront remporté la victoire sur elle en sauvant leur âme, ce pourquoi ils ont été créés. Qu'ils ne se battent que contre le démon et ses pareils, et qu'ils y emploient toute leur force.

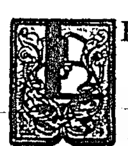
Te souviens-tu de la bûche d'érable, de la bûche de merisier et de la bûche Lacasse? Dans quel état était cette pauvre tête avec sa longue cicatrice qui paraît encore et son vide partiel qui ne se remplit qu'en dix-huit mois, bien que j'eusse si près de moi des personnes qui avaient de la cervelle à vendre.

Je suis appelé au parloir...

C'est tout ce que mon supérieur a pu se procurer du cahier de ma soeur.

CHAPITRE II

Mes souvenirs d'enfance

E premier souvenir d'enfance qui se présente à ma mémoire est celui-ci:

Un bon matin, je me réveille au bruit des couteaux résonnant sur les assiettes. La famille, composée alors du père, de la mère et de huit enfants, était à déjeuner, ce qui se faisait tous les jours de bon matin. Je sors de ma couchette, je me glisse à terre, puis je me traîne à la table, demandant ma petite chaise-haute avec les cris impérieux d'une autorité qui ne souffre pas de retard.

Ma marraine, ma soeur et future religieuse, m'enlève dans ses bras en disant: "Viens donner à manger à ton âme avant de nourrir ton corps." Ma réponse fut négative. Mes pieds et mains se tordaient sous l'étreinte des bras de ma soeur; mes petits yeux lançaient des éclairs qui se perdaient dans un nuage de larmes. Mes joues rougies étaient défigurées par la colère; mes lèvres s'élargissaient et laissaient apparaître deux dents précoces, seul ornement de ma mâchoire. Je ressemblais à un petit monstre.

Ma soeur me mit dans mon lit en disant: "Quand tu seras défâché et que ton visage paraîtra celui d'un chrétien, je viendrai prier avec toi et tu mangeras la bonne soupe au lait que maman a faite." Puis elle s'éloigna.

Mais mon orgueil n'était que blessé, il n'était pas mort. Je sortis de la tranchée de ma couchette et me mis en frais de gagner le front pour prendre rang parmi les combattants armés de couteaux et de fourchettes. Ils paraissaient décidés à gagner une victoire complète avant de cesser le combat. Avant d'arriver au champ de bataille où je devais briller par mon courage, je fus arrêté par ma soeur qui, de nouveau, me prit sur l'un de ses bras et de l'autre m'appliqua quelques tapes sur un endroit choisi par elle-même.

Elle me mit dans mon lit, me couvrit d'un beau petit couvre-pied à courtes-pointes qu'elle avait fait expressément pour moi et, sans mot dire, elle alla continuer son déjeuner. Je pleurai longtemps: je versai d'abord des larmes de colère, puis celles d'un suppliant; à la fin ce n'était plus que les sourds gémissements d'un vaincu.

Ma marraine vint me faire visite dans le retranchement de mon orgueil froissé, se pencha sur ma couche, me donna un gros baiser en disant: "Viens, je vais t'aider à faire ta prière au bon Dieu." Elle m'aida

à me tenir à genoux, je fis ma petite prière. "Viens manger ta soupe au lait, maintenant."

Quelques jours plus tard je m'éveillai encore au temps du déjeuner. J'entends le bruit des assiettes...

—Marraine! Marraine! ma prière!

Je rendis les armes les mains jointes entre celles de ma soeur.

Depuis lors j'ai fait bien des réflexions au sujet de ce petit incident que je considère l'un des plus importants au point de vue de la formation de mon caractère: l'orgueil n'avait pas eu le dessus. Mais je me suis aperçu plus tard qu'il n'avait été qu'affaibli; il a encore dans la suite donné de nombreux signes de vie.

Les premières impressions que l'âme d'un enfant doit recevoir sont celles de son devoir envers Dieu. Ces impressions, qu'on ne s'y trompe pas, restent gravées dans la mémoire. J'étais bien jeune alors, et ce fait, à plus de 72 ans de distance, est aussi frais à ma mémoire que s'il fût arrivé hier.

L'enfant est un être enseigné. Si ses parents le laissent s'enseigner lui-même, ce fils de notre orgueilleuse mère Eve, au lieu de chercher les hauteurs, descendra dans les bas-fonds de la désobéissance, de l'insulte, du mépris des auteurs de ses jours et de son Dieu. Il recherchera naturellement ce qui flatte son esprit et son corps. Il ne pourra

exercer aucune contrainte salutaire sur lui-même. Il sera un enfant gâté, un jeune homme gâté qui fera à 20 ans, ses quatre volontés comme on lui a permis de les faire à 3 ou 4 ans.

Il y en a qui s'irritent de voir punir un enfant. Lisons ensemble ce que dit l'Esprit-Saint, qui s'y connaît mieux dans l'éducation des enfants que certains philosophes de nos jours.

"La crainte du Seigneur est le commencement de la Sagesse."

"Mon fils, ne méprise pas la correction de Jéhovah... car Jéhovah châtie celui qu'il aime comme un père châtie l'enfant qu'il chérit."

"Celui qui ménage la verge hait son fils, mais celui qui l'aime le corrige de bonne heure." (Le livre des Proverbes.)

Remarquons bien ces dernières paroles: "le corrige de bonne heure", c'est-à-dire qu'un père cherche à déraciner du coeur de son petit enfant, né méchant, les pousses de l'orgueil, de l'envie, de la colère, de la gourmandise, de la paresse, avant qu'elles n'y prennent racine.

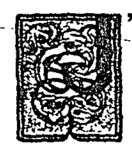
La crainte de la justice de son père indiquera chez l'enfant un commencement de sagesse.

Concluons en disant que si vous voulez que votre enfant vous aime et soit votre gloire dans votre vieillesse, faites pour le

jardin de son coeur ce que vous faites pour votre champ: arrachez les mauvaises herbes si vous voulez avoir une bonne récolte de joie, fruit de votre travail sur votre enfant, sur un fils chéri.

CHAPITRE III

Souvenir d'un coup de hache

'AVAIS plus de cinq ans. Je regardais mon frère aîné qui essayait de faire un abri pour un petit chien renard que notre oncle lui avait apporté de Montréal. La mère de ce chien était au Livre d'Or; elle descendait en ligne directe de celui de Tobie, témoin sa belle queue ondée qui remuait sans cesse. Mon frère voulait le mettre à l'abri des ardeurs du soleil d'août.

Cet architecte improvisé n'avait qu'une petite hache et trois bouts de planches qui renfermaient autant de clous que de bois.

Il avait choisi l'endroit de son futur chef-d'oeuvre près de la clôture du jardin. Il se mit à l'oeuvre et commença par ramasser du sable pour faire les solides fondations de son édifice.

Silencieux, je le regardais, et,—le dirai-je?—je devins jaloux de son génie précoce. Pourquoi? Mystère... pour ceux qui ne croient pas aux conséquences héréditaires de la chute d'Adam et aux attaques du grand ennemi du genre humain et des

enfants en particulier: ce grand méchant souffle à l'oreille de mon esprit qu'avec la hache de mon frère je pourrais faire mieux que lui.

Obéissant à ce mauvais conseil, je détruisis, en me servant de mes deux petits pieds comme d'une pelle, les fondations supposées indestructibles de l'abri futur. Que je me crus puissant alors! Jetant un regard de satisfaction sur les ruines colossales qu'un simple coup de pied avait accumulées, j'eus le tort de me complaire dans une joie secrète bien vive. Napoléon, après la bataille d'Austerlitz, a dû en éprouver une semblable. Dans tous les cas, les deux se valent pour le bonheur des deux individus. Les gloires humaines de cette espèce ne sont pas un reflet de la gloire céleste et passent comme une ombre.

La gloire humaine
Est une ombre vaine
Qui fuit
L'âme mondaine
A perdre haleine
La suit.

Mais à cinq ans on ne fait pas de telles réflexions. D'ailleurs je n'en eus pas le temps; mon frère arriva tenant en mains son chapeau de paille dorée, rempli de sable. Je pris le parti de me sauver en saisissant sa petite hache. Le combat s'engagea. Je me défendis avec le taillant de la

hache, fit une large coupure dans la peau de la tête de mon frère: il saignait abondamment. Le sang se répandit dans son oeil. Il s'écria d'une voix effrayée: "Maman! je suis mort. Zacharie vient de me tuer." Toute la maisonnée accourut, plus une voisine tendrement aimée de la famille. On ne s'occupa d'abord que de mon frère. Ma marraine, le grand chirurgien de la famille, lava et pansa la plaie qui n'était pas profonde, heureusement.

Et moi! que faisais-je pendant ce temps? Je courus vite aux fondations détruites et me mis en train de refaire ce que j'avais démoli.

Une voix se fit entendre: "Viens ici tout de suite." Le ton du commandement ne me donnait pas de choix. Je laissai là les fondations encore mal assises. Je m'avançais d'un pas lent, comme un criminel vers la prison, le visage rouge de honte, un doigt entre les dents, les yeux baissés vers la terre d'où je suis sorti et la tête cachée sous un de mes bras. Rendu à la porte, je m'adossai au mur.

"Vite, viens ici", me dit ma soeur. Je ne bougeai pas. Elle me prit le bras et m'amena devant le tribunal de ma mère, ma bonne mère. J'éclatai en sanglots.

"Quelle punition", dit ma mère à sa voisine, "infligerais-tu à un enfant qui a fait un coup pareil?"

Je répondis pour la voisine: "C'est lui qui m'a jeté par terre et il a voulu m'ôter la hache qui est à moi aussi bien qu'à lui." Il est clair, n'est-ce pas, que je suis un enfant d'Adam et d'Eve. "Ce n'est pas moi, c'est la femme que vous m'avez donnée", dit Adam. "Ce n'est pas moi, c'est le serpent", dit Eve. Si Adam eut avoué sa faute, sans la rejeter sur Eve, il se fut épargné à lui-même ainsi qu'à tous ses descendants beaucoup de misères et de souffrances. "Faute avouée est à moitié pardonnée", dit un proverbe. Je dois dire que je suis venu bien près de tout avouer sous l'inspiration de la grâce, car nous savons tous qu'avant de faire un mauvais coup, nous sommes toujours averti de ne pas le faire. Mais un misérable qui rôde toujours autour de nous, soufflait de mon côté: je mis la charge sur la conscience de mon frère sans pour cela décharger la mienne. Au contraire elle se trouva surchargée davantage. En voulant noircir mon frère pour me blanchir, je devins plus noir que lui.

"Si j'avais un jeune garnement comme tu en as un, je serais bien découragée", répondit la voisine. "Je crois que je lui attacherais les mains derrière le dos, la hache au cou, et je le promènerais dans la paroisse comme l'ours qu'on nous montrait l'autre jour."

"Mon enfant", dit ma mère, "c'est ton père qui, à son retour, te punira lui-même."

"J'aime mieux que ce soit vous, ma mère, qui me battiez." Et je me jetai dans ses bras. Un enfant de cinq ans est déjà un grand diplomate.

Tout à coup, du coin noir de la chambre qui me servait de prison provisoire, j'entends la voix toujours si claire de mon père. Je me perds en sanglots. Il aperçoit le bandage autour de la tête de mon frère. Maman lui raconte tout. Il m'appelle d'une voix brève. Je me présente devant lui dans l'apparence d'un condamné à mort, mais qui n'avoue pas son crime. J'ai encore eu le malheur d'essayer à me faire trouver innocent par mon père: ce n'était pas de ma faute, c'est mon frère qui courait après moi. Il est plus vieux que moi.

Mon frère, appelé en témoignage devant la cour de mon père, mit, bien entendu, tout le blâme sur moi: j'avais détruit des fondations qui lui coûtaient bien du travail; j'avais pris la hache et je l'avais frappé, le taillant au clair, etc., etc.

Papa dit seulement ceci à mon frère: "Tu es coupable, toi aussi; tu dois savoir mieux que cela; je règlerai ton compte quand tu seras guéri." Puis il ordonna à une de mes soeurs d'aller chercher une hart à engerber et me fit mettre à genoux. Un grand silence règnait dans la maison. Ma-

man rentra dans sa chambre, appela mon frère, lui parla à l'oreille. Celui-ci revint et demanda à mon père d'une voix attendrissante de vouloir bien pardonner à son petit frère qu'il aimait beaucoup. Voilà mes soeurs à pleurer et à disparaître de la scène.

Mon père resta silencieux. Ma soeur rentra avec la hart en mains, la plus petite qu'elle avait pu trouver. Mon père la trouva trop grosse; il l'émonda, la rogna, puis il me dit ces graves paroles: "D'abord tu ne présideras plus à la prière commune du soir. (Pour l'intelligence de l'histoire, je dois avertir mes lecteurs que ma marraine m'avait promis de me faire dire la prière du soir, si je voulais me dépêcher d'apprendre mes prières. J'avais déjà commencé à remplir mes honorables fonctions depuis quelques jours.) "Un enfant qui répand le sang de son frère ne mérite pas l'honneur de représenter son père et sa mère devant la cour céleste." Puis me prenant par le bras il me donna trois coups au siège préparé pour l'exécution.

Mettons maintenant quelques réflexions sur cet incident du coup de hache. Une faute légère a été commise, je suppose. Il faut qu'elle soit réparée avant que l'âme coupable entre en paradis, lieu où séjourne l'innocence. La porte de l'innocence, conservée depuis le baptême ou recouvrée par

la pénitence, est la seule porte par où nous puissions aller au ciel. "Il faut payer jusqu'à la dernière obole" avant d'entrer au paradis.

C'est par un effet de sa miséricorde que Dieu a imposé à Adam la salutaire sueur du travail.

C'est dans sa pitié pour nous que Dieu nous impose des pénitences. Il faut les accepter de tout coeur comme des criminels que nous sommes. Remercions donc le bon Dieu de nous tenir quitte à si bon marché. Saint Paul, qui a tant travaillé et tant souffert, s'écriait: "J'accomplis dans mon corps ce qui manque à la Passion de Jésus-Christ." Et ailleurs: "Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations."

Souffrir donc n'est pas un mal que Dieu nous envoie, mais un grand bien qui vaut mieux que la possession de la fortune. Mais pour que la pénitence soit profitable, il ne faut pas se fâcher soit contre sa maladie ou sa pauvreté, soit contre les railleries du monde à notre égard. Nous le répétons: pour que la pénitence soit bonne, il faut la recevoir avec respect comme un don de Dieu.

Voilà pourquoi il ne faut jamais battre un enfant quand vous êtes en colère, ni quand il est en colère lui-même. Au lieu de payer un compte, vous contractez une nouvelle dette, et vous en faites contracter

une bien grave à votre enfant. Celui-ci s'irritera contre son père; il lui gardera rancune et concevra l'idée de le quitter dès qu'il pourra gagner sa vie par lui-même.

Attendez que le moment de sa passion soit passé, puis faites-lui comprendre sa faute et imposez-lui une pénitence.

Il y a surtout une faute, une très grave faute, qu'un père ne doit jamais laisser commettre à son enfant sans une sévère punition: c'est une insulte faite à sa mère. Une mère refuse quelque chose à un enfant capricieux; celui-ci se fâche et dit à sa mère des paroles bien méprisantes; il lui donne des noms bien injurieux. Il ne faut jamais, au grand jamais, laisser cet enfant impuni; sinon, vous voulez son malheur et le vôtre. La malédiction que l'enfant a lancée contre sa mère retombera sur lui d'abord, et sur vous, époux et père coupable de lâcheté.

Ecoutez bien le fait suivant:

Un prêtre visitait une famille. L'aîné des enfants lui demanda de lui ôter un *sort* qui le poursuivait. "J'ai toujours eu du malheur, mon Père. Rien ne me réussit; un malheur n'attend pas l'autre. Je me suis marié à une femme que je croyais bonne; elle m'a quitté l'autre jour pour se sauver, je ne sais où, accompagnée d'un autre homme. Et ce qui me fâche davantage, elle a choisi le moment où j'allais enterrer ma mère pour me jouer ce tour-là."

Une de ses soeurs, présente, se mit à pleurer, au souvenir de sa mère, et s'adressant au Père, lui dit: "Je vais vous raconter le *sort* qui pèse sur lui; c'est le sort qu'il a voulu jeter sur notre mère. Plus de vingt fois dans sa jeunesse, il l'a traité de "vieille folle, de maud... femme, de vieille bonne à rien."

"Tout s'explique", dit le prêtre en se retirant.

CHAPITRE IV

Souvenir d'un jour d'école

N jour une de mes soeurs fut engagée par les commissaires pour faire l'école; je n'avais que quelques arpents à marcher pour m'y rendre. Le jour de l'ouverture de l'école arriva. En partant, ma soeur me dit: "Tu ne t'en viens pas avec moi?" Je ne répondis pas. Neuf heures sonnent à la grosse horloge de bois. Maman me dit vivement: "Que fais-tu là? L'heure de l'école est sonnée. Vite, dépêche-toi." Je répondis d'un ton de petit-maître: "Je ne vais pas à l'école de ma soeur; j'en sais aussi long qu'elle et autant que n'importe lequel de nos voisins qui ne sont pas des fous."

Maman ne dit rien. Elle jette sur sa tête son chapeau de paille aux larges bords et gagne la grange où papa travaillait. Je pris mon sac où se trouvaient mes livres et je partis pour l'école en faisant les pas bien courts. Papa me cria d'arrêter et me dit d'un ton sec: "Nous avons une horloge à la maison qui indique l'heure; chaque matin tu partiras à 9 heures moins 10 pour l'école,

ou bien j'irai te mener avec une hart, entends-tu?"

Je me rendis à l'école en bougonnant. Après l'invocation à l'Esprit-Saint, ma soeur dit quelques mots d'introduction à ses élèves: "Mes chers élèves, c'est avec plaisir que j'ai accepté de faire l'école ici, à des enfants que je connais et qui me connaissent. J'espère que vous serez bien sages." Je l'interrompis en disant: "Oui, *mouman*, nous serons bien sages." Deux de mes petits compagnons s'éclatèrent de rire. "Zacharie Lacasse", me dit-elle, "tu me respecteras comme les autres." "Mais je vous respecte aussi; je vous appelle *mouman*." "Prends tes livres et passe la porte, grossier que tu es." "Oui, *mouman*, c'est ce que je veux."

Sortir d'une maison est chose facile, mais comment rentrer dans une autre sans certificat? Telle est la première idée qui vint me piquer l'esprit, au seuil même de la porte de sortie. Comment rentrer chez nous coupable? Mon père était là. Je pris le parti d'aller passer la journée dans un champ de bluets, à deux milles de chez nous. Je pris mon dîner aux bluets. Mais le soir vint. Le soleil ne daigna pas s'arrêter pour satisfaire mes caprices. J'arrive à la maison tout tremblant, la famille était à souper.

—Mon fils, tu n'as pas soupé. Viens prendre ta place accoutumée, près de moi, dit le père d'une voix douce.

—Je n'ai pas faim, dis-je.

—Viens, viens, il faut manger pour vivre, mon enfant.

Je me rendis à la demande. J'aperçus dans un coin une belle hart de merisier vert. Qu'elle me parut laide! d'une laideur communicative!

Mon père dit à ma soeur, (la maman de l'école) : "Va donc lui chercher des confitures, une bonne tasse de sirop d'érable."

L'idée me vint qu'on commençait par du sirop d'érable, mais qu'on finirait par du jus de merisier. Après la prière et le chapelet, mon père m'appelle. Pour toute réponse, je baissai la tête et me mis un doigt sur les lèvres. "Apporte ta chaise et viens t'asseoir près de moi, devant ce bon feu de cheminée. La nuit est fraîche; il faut se défier du serein du soir."

J'apporte ma chaise en marchant bien lentement pour mon âge. "Va me chercher la hart qui est dans le coin." — "La. . . la hart?" — "Oui, la hart. Es-tu devenu sourd tout d'un coup?" Mon père prit la hart, la déposa par terre, me fit asseoir.

—Mon fils, me dit-il d'un ton bien calme, tu vas me dire bien franchement ce que tu veux faire dans le monde.

—Je veux faire un habitant comme vous, papa.

—Très bien, mon fils. Oh! que je suis content! Mais sais-tu que pour faire un habitant, il faut travailler bien fort?

—Je puis travailler comme deux hommes, moi; vous allez être surpris.

—C'est bien, mon enfant. Va te coucher pour bien travailler, demain. Bonne nuit, mon enfant.

Je me levai lestement et jetai un regard victorieux sur la hart de merisier. En passant devant ma soeur je lui fis un pied de nez, en lui disant: "Bonne nuit, *mouman.*"

Le lendemain matin, il faisait encore bien noir quand mon père m'appela. "A l'ouvrage, vite." — "Mais il fait noir, papa." — "Je ne te demande pas s'il fait noir ou clair, je te dis de te lever." Puis d'un coup de bras, il me jette au bas de mon lit. "Après ta prière, tu iras travailler sur la terre de Claude. Il y a 25 arpents de clôture à faire, et 25 arpents de fossé à recreuser."

"Combien d'arpents, papa?" — "Vingt-cinq. Es-tu sourd?"

Je fis ma prière avec un peu de distraction. Papa, ayant fini la sienne, me cria: "Je ne veux pas de traînards dans ma maison. Tu le sais. Tu ne vas plus à l'école, mon garçon. Tes journées vont commencer maintenant avant neuf heures. Vite, à l'ouvrage."

Je partis. Le lieu de mon travail était à sept arpents de distance. J'avais peur: un ours avait été vu dans un champ d'avoine quelques jours auparavant. Je devins dévôt et priai pour ne pas être dévoré avant ma clôture finie. J'arrive enfin, j'essaye d'enlever une grosse perche de cèdre; mes gémissements attirent l'attention d'un gros boeuf malin, gardien du troupeau. Il accourt à la clôture, menace de venir m'attaquer. Perche en main, je l'empêchai de sauter. Je suais à grosses gouttes, j'appelai à mon secours mon ange gardien et tous les saints du Paradis. Mes forces m'abandonnaient, lorsque je vis arriver papa à cheval, une chaudière au bras. "Que fais-tu là, mon garçon?" — "J'ai peur du boeuf." — "Tu vas faire un drôle d'habitant. Tiens, dit-il, je t'apporte ton déjeuner." Et il dépose à mes pieds une chaudière fumante. "Je n'ai pas faim, je ne mangerai pas." — "Un habitant qui ne mange pas devient vite riche. Je te prédis que tu mourras grand seigneur de la paroisse de Saint-Jacques de Montcalm." Sans plus dire, il reprend la chaudière, remonte en selle et s'éloigne en me disant de garder "Pataud" pour me préserver des bêtes féroces qui veulent détruire l'herbe de mon champ. J'ai eu envie de dire: "Je vais manger"; mais quelque chose me retint. Etait-ce bien l'humilité? Je la crois incapable de me jouer un pareil

tour. Je regardai mon père s'éloigner. Je croyais à chaque instant qu'il allait s'arréter et revenir, mais mon espérance fut trompée.

J'ai dû me remettre à faire ma clôture. Mon père revint me voir, apportant avec lui une masse de bois d'orme. Il ébranle un piquet. "Mais, mon garçon, pour qu'une clôture retienne les bêtes féroces, il faut que les piquets soient bien enfoncés dans la terre. Voici une masse et un petit banc pour te permettre de faire ton ouvrage." Puis il s'éloigna.

Je montai sur mon petit banc. Le maillet, très pesant, était fixé à un long manche. J'essayai de le soulever jusqu'à la hauteur de ma tête. Il refusa d'aller plus haut et retomba à mes pieds. J'essayai de nouveau. Cette fois, le maillet monte au-dessus de ma tête, un des pieds du banc cède et je vais tomber avec ma massue dans le fossé boueux que j'avais reçu ordre d'approfondir. Je me jetai sur la levée du fossé et me mis à pleurer à chaudes larmes.

Tout à coup un cri perçant pénètre à mes oreilles. "A l'ouvrage, mon garçon; ce n'est pas encore l'heure du midi."

O douleur! j'aperçois mon père courant vers moi avec la fameuse branche de merisier en main. Je relevai mon buste dans la posture la plus humble. A genoux je lui dis que je n'étais pas fait pour être habi-

tant et lui demandai d'aller à l'école, que j'allais bien écouter ma soeur. "Va déjeuner", me dit-il; "tu te rendras à l'école, tu demanderas, à genoux, pardon à ta soeur. Mais remarque bien ceci: Si tu veux recommencer ton jeu, je recommencerai le mien. Cette fois ce sera définitif."

Je me rendis à l'école, demandai publiquement pardon à ma soeur qui me dit d'aller prendre mon siège. Elle était à la leçon des règles de trois. L'élève au tableau se montrait au-dessous de sa tâche. "Qui peut faire ce calcul?" Je saisis la craie: "Je multiplie 328 par 4, mademoiselle Lacasse; 4 fois 8 font 32, mademoiselle Lacasse; je pose 2 et retiens 3, mademoiselle Lacasse." — "Achève tes demoiselle Lacasse, toi, et calcule seulement."

Il n'y avait plus à l'école de maman, mais une institutrice agréée par mes parents et représentant leur autorité à qui je devais le respect que je lui ai donné ensuite.

L'année suivante je partais pour le collège.

L'histoire que vous venez d'entendre, mes chers compatriotes, est l'un des premiers moyens dont Dieu s'est servi pour me faire devenir prêtre pour toute l'éternité.

Si mon père eut sacrifié son devoir à mes caprices, je serais resté à la maison, m'abandant avec mes petits voisins, étouf-

fant dans mon coeur l'attrait de la grâce; je serais probablement aujourd'hui un exploiteur de mines... de charbon, métier honorable sans doute, mais non pas celui que le bon Dieu avait choisi pour moi. Mais l'Esprit-Saint souffla à mon père un moyen de me faire aimer l'étude. Quelques perches de clôture réussirent mieux que ne l'auraient fait les meurtrissures d'une branche de merisier.

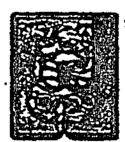
Nous voyons par ce que nous venons de dire que les parents seraient bien coupables de laisser les enfants être leur maître et de se rendre à tous leurs caprices. Tous les parents auront un compte rigoureux à rendre au moment du jugement particulier sur la trop grande liberté accordée aux enfants jeunes et vieux dans toutes les circonstances de la vie.

Rappelons-nous ce refrain de nos grands-pères:

Les enfants et le sucre,
en un moule on façonne,
Ame bonne ou méchante
à volonté on donne.

CHAPITRE V

Souvenir d'un jour de chasse



'AVAIS 15 ans et j'étais en vacances. Je reçois un jour la visite de trois de mes compagnons de collège. Quelle joie!

Nous organisons aussitôt une partie de chasse pour le lendemain. Alphonse avait apporté son fusil, nous en avions deux à la maison, dont l'un était un pesant mousquet que mon grand-père portait à la bataille de Châteauguay. Nous partons de grand matin, munis de nos armes meurtrières, plus une petite chaudière à provisions pour prendre une collation et nous permettre d'attendre le dîner du produit de notre chasse que ma soeur s'engageait à nous préparer, le soir; puis nous avions chacun un couteau de poche, complément nécessaire de l'équipement. Jamais Napoléon ne partit plus sûr du succès de la bataille que nous de celui de notre chasse. Je conduisais la marche en longeant un ruisseau, célèbre dans les annales de la famille, pour ses nids de butors. Deux chasseurs se tenaient à droite, deux à gauche. Comment voulez-vous que le gibier nous échappe?

Tout à coup, un butor, surpris de notre visite, se lève des eaux avec grand bruit: les trois fusils résonnent l'un après l'autre .....et le butor continue son vol accéléré vers des régions lointaines. Il paraissait être encore en pleine santé lorsqu'il disparut à nos regards attristés. Alors chacun de nous apporta une excuse; l'un avait tiré trop vite, l'autre trop tard; le troisième, Alphonse, un franc-tireur, avait oublié de mettre du plomb dans son fusil... Pacôme, le plus sage de nous quatre, n'avait pas tiré pour la bonne raison qu'il n'avait pas d'arme, mais il tenait en main son couteau de poche pour donner le coup de grâce à l'animal. Il nous prouva par Aristote que la vraie cause d'avoir manqué l'oiseau n'était pas celles que nous invoquions mais celle d'avoir tiré à côté. Nous nous inclinâmes tous devant la décision de ce sage de la Grèce.

Continuant notre chemin, nous passâmes à travers le champ d'un cultivateur qui nous cria de loin de sa charge de foin: "Ah! ça! soyez de bon compte, mes jeunes, laissez au moins un père et une mère pour l'an prochain." Nous le lui promîmes et Pacôme l'assura de la vie du père, de la mère et de toute la famille.

Nous quittâmes le ruisseau, témoin de notre humiliation, pour suivre un chemin qui conduisait aux grandes sucreries. Là

au moins nous aurions des perdrix, des tourtes, des hiboux, des chouettes, des écureuils, et qui sait? peut-être un ours qui avait été vu quelques jours auparavant, dans un champ? "Cette fois-ci, je ne manquerai pas mon coup", dit Alphonse.

Arrivés au grand bois, nous étions tous en sueurs par cette chaude journée de juillet; nous avions une soif brûlante, mais nous ne pouvions trouver d'eau. "Je sais", dis-je à mes compagnons, "que les sucriers se plaignent qu'il n'y a pas d'eau sur le "plateau aux Erables", mais à quelques milles d'ici il y a une prairie naturelle où il y a ordinairement de l'eau. Allons-y prendre notre collation."

Torturés par la soif et la faim, nous continuâmes notre marche, le fusil à la main, regardant de tous côtés. Nous aperçûmes un pic de bois et un écureuil sur le même arbre.

—Tire, Alphonse.

Le pic de bois tombe mort. La forêt résonne de nos cris de victoire: "Grand saint Hubert, protège notre chasse."

Pendant ce temps l'écureuil était allé chercher refuge à la cime de l'arbre et se blottir dans une touffe de feuilles. Trois coups furent tirés; Alphonse remporta une seconde victoire et Pacôme lui orna la tête d'une couronne de feuilles d'érable, réservée au vainqueur.

Le chemin passait près d'une cabane à sucre où nous cherchâmes en vain un filet d'eau. Nous marchions assez lestement encore vers la prairie tant désirée, quand, tout à coup, nous entendîmes un hurlement terrible, comme venant d'un animal enragé. Cela nous glaça d'effroi.

—L'ours, l'ours! Vite, sauvons-nous à la cabane; il n'y a pas une minute à perdre. Bon Ange Gardien, sauvez-nous." Nous prenons nos jambes à notre cou en rebroussant chemin vers la cabane. Pacôme nous devançait; les porteurs de fusils n'avançaient pas vite; moi surtout, chargé de mon lourd mousquet appesanti de la gloire de Châteauguay, je me laissais distancer. Je regardai en arrière. Ne voyant pas l'ours venir, l'idée me vint de jeter mon fusil par terre, le canon en avant. Il s'accroche à une racine, le coup part sans crier gare. Je vois Pacôme tomber, portant en main son chapeau.

"Bonne sainte Anne, j'ai tué Pacôme", m'écriai-je. Mais non, je le vois se relever; il avait buté contre un caillou. Il ramasse son chapeau... hélas! tout troué de plombs. Sans faire aucune remarque, il continue sa course, et nous arrivons à la cabane plus morts que vifs. Pas un mot n'est échangé entre nous. Nous entendons le bruit d'une charrette qui arrivait à la cabane. Un grand soupir de soulagement s'échappe de nos poitrines.

C'était un de nos voisins qui avait la manie d'être gouailleur à l'excès. Il s'en allait à sa prairie, l'objet de nos ardents désirs.

—Ecoute donc, Zacharie, as-tu vu ce que faisait mon gros "Terreneuve" que j'ai attaché à la barrière pour empêcher les animaux de passer? Nous nous regardâmes, humiliés: nous avions eu peur d'un chien.

—Il jappe, dit Alphonse, comme un ours furieux.

—Je ne connais pas le cri de l'ours, répondit notre voisin. Moi, voyez-vous, je ne suis pas un chasseur.

—Eh! bien, monsieur, un ours jappe comme un chien, surtout un chien de Terreneuve, dit Pacôme. Alphonse, qui est un franc-tireur, nous dit qu'il en a déjà tué deux d'un seul coup de fusil.

—La chose arrive quelquefois, reprit le voisin. Il y en a souvent un des deux qui meurt de peur après avoir contemplé le chasseur.

Pacôme s'empressa de changer le sujet de la conversation en demandant où nous pourrions trouver de l'eau. Nous mourrions de soif.

—L'eau, messieurs, est une chose nécessaire, dit-il en me faisant un clin d'oeil, surtout dans le mois de juillet.

—Mais, monsieur, à la prairie où vous allez, n'y a-t-il pas de l'eau?

—De l'eau, messieurs, il fallait venir le printemps passé. Elle était à la hauteur des clôtures. Là, vous auriez bu à votre saoul. Mais maintenant le bassin de bonne eau est à sec, et c'est *maintenant*, je suppose, que vous voulez boire, si je ne me trompe pas?

Alphonse et Camille, étendus sur le feuillage, riaient à chaudes larmes, pendant que Pacôme, impatienté, saisit les deux victimes de notre chasse, puis la chaudière, et décampa en marmottant: "Et c'est maintenant que vous voulez boire?... La voilà! la belle demande!"

Le voisin me dit que nous ne trouverions pas d'eau potable avant d'arriver chez nous. Nous suppliâmes Pacôme de s'arrêter. Nous voulions manger. Une collation sans eau est un triste repas. La conversation roula sur l'accident du coup de fusil. Dire que j'avais failli tuer mon fidèle Pacôme dont le feutre, cent fois examiné, me convainquit que à une demi-seconde près, j'étais un meurtrier. Tous nous nous engageâmes à taire la chose et à ne pas parler de notre peur du chien-ours. Dans notre retour vers la maison, nous avons suivi un autre chemin à travers le bois. Nous n'avons pas même vu un écureuil.

La monotonie de la marche était de temps à autre interrompue par des questions d'Alphonse à Pacôme.

—Est-ce maintenant, Pacôme, que tu veux boire, ou aimes-tu mieux attendre au printemps?

—Pour étancher ma soif, je boirai le sang du premier ours que le franc-tireur Alphonse aura tué.

Puis à dix minutes d'intervalle.

—Tu n'es pas pour emporter à la maison le pic de bois ni l'écureuil. Nous allons être la risée de toute la paroisse.

Et Pacôme de répondre avec solennité:

—Je vais empailler ces deux fameux gibiers que je veux léguer à la postérité pour rappeler aux âges futurs les exploits de la recherche au Pic-du-Bois qui éclipsent ceux de la Toison d'Or.

Enfin nous arrivâmes à la maison plus morts que vifs, nageant dans notre sueur. On ne veut pas nous laisser boire de l'eau à la glace, mais seulement du lait, breuvage des enfants. Pacôme exhibe les trophées des chasseurs; ma soeur, poêle en main, demande les perdrix promises. Heureusement que mon père était allé à la chasse lui aussi et avait rapporté un joli petit cochon de lait qui est le mets favori des jeunes chasseurs inexpérimentés. La veillée fut courte; la prière menaçait de l'être, mais ma mère réclama le droit de Dieu.

Pendant la nuit, j'eus un cauchemar terrible. J'avais tué Pacôme, la police était venue m'arracher des bras de ma mère, je fus condamné à être pendu et je m'éveillai comme le bourreau m'attachait la corde au cou.

Le lendemain, pas matin, mais tard, Alphonse usurpa l'office de réglementaire en réveillant tout le dortoir par ce cri: "Pacôme, si c'est maintenant que tu veux boire, on a trouvé de l'eau."

Une demi-heure plus tard nous étions autour d'une table recouverte d'une belle nappe de toile du pays. Quel déjeuner et dîner combinés, à dix heures du matin. Nous voyions sur la table ce que les visiteurs voient sur toute table canadienne: du bon pain, de la bonne soupe, de la bonne viande, des oeufs frais, des patates, du lait, du beurre, de la crème, du sirop, du sucre, des tartes... c'est-à-dire ce que peu de personnes en dehors des cultivateurs peuvent se procurer.

Tous les sages de tous les temps, anciens, modernes et présents, ont toujours envié le sort des cultivateurs. Oh! trop heureux agriculteurs", s'écriait, il y a deux mille ans, le plus célèbre écrivain de son temps, "s'ils connaissaient leur bonheur!"

N'oublions jamais après nos repas de remercier Dieu par la belle prière de nos

mères: "Je vous remercie, ô mon Dieu, de m'avoir nourri sans l'avoir mérité."

Après le dîner nous allâmes au village pour acheter un chapeau à Pacôme.

—Tiens, bonjour Zacharie; il paraît qu'hier, vous êtes tous venus bien près d'être dévorés par un ours? La chasse aux ours est si dangereuse! et avec cela elle occasionne une soif brûlante..." Silence!

L'emplette terminée, nous remontons en voiture, la tête basse, sans souffler mot.

Voyons maintenant quelles leçons nous pouvons tirer de cet entretien au point de vue de la vie et de la santé de vos enfants.

D'abord quant au dévouement de nos mères canadiennes pour donner la vie à leurs enfants et la leur conserver, elles n'ont pas de supérieures et peu d'égales dans le monde entier. Le tableau des naissances parmi les nôtres démontre une grande supériorité dans l'amour de la Patrie Céleste et terrestre sur les autres nationalités. Mais à côté du spectacle réjouissant des berceaux, il y a le tableau attristant des petits cercueils. Les calculs nous disent que les Canadiens-français fournissent plus que leur part d'enfants au cimetière. Le nombre des petites victimes tend à diminuer. Nous devons savoir gré à nos médecins d'avoir attiré l'attention populaire et celle du gouvernement sur ce point d'importance capitale.

Il faut repousser comme une mauvaise pensée l'idée que les médecins s'agitent ainsi pour faire de l'argent. Il ne faut pas leur lancer une telle insulte à la figure. La science médicale travaille pour une des plus nobles fins qu'il y ait sous la calotte des cieux. Mais pour qu'elle réussisse, il lui faut votre coopération, mes chers compatriotes, sans quoi les lois gouvernementales auront bien peu d'effet. Citons un exemple,

La science, appuyée sur l'expérience des siècles, nous dit de ne pas surcharger l'estomac des enfants de nourriture pesante, que le pouvoir de digestion de leur estomac est en proportion de celui de leurs autres organes, que l'Auteur Divin de la nature n'a pas donné de dents aux enfants à leur naissance pour les forcer à sucer avant de mâcher.

Et cependant, on a vu de bien bonnes mères qui auraient fait dix fois le sacrifice de leur vie pour sauver celle de leur enfant, lui donner dès le bas âge des crêpes au lard qu'elles prenaient la peine de couper en petits morceaux. C'était la nourriture habituelle. Cette bonne mère était contente de dire à ses voisines que son enfant mangeait plus que son père, qu'il allait faire un homme. Non, il ne fit pas un homme, il fut un jeune cadavre, à la douleur inconsolable de sa mère. Un des voisins disait, dans son langage original, si juste

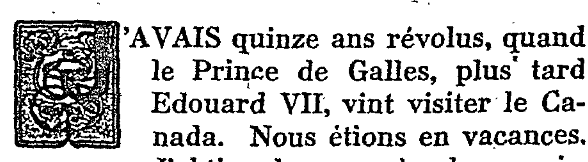
et si exact, au médecin appelé trop tard, que, selon lui, cet enfant avait été nourri trop richement, qu'on lui avait défoncé l'estomac. Et le médecin de dire: "C'est vrai, monsieur, vous avez l'expression juste. Le mot "défoncé" est le mot propre."

Une autre mère, ahurie par le bruit que fait un enfant qui joue autour du poële, lui dit de prendre son traîneau et d'aller s'amuser dehors. L'enfant baigne dans ses sueurs: il glisse, fait des boules de neige, s'arrête souvent; une petite brise froide le glace. Le soir, une fièvre se déclare, il commence à tousser, une inflammation est venue se loger dans les poumons, pourtant bien sains, de cet enfant.

Il est bon de respirer l'air pur du dehors, mais au moment propice seulement. Un vieux docteur de 40 ans de pratique me disait ceci: "Je crois que ma longue expérience me porte à dire que sur cent enfants au-dessous de 12 ans, il y en a 8 pour cent qui meurent chaque année d'accidents qui auraient pu être évités et de maladies qui auraient pu être guéries. Plusieurs médecins donnent un pourcentage plus élevé. mais je veux rester dans les bornes tracées par mon expérience personnelle. Ce calcul vaut une perte de 16,000 par année et de 400,000 en 25 ans, au grand détriment de la race française

CHAPITRE VI

Ma visite dans la haute société



J'AVAIS quinze ans révolus, quand le Prince de Galles, plus tard Edouard VII, vint visiter le Canada. Nous étions en vacances. J'obtins de mon père la permission d'aller voir si un futur roi paraissait être un homme comme les autres. Un voyage de 12 lieux ne me coûterait pas cher, puis à Montréal je logerais chez une de mes tantes. Mais je ne voulais pas faire mon voyage revêtu de mon habit d'écolier, portant trois lisières blanches dans les coutures sur le dos. (Les gamins nous avaient donné, à cause de cela, le sobriquet de *suisses*.)

Mon père m'avait donné une somme assez rondelette pour un court voyage d'une vingtaine de jours; cependant l'achat d'un habit prenait presque toute la somme. Que faire? Les réflexions furent très courtes. Je n'avais pas besoin d'un complet de cérémonie; une veste et une jaquette de crin blanc "en alpaca" devaient me suffire.

Un bon matin je file à l'Industrie, aujourd'hui Joliette, mes billets de banque dans mon gousset. Quelle peur j'avais de les perdre! Aussi, à chaque instant, je mettais la main dans la poche de mon pantalon pour m'assurer qu'ils étaient encore là. Arrivé à l'Industrie, je vis qu'il y avait foule au "marché" et dans les magasins; mes craintes redoublèrent, et d'une main nerveuse je serrai de toutes mes forces l'ouverture de la poche de mon pantalon. J'avançais avec précaution au milieu de la foule, lorsque, tout à coup, j'entends un jeune homme me crier: "Tu l'as perdu!" Je fis un saut de deux pieds en arrière. Le jeune imberbe s'éclata de rire et continua sa route. J'entrai dans un magasin et fis mon emplette. Mais je dus prendre un habit trop petit pour ma taille, le seul en rapport avec mon goût et surtout avec ma bourse. Je rentrai à la maison en jubilant; j'allais donc enfin voir un roi. Quel air pouvait-il avoir? Sans doute, il devait posséder dans la figure quelque chose de particulier pour le distinguer des simples mortels; un air royal, quoi! Mais qu'est-ce qu'un air royal? Je ne le savais pas; je ne l'ai pas appris depuis.

J'arrive donc chez nous et j'annonce à la famille que dès le lendemain je me rendais à Montréal avec la permission de mon père. Je m'étais entendu avec un voisin

qui partait à une heure du matin pour le "marché" de Montréal, et qui "gratis" m'amènerait avec lui; ce qui me permettrait d'épargner 45 sous. Ce soir-là, je ne dormis pas. A minuit je m'habillai de mon plus fin; mais il manquait un sachet à mon trousseau. Or le sachet qu'on venait d'inventer pour remplacer le "porte-manteau" était à la mode parmi ceux qui voulaient se donner un air de distinction; et la jeune fille qui allait chez le voisin emprunter une livre de beurre ou une demi-douzaine d'oeufs, se servait d'un sachet, de crainte de passer pour une personne comme les autres, qui employaient une assiette, un bol ou une terrine. Mais les modes vivent ce que vivent les roses. Aujourd'hui on se distingue en ne portant plus de sachet. Je le dis à ma confusion: je fus un esclave de la mode; je crus qu'au lieu d'un sachet qui me manquait, je pourrais me servir d'un "porte-manteau" en toile cirée qui était la propriété de mon père. Malencontreux porte-manteau! Si j'avais su toutes les humiliations que tu me réservais, jamais tu ne m'aurais accompagné!

Je montai en voiture avec mon inséparable porte-manteau. Que j'étais content, ce matin-là! J'allais voir un roi et ma tante Maria.

—Que vas-tu vendre à Montréal, Eucher? demandai-je à mon compagnon.

—Je vais porter à manger au Prince de Galles, notre futur roi qui arrive demain; des agneaux, des volailles et deux coqs d'Inde, dont le nombre s'élève à quatre maintenant en nous comptant, ajouta-t-il en riant.

Je souris d'un air forcé, car je ne voulais pas qu'il se fît illusion sur la valeur d'un individu qui allait voir un roi.

J'arrivai à Hochelaga, où je laissai mon compagnon vendre seul ses dindons, et je pris la direction de la ville. Force me fut de marcher, car il n'y avait pas alors de trams, tenant fortement mon porte-manteau à la main, mon porte-manteau de deux pieds de long et d'un pied de large!

Entre la bourgade d'Hochelaga et la ville, il n'y avait pas de maisons. Je vis venir vers moi un vendeur de journaux qui criait à tue-tête: "La *Minerve*, deux sous la pièce." Il me fait signe de m'arrêter, traverse la rue, et il me demande d'un ton suppliant: "Voulez-vous me dire, Monsieur, où je pourrais trouver un porte-manteau aussi grand que le vôtre, que je voudrais présenter demain au Prince de Galles?" — "Il me fait beaucoup de peine de vous dire que je n'en sais rien. C'est papa qui a acheté celui-ci l'année que je suis venu au monde." Alors mon gars d'éclater de rire et de sauver en me décorchant ce trait: "Je te prédis que tu mourras vieux,

car ça va te prendre du temps pour rendre l'esprit."

En poursuivant ma route, je ruminais dans mon esprit ce que ce jeune homme m'avait dit, et alors seulement je commençai à penser qu'il avait voulu rire de moi. Mais, me disais-je en moi-même, comment se peut-il qu'un jeune homme élevé à Montréal traverse la rue pour le simple plaisir d'insulter un campagnard qui passe bien tranquillement son chemin, un étranger qu'il n'a jamais vu ni connu; qui ne lui veut, qui ne lui a fait, aucun mal? Je jugeai que ce vendeur de journaux ne devait pas avoir fait sa prière du matin.

J'arrivai à l'improviste chez ma tante. Les manifestations de joie furent réciproques. Je ne fus pas long à demander quel jour je pourrais voir le futur roi. On me déconcerta en me disait que je ne pourrais pas le voir seul à seul, que j'étais trop jeune, mais que je le verrais du haut d'une estrade sur les places publiques quand il recevrait les hommages du peuple.

Grâce à un ami qui était au courant de ses mouvements, je pus le voir trois fois, une fois surtout je pus le contempler pendant un quart d'heure. A ma grande satisfaction, je réalisai qu'il y avait peu de différence entre un air royal et l'air d'un jeune Canadien. Je trouvai, et je ne fus pas le seul, qu'il ressemblait à un jeune Aumond

de par chez nous, comme une goutte d'eau ressemble à une autre goutte d'eau. La seule différence c'est que les habits du prince lui allaient mieux sur le corps et qu'il avait les mains plus délicates. C'est là toute la différence que j'ai trouvée entre l'air royal et l'air canadien-français. Je m'empressai d'écrire à papa qu'il avait, ainsi que les trois quarts de ses co-paroissiens, un air royal.

Mais, ô dérision des joies de ce monde! Je croyais qu'en voyant un roi, je puiserais à la coupe du bonheur assez de satisfaction pour alimenter les besoins de mon coeur pour toute ma vie. Hélas! dès le lendemain j'ai dû chanter avec le poète:

La gloire humaine
Est une ombre vaine
Qui fuit
Et l'âme mondaine
A perdre haleine
La suit.

Non, mes bons amis, les plaisirs de ce monde ne peuvent remplir le coeur qui sent le besoin d'aimer, besoin que les bagatelles de ce monde ne peuvent satisfaire. J'étais content d'avoir vu le Prince de Galles, mon âme n'en était pas blessée, mais il y avait un vide dans mon coeur qui était encore altéré par la soif d'un bonheur qui lui manquait. Cette âme peut boire à la coupe des plaisirs permis, mais cela ne la satisfait

pas. Il lui faut quelque chose de plus beau que la vue d'un roi pour la contenter. Si un plaisir permis ne rassassie pas l'âme, que penser d'un plaisir défendu qui la tourmente pendant la vie, et la tourmentera pendant toute l'éternité, si le pécheur ne veut pas faire pénitence ou n'en a pas le temps.

Maintenant que nous avons contemplé un "air royal", racontons un autre incident de ma visite à Montréal, où j'ai brillé par des gaucheries sans nombre, dont le souvenir m'est encore amer.

J'étais donc à l'hôtel de ma tante. C'était un dimanche après-midi; nous étions réunis dans la grande salle de la cuisine, qui servait de parloir à l'occasion des grandes comme des petites visites.

C'était à mon tour de parler et j'en profitais, lorsqu'une jeune cousine, regardant par la fenêtre, (ce qui arrive aussi aux jeunes filles de la campagne), s'écria: "Maman, Madame L'Heureux qui arrive!"

Il faut vous dire, amis lecteurs, que j'avais souvent entendu dire à mon père que tous les Lacasse n'étaient pas des *quêteux*, qu'il y avait à Montréal une cousine du nom de Victoire qui était riche comme Crésus. Cette Lacasse avait épousé d'abord un commis qui devint plus tard un gros marchand. Ses affaires ayant été très prospères, il put se bâtir un beau palais. Le

jour où il y prit son premier dîner, il dit à son épouse: "Enfin je puis dire que je suis heureux. Tant que je n'étais pas chez moi, le doux chez-moi, il y avait un vide dans l'ensemble de mon bonheur. Maintenant je puis dire que je suis satisfait." En prononçant ces paroles, il s'affaisse sur le plancher: il était mort. Son curé déposa sur sa tombe la couronne méritée par ceux qui sont assidus à la messe du dimanche. S'il manquait parfois des parties de chasse ou de pêche, on le voyait toujours dans son banc à la grand'messe du dimanche.

Sa femme, à qui il laissa une charmante petite fille, ne voulut point convoler à d'autres noces. Elle jeta toute son affection sur sa chère Imelda, qui reçut une très belle éducation chez les Soeurs de la Congrégation.

Telle était la dame qui venait, accompagnée de sa fille, faire une visite à sa cousine, ma tante Marie.

La porte s'ouvre, je contemple la bonne figure souriante de ma cousine dont la couleur ne changeait ni l'été ni l'hiver. Ma tante me présenta en disant: "C'est un écolier et on dit qu'il va faire un prêtre." J'avançai une main tremblante pendant que de l'autre je protégeais l'ouverture que faisait ma chemise entre ma veste et mon pantalon.

—Quoi! dit-elle, un prêtre dans notre famille! Est-ce possible qu'un sang comme celui qui coule dans mes veines va un jour monter à l'Autel du Seigneur? Permettez-moi de vous présenter mon unique fille qui est très heureuse de vous voir, n'est-ce pas?

—Certainement, maman.

Comme Madame ne voulait pas friper la grande traîne de sa robe, elle donne un coup de main de côté avant de s'asseoir. Voilà la traîne qui vient me trouver près du poêle où je m'étais blotti. Vraiment, si j'avais eu une paire de ciseaux j'en aurais coupé un bout pour allonger ma veste, car le tissu était de la même couleur, sinon de la même qualité. Une fois assise, Madame donne largement aux enfants de quoi s'acheter des bonbons.

Etant sur le point de partir, elle m'invita à aller fêter l'anniversaire de baptême de sa fille, le mercredi suivant. "Avec le concours de votre présence, nous allons lui faire une fête dont elle se souviendra longtemps." Comme je ne voulais pas y aller, je lui répondis que j'irais si je n'étais pas malade. Et alors elle s'en retourna avec l'espoir de me revoir. Je la vis s'éloigner avec plaisir.

Mais, au jour indiqué, quelle ne fut pas ma surprise de voir s'arrêter devant la maison de ma tante, un beau carrosse, avec cocher en livrée. Une lettre me disait que

j'étais attendu sans faute. Je demandai conseil à ma tante qui me dit d'y aller; qu'il ne fallait jamais refuser une invitation chez les gens *riches*. Je pris donc mon plus beau plumage: mon crin blanc. Ma tante, à force de tirer, a pu faire se rejoindre la veste et le pantalon qu'elle assujettit par deux robustes épingles à châle. "Garde ta jaquette boutonnée et tu peux te présenter devant le Prince de Galles." Je voulus emporter mon porte-manteau de toile cirée; je ne voyais pas quel usage je pourrais bien en faire pendant le dîner, mais ça montrerait à Madame L'Heureux que je prétendais être de la classe des messieurs.

Je monte donc en voiture; je dépose mon inséparable porte-manteau à mes pieds. Comme j'allais m'asseoir, les chevaux partent et vlan! je vais m'étendre sur le fond du siège en poussant un cri de mourant. Le cocher arrête et demande s'il y a quelque chose de brisé dans la voiture. "Non, dis-je, ce n'est pas dans la voiture, ce sont mes épingles qui sont brisées." Je descends et rentre chez ma tante en lui disant que ma visite était faite. Elle rit à s'en tenir les côtes; puis, rafistolant de nouveau mon pantalon, elle me dit qu'en laissant mon habit boutonné je paraissais comme un monsieur. Et me poussant dehors, elle ajouta: "Va, va, ne crains rien. Tu vas revenir avec de l'argent plein tes poches."

Je dis alors au cocher de tenir les chevaux par la bride et de me laisser asseoir.

Vingt minutes plus tard j'étais à la porte de chez Madame L'Heureux, ma riche cousine. Je descends de voiture avec beaucoup de précautions, puis je saisis d'une main fiévreuse mon porte-manteau. La porte s'ouvre; j'entends une voix de l'intérieur de la maison qui crie: "Y est-il?" — "Oui, maman, il y est! Bonheur inespéré!" Puis Mademoiselle L'Heureux ajouta ces mots: "Aujourd'hui, je ne m'appelle plus Demoiselle L'Heureux, mais simplement Imelda L'Heureuse tout le temps que vous resterez avec nous". Mais moi, pas assez fin pour saisir la délicatesse de ce spirituel jeu de mots, je répondis d'une voix faible et tremblante: "Moi, je crois bien que je vais garder mon nom." Trop bien élevée pour me faire sentir que j'avais dit une sottise, elle s'empressa d'ajouter: "Gardez-vous bien de changer de nom, je veux demeurer votre cousine; et ma mère donc! Elle ne vous a vu qu'une heure à peine et elle raffole à votre sujet." Ceci m'a laissé à entendre que sa mère avait le raffolement facile.

J'entre donc avec mon porte-manteau de deux pieds de long, que je dépose dans le corridor. Demoiselle L'Heureux appelle la servante et lui dit d'aller porter mon "sachet" à la chambre que je devais occu-

per pendant mon séjour d'un mois au château. Je me récriai de toutes mes forces, mais le porte-manteau disparut vite de mon regard. Je fus conduit au salon, et une vingtaine de personnes invitées pour la circonstance se présentent devant ma face, pâle de surprise. Je fis un pas en arrière, menaçant la résistance de mes épingles. Madame L'Heureux me manifesta sa joie de me voir, sans changer mon nom. Puis je fus présenté à chaque convive, habillé en cérémonie. Je crois que je n'ai jamais tant souffert de ma vie. Je m'avançais en tendant la main, la tête basse, ne disant pas un mot, pendant que mon imagination voltigeait de mon crin blanc aux épingles, et des épingles au porte-manteau. C'est là que je regrettais de m'être éloigné du nid paternel.

Je m'assis sur la première chaise à ma portée, lorsqu'un jeune Chagnon, un condisciple de Collège, fit la motion suivante: "Avec la permission de Mme L'Heureux, je propose que Monsieur Lacasse soit le président de cette réunion de famille et qu'il siège au fauteuil d'honneur à côté de l'héroïne du jour." On applaudit, et moi j'eus l'insigne maladresse de faire injure à Demoiselle L'Heureux, en refusant d'accepter son bras, en disant: "Excusez-moi, mais je ne suis pas capable de faire un président." Alors l'idée me vint, — que ne l'ai-je pas

suivie! — de monter chercher mon fameux porte-manteau et de passer la porte. Mais deux demoiselles viennent me saisir par les bras et m'entraîner au fauteuil. Regardez-moi bien faire la traversée du salon, les deux mains sur mes épingles pour prévenir un naufrage. Il faut bien que je vous le dise, mes chers amis, je me suis surpris à envier le sort de ceux qui sont condamnés au cachot sans même avoir la permission de garder leur porte-manteau.

Demoiselle "L'Heureuse" s'empressa de me demander quelle impression avait fait sur moi la vue du Prince de Galles. "J'ai bien admiré, Mademoiselle, son air royal, d'autant plus que *ceci lui* donne une ressemblance avec la moitié des Canadiens."

"Bien dit", reprit Madame L'Heureux, "si ce prince n'avait pas d'étiquette royale, au-dessus de la tête, pas une âme, excepté sa mère, ne pourrait le reconnaître au milieu des élèves du Collège de Montréal."

C'est alors que le jeune Chagnon, à qui j'avais joué des tours au collège, s'avisa de prendre une revanche terrible sur moi.

Il se leva et annonça à l'assemblée que j'étais doué d'une voix extraordinaire et que, dans les cercles musicaux, on parlait de m'envoyer à Paris pour cultiver ma voix de rossignol. "Et je suis heureux d'apprendre à tous qu'au concours de piano il a décroché la médaille d'or."

Or, il faut vous dire que les seuls instruments de musique que j'aie jamais touchés sont des flutes de citrouille, mais on me dit que j'étais un des meilleurs de l'école sur cet instrument. Quant au chant, je n'ai rien à apprendre à ceux qui m'ont entendu, mais je dois dire aux autres que mon chant ressemble d'assez près au miaulement d'un chat quand on lui écrase la queue. C'est tellement vrai, mes amis, qu'un jour, en mission sauvage, je voulais faire chanter un cantique à mes jeunes sauvagesses Naskapises. Et l'une d'elles, qui l'avait pratiqué depuis plusieurs jours, vint me demander timidement, un bon matin, si elle devait le chanter sur l'air du jour ou celui d'hier.

Vous comprenez tous qu'à la demande si inattendue pour moi, je me dépitai de mon mieux, pendant que Chagnon disait à mi-voix, en parcourant l'assemblée: "Si vous l'entendiez!... Il est un peu gêné... C'est certainement notre plus belle voix canadienne..." Deux convives alors me prennent par les bras et me traînent au piano.

J'ai dû faire bonne contenance. Je demande à Demoiselle L'Heureux si elle voulait entendre le carnaval de Venise. "Certainement, c'est mon chant favori." Je me joins les quatre doigts bien serrés, et je commence à bûcher sur le piano délicat,

en criant: "Vole, vole, ma gondole". Et aussi tout en volait sur le piano. Mais mon succès réel fut dans les tra la la, tra deri, de la fin, Le dernier *la* fut à ma plus haute voix de tête, comme un homme égaré dans la forêt qui appelle au secours. Je me retournai pour voir l'effet de ma voix de rossignol sur les assistants; ils se tordaient de rire; ils pleuraient de joie de m'avoir entendu. Madame L'Heureux, en riant, me dit: "Ce n'est pas un mal de ne pas savoir la musique. Si l'on vous avait parlé histoire, géographie, astronomie, ou encore, si l'on vous avait demandé de parler grec ou latin, vous l'auriez, fait n'est-ce pas?" Je lui répondis qu'il valait mieux ne pas m'essayer.

Mademoiselle la présidente me remplaça au piano, et tous chantèrent à m'en casser les oreilles. Pendant ce temps-là, je demandais à mon Ange Gardien de me sortir vivant de cette maison.

Mais Madame L'Heureux pressa un bouton; une servante répondit au signal. "Emportez-nous des fraises de jujube." Aussitôt la servante reparaît, portant un grand plateau contenant les boulettes de jujube. Elle se présente devant moi en faisant un grand salut. Je répondis au salut par un cordial "Bonjour, Mademoiselle". J'ai su plus tard que, aux yeux du grand monde, cet esclave de la bagatelle,

j'avais commis une faute impardonnable, une vraie insulte à la compagnie, une faute bien pire que si j'avais manqué ma prière du matin. Heureusement, mes chers amis, que les maximes du monde ne sont pas celles de Jésus-Christ, et je suis bien certain qu'à l'heure du Jugement général, je ne serai pas blâmé d'avoir répondu au salut d'une pauvre servante, par Celui qui, pendant 33 ans, se faisant le serviteur des serviteurs, a ennobli la servitude chrétienne.

Je répondis donc à son salut et je suis heureux de l'avoir fait; c'est un des meilleurs souvenirs que j'ai rapportés de ma visite, mais ce n'est pas tout ce que j'avais à faire. Il fallait me servir de ces bonbons. L'usage du temps voulait qu'on en prit un seulement, puis la servante déposait le tout sur la table, et le plateau était ainsi à la disposition de tout le monde. Je ne connaissais pas toutes les lois de ce jeu de bagatelle et je me suis mis en frais de prendre ma part. Je pris tout ce que ma main pouvait contenir, puis, alors seulement, je me suis aperçu que les autres convives ne prenaient qu'une dragée de jujube. Vite, j'en jetai 4 ou 5 dans ma bouche; mais que faire des autres? La chaleur de la main commençait déjà à les faire fondre. Une idée que je crus lumineuse traversa mon esprit: Mets-les dans la poche de ta jaquette." Aussitôt pensé, aussitôt fait.

Pendant ce temps la conversation allait son train. Permettez-moi, mes amis, de vous raconter les questions un peu hardies auxquelles j'ai eu à répondre et auxquelles j'ai fait une réponse dont je suis maintenant content.

Un jeune homme de l'assemblée s'avisa de me demander le *nom* de ma dulcinée, c'est-à-dire de ma blonde, et les autres de s'écrier: "Son nom! son nom!... Amanda?... Dulcicora?... Zacharina?..." — "Mais, mesdemoiselles et messieurs, je n'ai pas de blonde, pour le sûr, pour le sûr. Je vous dis là la pure vérité. Vous demanderez à maman, si jamais vous la voyez." — "Oui, nous demanderons à votre mère, et elle nous dira que vous créez un cercle de jalouses autour de vous." — "A-t-elle les yeux bleus ou les yeux noirs?" — "Sa chevelure ondulée doit rendre sa tête digne du pinceau d'un Raphaël." — "Tiens! vous avez son portrait?... Je le vois placé sur votre coeur." Je baisse la vue instinctivement et qu'aperçois-je? Le jujube fondu par la chaleur coule sur mon habit de crin blanc et fait une tache énorme à l'endroit du coeur. J'eus envie de m'en aller, quand l'exécrable Chagnon s'écria: "C'est ce qu'on peut appeler un bec sucré." Madame L'Heureux m'amena dans le corridor, enleva les amères fraises et tout ce qu'elle put de l'habit, puis elle me dit en souriant: "Ce

n'est rien que cela, mon cher petit cousin; des choses pires que cela sont arrivées au Prince de Galles." Découragé, humilié, je dis à Madame que, si elle voulait bien me donner mon porte-manteau, j'allais m'en aller. "Oh! mille fois non; il faut que vous dîniez avec mon héroïne!" — "Mais, j'ai dîné, Madame." — "Oui, mais en ville, on ne prend pas de souper. "En revanche, on dîne deux fois." Force me fut donc de retourner au salon. Je n'oublierai jamais le moment critique où je mis le pied sur le seuil de la porte. Tous les regards se portèrent sur moi, sur moi, suivi de Madame L'Heureux qui venait de me nettoyer.

La honte fut si grande qu'elle me bouchait les yeux, et c'est guidé par instinct que j'allai m'écraser dans ma chaise bourrée qui était loin de valoir celle d'empaillure d'orme que j'avais à la maison.

Les plaisanteries continuèrent. "Allons! me dit l'un des convives, toujours que nous ne savons pas encore son nom." — "Si ça vous gêne de nous le dire, écrivez-le nous sur ce papier que je garderai comme un souvenir", dit une jeune demoiselle. Vraiment, je n'étais pas dans un état d'âme qui me permit de rire. Alors, d'un ton sérieux, accentuant chaque syllabe, je répondis, en dressant la tête, aux éclats de rire de toute l'assemblée: "D'ailleurs, Mesdemoiselles, maman ne veut pas que j'aille voir les fil-

les." Les jeunes gens battaient des mains, les jeunes filles se tordaient sur leur chaise. Enfin, Madame L'Heureux prit la défense de ma mère... et la mienne. "Aussi nous voyons par la haute éducation du fils qu'il a une bien bonne mère... et que cette mère a un bien bon fils." On applaudit ces paroles, et moi, en signe d'approbation, je me gonflai.

On m'a appris plus tard que ma naïve réponse avait amusé pendant plusieurs mois la galerie du grand théâtre de Montréal. Et c'est une de mes gloires présentes, passées et futures.

Mais passons outre. Voici venir la servante. Elle venait annoncer à Madame que la table était servie.

Ici, amis lecteurs, je vous demande le concours de votre sympathie pour m'aider à accepter jusqu'au bout les épreuves qui m'attendent. "Monsieur le Président", dit la dame, "veuillez avancer avec l'héroïne de la fête." Je pars seul, les mains jointes, mais Mlle Imelda L'Heureuse me saisit le bras et nous arrivâmes sans encombre à la salle à dîner. Je crois bon de vous dire ici que les coutumes sont changées. Autrefois, dans les grands repas, c'était l'office du président de dépecer le plat de résistance. Puis l'étiquette lui accordait 20 minutes à une demi-heure, selon son appétit, pour manger après les autres. Ainsi le voulait

la cruelle étiquette; sinon vous passiez pour un malappris, un personnage grossier. J'aurais bien voulu suivre l'étiquette qui a son bon côté, assurément, mais je n'en connaissais pas le premier mot. Tout ce que je savais, c'était cette loi fondamentale sur laquelle repose tout le rite convivial: ne jamais porter son couteau à la bouche; et si par hasard vous l'échappez de votre main, n'allez pas le chercher sous la table, mais demandez-en un autre et dépêchez-vous à manger pour avoir fini en même temps que les autres, pas avant ni après. C'est la fonction *exclusive de l'étiquette de* vous mesurer l'estomac. Il est plus convenable, paraît-il, de finir son repas rendu chez soi.

Après les soupes, on apporte donc sur la table le plus gros dindon du marché, dont le dépècement m'appartenait. Grand fut mon embarras. Je n'avais jamais mis un couteau sur une volaille. De plus, je suis gaucher et gauche, deux défauts dont je n'ai pu me corriger. Je pris le couteau, et ne sachant pas où commencer, il me vint à l'idée de le couper de travers, par tranches, comme papa faisait sur une pièce de lard. Je commençai par le cou, mais au lieu de le mettre dans mon assiette qu'une servante attendait, je demandai à Demoiselle L'Heureux de me présenter la sienne, que j'allais la servir copieusement.

"Etes-vous bien servie, Mademoiselle", lui dis-je. "Si vous voulez bien, Monsieur, je prendrais un peu d'intérieur!" De l'intérieur! Je devins pâle comme un mort et Chagnon s'éclata de rire; il fut le seul, les autres avaient plutôt envie de pleurer. Mais, comment aller trouver l'intérieur? Une idée lumineuse traversa mon cerveau. Il ne s'agit que d'enfoncer mon couteau dans la falle du dindon et de l'ouvrir en deux. D'une main ferme, j'enfonce le couteau; je donne un coup de bas en haut. Mais au lieu d'ouvrir la victime, je la soulève de toute sa longueur. Elle tombe sur le côté du plat et crève; l'intérieur se répand partout, dont une bonne partie sur la nappe. Je perdis la vue et la tête. Couteau et fourchette en mains, je contemplai d'un air stupide l'assemblée, sans pourtant voir personne, lorsqu'un des convives s'offrit de m'aider à terminer la boucherie. Je suais à grosses gouttes d'orage de chaleur; je tirai mon mouchoir pour m'essuyer. Hélas! il était imbibé de sirop de jujube. Force me fut de laisser tomber mes larmes de honte sur le crin blanc de mon habit. La servante vint enlever l'intérieur tombé sur la nappe; cet intérieur, préparé avec tant de soin, devint la pâture des moineaux. O! gloire humaine! tu n'es qu'un mot vide d'intérieur.

Au dessert, on me demande de la charlotte russe... de la charlotte russe!! Moi qui connaissais seulement des tartes au sirop ou à la citrouille... et les confitures aux fraises! Enfin, ma cuiller parvint à tomber sur le mets désiré. Après le dîner, il fallait aller se rafraîchir au belvédère: jardin aux grandes allées, bordées de fleurs.

Quant à moi, je repris le chemin du salon, accompagné de l'heureuse Imelda. Madame L'Heureux, me présentant mon chapeau, m'invita à passer au belvédère. J'aurais mieux aimé "passer" la porte, mais je voulais être irréprochable sur le point de l'étiquette.

Quand j'arrivai au chalet circulaire, je vis que déjà quelqu'une était dans la balançoire. Mon tour vint. Je m'y opposai au nom de mes épingles, mais deux compagnons robustes me poussent à l'avant de la balançoire.

"Vous pouvez vous flatter", dit Mademoiselle Imelda, "d'être dans la balançoire la plus haute de la ville de Montréal; nous l'avons faite à dessein, de manière que du haut de cette balançoire vous puissiez contempler le panorama de la ville, qui se déroule devant votre regard étonné."

Mon regard étonné! Je me fermais les yeux bien justes quand j'arrivais à la moitié de la hauteur. Mes deux chauffeurs voulaient me faire faire le tour. Tous les

invités à la fête se placent sur deux rangs pour être témoins de mes exploits. J'avais déjà balancé avec mes amis sur une perche de clôture, mais je n'étais jamais allé plus haut que les piquets. Et me voilà lancé à quarante pieds en l'air!

La peur me prit, — ou c'est moi qui l'ai prise, — je ne me rappelle pas bien ce détail; et je crie: "Pas si haut!... Pas si haut!... Ménagez mes épingles!..."

Pour comble de malheur, j'éprouve des haut-le-coeur; je pâlis à vue d'oeil, l'estomac est en feu. Une demoiselle qui ne soupçonnait pas l'état critique ou je me trouvais, s'écrie: "Quelle agréable sensation, n'est-ce pas? que de voltiger comme l'hirondelle dans l'air libre, — surtout par une soirée si chaude?" — "Si tu ne te recules pas de là, pensai-je, c'est toi qui vas l'avoir, la sensation!"

Je crie: "Je suis malade... Arrêtez... Arrêtez!..." Mais il était trop tard. Au premier mouvement de bas en haut de la balançoire, un mélange de charlotte russe et de jujube s'éclaboussa sur le parterre. Une demoiselle s'écrie: "Oh! ma robe de soie!..." Mais l'étrange visiteur n'épargna pas plus la soie que le crin blanc.

On met au repos mon instrument de supplice. Je descends du siège dans l'état piteux d'une malade d'hôpital. L'héroïne du jour accourt à moi, s'excuse: "Nous

croyions que vous étiez accoutumé. Je vais aller vous chercher un peu de gentiane pour vous remettre le coeur." Je me laisse affaisser sur un siège du jardin; je n'ose regarder personne, et cependant on m'accable de sympathiques excusés. Mais ma maladie se passa aussitôt sous l'effet des remèdes. Pour le coup, j'en avais assez et je demandai à partir pour aller chez ma tante. Mademoiselle L'Heureux voulut me garder. "Pas pour mille bâtons d'or pur! Il me faut partir."

Mademoiselle Imelda fut bien gentille. "Mon cher cousin", me dit-elle, "je vous remercie en mon nom et en celui de mes compagnes de tout le plaisir que vous avez bien voulu nous donner aujourd'hui (*à mes dépens*), en ce jour de fête que ma bonne mère m'a préparé et que je n'oublierai jamais (*ni moi non plus*). Et si un jour vous montez à l'autel du Seigneur, selon vos désirs, j'espère que vos parents et amis qui ont passé des heures si agréables en votre compagnie, ne seront pas oubliés par celui dont ils ont admiré le talent." (J'avais déclamé une fable de LaFontaine pendant trois minutes.) Je répondis par un de mes plus grands efforts d'éloquence dont la renommée se répandit jusqu'aux extrémités les plus reculées de la cuisine du château. Je dis à l'héroïne du jour toute ma joie d'avoir assisté à sa fête patronale et je remer-

ciai Madame L'Heureux d'avoir pensé à son jeune cousin pour l'appeler à partager le plaisir de la fête du jour avec une société d'élite; j'ajoutai que j'étais heureux que le noble sang qui coulait dans ses veines animât aussi les miennes; ce sang répandu goutte à goutte par le chanoine Las Casas dans la conversion des indigènes de l'Amérique du Sud; ce sang qui avait partagé la captivité de Napoléon; ce sang qui a rougi les glorieuses plaines de Châteauguay; ce sang dont la terre canadienne a été imbibée par le noble travail du défricheur, depuis l'Acadie jusqu'aux Montagnes Rocheuses; ce sang qui a changé la forêt sauvage en un grenier inépuisable et en un palais somptueux comme celui que vous habitez (ces derniers mots sont les seuls qui soient de moi); ce sang, Mademoiselle Imelda L'Heureux, c'est le vôtre!" (Applaudissements.)

"Maintenant, avant de m'éloigner, je dois une excuse à tous les convives. Elevé sous mon toît de *bardeaux*, ignorant les usages des grandes villes, je suis comme un petit savoyard qui arrive à Paris, ignorant les usages si polis de la haute société, j'ai dû faire bien des manques, voire même bien des impolitesses. Je pars cependant assuré de mon pardon, car loin d'ici, sur les ailes de la renommée, j'ai entendu parler de la grande charité des dames et demoiselles de Montréal, et j'espère qu'elles vont

en donner une preuve en ma faveur à l'instant même. Au revoir, Madame, au revoir Mademoiselle, au revoir tout le monde.

—Mais restez donc passer quelques jours avec nous, s'il vous plaît?

—Pas pour tout l'or de Californie. Ma tante m'attend ce soir, sans faute. Au revoir, à bientôt, j'espère.

—Au revoir, répondent en choeur tous les assistants.

Je quittai le château avec mon portemanteau à mes côtés: j'eus l'invitation de faire le tour de la Montagne en beau carrosse le jour que je voudrais...

Mais! bon Ange Gardien! d'une autre journée semblable, délivrez-moi, s'il vous plaît!

Maintenant essayons de tirer quelques leçons pratiques de cette fête que j'ai appelée: "Une journée au crin blanc."

D'abord ne faisons aucune allusion aux personnages de la fête. Tous ont été bien polis, bien convenables et d'une grande affabilité. Il n'y eut qu'une exception: la mienne. J'ai senti que je me trouvais au milieu d'une société choisie. Tous semblaient respirer à pleins poumons les douces jouissances d'une réunion de famille. Tous se sont amusés d'une manière franchement digne de Canadiens-français baptisés.

Mais, nous allons nous permettre de faire quelques considérations de nature à aider les parents à continuer l'éducation de leurs enfants.

Vos enfants sont sortis de l'école où vous les avez retenus aussi longtemps que possible pour commencer un nouveau genre de vie qui doit décider de leur avenir temporel et éternel.

Vous savez, mes amis, que le moment critique pour une jeune plante est le moment où vous la retirez de la serre chaude pour l'exposer au soleil brûlant du midi. De même pour vos enfants: le temps qui demande une surveillance spéciale est celui où ils font leurs adieux à l'école. Que le sort de ces enfants sera triste ensuite si on les laisse seuls faire leur éducation. Ils n'ont pas encore assez d'expérience de la malice du monde et des ruses du démon pour se passer de guide. Certains parents verront à l'heure du Jugement combien ils sont coupables d'avoir laissé leurs enfants faire leurs quatre volontés depuis l'âge de 14 à 15 ans jusqu'à l'époque de leur mariage.

N'y a-t-il pas des jeunes gens pour qui la maison paternelle semble être une prison? N'y en a-t-il pas qui pendant les longues soirées des six longs mois de l'hiver ne veulent pas passer une heure avec leurs parents? Y en aurait-il qui, de 14 à 20 et

22 ans, n'ouvrent pas un livre une seule fois? N'en trouverait-on pas qui vivent 6 et 7 ans dans la plus grande paresse intellectuelle à la manière des sauvages les plus abandonnés? Je ne puis répondre à cette question d'une manière précise. Si nous nous comparons aux autres nous trouvons que le nombre est petit, mais si nous nous considérons, nous trouvons qu'il est trop grand. Aux parents de ces enfants il appartient de le diminuer par une surveillance constante.

Pour arriver à cette fin et faire sortir le jeune homme de sa paresse intellectuelle, il faut créer chez lui l'ambition d'atteindre un but utile. Pourquoi votre enfant ne ferait-il pas le meilleur cultivateur de la paroisse? le plus habile ouvrier, forgeron, constructeur, de tout le comté? Il a de l'intelligence, mais il ne s'en sert pas pour agir: elle croupit dans sa paresse. Il descend au niveau des routiniers qui ne savent faire qu'une même chose, cette chose dût-elle être la pire.

Il y a une science surtout qui doit être bien chère aux jeunes Canadiens-français: la science agricole dont l'ignorance a jeté hors du pays tant de milliers de compatriotes. Heureusement pour nous, il y a un réveil en faveur de cette science la plus importante pour le Canada après celle du catéchisme.

On a dit avec vérité que celui qui faisait pousser deux tiges de blé là où il n'en poussait qu'une, est un bienfaiteur de l'humanité. Que vos jeunes gens, durant les longues veillées d'hiver, consacrent quelque temps à étudier les méthodes employées par les prospères cultivateurs qui ont su doubler leurs revenus le jour où ils ont écouté les maîtres de la science agricole.

Nous sommes heureux de constater qu'un grand nombre de cultivateurs se sont aperçus qu'ils pouvaient cultiver mieux qu'on ne cultivait autrefois, mais il y a encore des retardataires. Que vos enfants n'en soient pas. Et sachons tous qu'un cultivateur qui laisse un enfant croupir dans l'ignorance de l'art agricole, manque au devoir d'éducation qu'il doit lui donner.

Un autre moyen de donner de l'émulation à votre garçon et de lui apprendre à s'amasser quelque chose, c'est de lui donner une part ou deux, si vous pouvez, dans un syndicat agricole. Et c'est de plus un moyen d'éduquer votre enfant. Ce qu'il ne peut faire seul, 50 avec lui peuvent le faire; ainsi, par exemple, acheter au prix du gros et économiser une cinquantaine de piastres par année. Ceci intéressera votre enfant, fournira un aliment à son activité et le formera à bien gérer plus tard ses propres affaires. Il ne restera pas un zéro dans la société.

On ne saurait trop vous recommander de faire faire à votre fils "une vie de garçon" qui lui soit utile ainsi qu'à sa famille, et non pas une "vie de garçon" bonne à rien pour le temps et pour l'éternité.

Et puisqu'on est à parler de science agricole, enseignez-leur bien un chapitre très important: celui qui traite de la destruction des mauvaises herbes dont les graines sont les premières à pousser pour étouffer le bon grain. Dites-leur bien que le plus sûr moyen de ne pas avoir de mauvaises herbes est de n'en pas semer ni de n'en pas répandre sur son champ sous forme d'engrais.

Qu'il fait mal au coeur d'un patriote de constater l'indifférence presque absolue qui accompagne la diffusion des mauvaises plantes. Combien de millions de piastres perdus chaque année? Combien de millions sacrifiés pour détruire ces plantes? Pourquoi cela? Pourquoi ne pas détruire la source du mal? Pourquoi permettre impunément la vente d'un poison qui donne la mort à vos terres? Pourquoi le marchand, le cultivateur, le maire ou le député a-t-il un permis de vendre ce poison champêtre au lieu d'être mis en prison comme un malfaiteur public?

Ecoutons le fait suivant.

Un jeune homme intelligent, ambitieux, voulant parvenir à une honnête ai-

sance, reçoit de son père une terre moyennant une faible redevance annuelle. Il veut suivre les enseignements de la science agricole qui lui dit de préparer sa terre au sol bien riche, puis d'avoir de la bonne semence dont chaque grain peut produire une tige. Il veut donc avoir de la bonne semence. Il va chez un marchand assez éloigné et lui demande de la bonne, de la bien bonne semence. Le marchand lui dit qu'il n'en vend pas d'autre, qu'il garantit ce qu'il vend, lui. Le jeune homme ensemence six arpents de bonne terre dans les meilleures conditions possibles. A l'automne les passants examinant son champ lui criaient: "Si la graine de "Marguerite sauvage" se vend bien cette année, tu vas faire un coup d'argent!" Un autre: "Je crois que tu feras mieux de changer de semence l'an prochain." Ne croyez-vous pas que le susdit marchand était tenu de payer les dommages encourus et à encourir?

Voici quelques-unes des réflexions que m'inspire mon premier voyage à Montréal. A ceux qui trouveront qu'elles sont un hors-d'oeuvre, je répondrai que si mon père n'eut pas été un cultivateur pratique, je n'aurais jamais vu le Prince de Galles, ni fait un prêtre.

CHAPITRE VII

Souvenir d'un discours politique

'AVAIS 19 ans, je suivais tranquillement, "bien tranquillement", mes études, quand elles furent interrompues par un accident: une branche d'érable longue et grosse me tomba sur la tête. Je dus prendre le chemin de l'hôpital paternel. Je devins mieux, mais la tête resta souffrante assez longtemps.

Je revenais un jour d'une longue promenade habituelle, lorsque je vis entrer chez nous un homme de mise irréprochable qui me dit d'un ton attrayant: "N'êtes-vous pas le jeune Lacasse du Collège de l'Assomption, par conséquent l'un des futurs soutiens de la Patrie?" Je répondis humblement: "C'est moi-même, monsieur."

—Moi, dit-il, d'un ton imposant, je suis le candidat du comté de Montcalm pour les futures élections. Après de nombreuses sollicitations, j'ai dû accepter bien malgré moi, cher jeune homme, une responsabilité qui m'empêche de dormir, mais que je me suis

laissé imposer, pour le seul bien de la Patrie, dont le sol est imbibé du sang de nos ancêtres, pour le seul souci des intérêts — il a omis le capital, — des habitants du plus beau de tous les comtés du Canada, du comté de Montcalm, dont le seul nom doit remuer toutes les fibres d'un coeur patriotique comme le vôtre. Oui, comme le vôtre, vaillant jeune homme. Et je viens vous dire, Monsieur Lacasse, que c'est vous, oui vous, qui tenez en mains le succès de mon élection.

Je sursautai.

—Moi! Monsieur... Vous voulez vous moquer...

—Pardon, Monsieur Lacasse. Vous avez votre oncle Alexandre à Wexford, dans la paroisse de Chertsey; il est assez instruit, parle les deux langues, et aux élections dernières il a commandé 100 votes par son influence. Il méritait cet honneur, vous le savez. Or, ayant demandé au député que je dois remplacer, la somme de $500 pour chemins de colonisation, il a été remis à l'année qui vient... encore. C'est pourquoi il veut s'abstenir cette année et ne pas voter pour le parti. Il ne tient qu'à vous de le faire revenir sur sa décision. Il ne pourra pas refuser cela à son neveu dont il est si fier.

A ces mots, je changeai de position sur ma chaise, en signe d'approbation.

—Mais, Monsieur le candidat, sur quelle question voulez-vous que je parle? Je ne sais rien de la politique.

—Qu'à cela ne tienne, me répondit-il en souriant. D'abord vous avez bien des devanciers dans la profession, et s'il est difficile de bien savoir ce que l'on dit, il est bien plus facile et bien plus commun de ne pas le savoir. Mon programme est un des plus vastes que l'on puisse présenter sur la scène politique, un programme qui mettra à sec les puits d'éloquence de mes adversaires. Le voici, en deux mots: "Je suis pour les bonnes mesures." Saisissez-vous bien toute l'étendue de ce programme?

—Je vois en effet, répondis-je, qu'il est étendu, trop étendu même pour mes faibles moyens. D'ailleurs, Monsieur le candidat, j'ai une raison péremptoire pour ne pas accepter votre proposition: je suis sans le sou.

—Peu importe, reprit-il aussitôt. Nous avons un fonds d'élections pour défrayer les dépenses de voyages. J'insiste sur ce mot: dépenses de voyages.

Puis tirant de son porte-monnaie deux billets de 10 piastres:

—Voici, dit-il, pour la semaine.

—Mais, repris-je, je vous dis que je ne connais pas un mot de politique.

—Brillant jeune homme, vous pouvez parler politique aux gens sans la connaître,

et cependant faire sur eux une vive impression.

Je jetai un regard furtif sur les vingt piastres. Vingt piastres à moi, fils d'habitant, âgé de 19 ans et 4 mois! Une fortune colossale, quoi!

—Oh! je crois bien, dis-je au candidat d'un ton bien humble, piteux et lent; je crois bien que si je le voulais, je pourrais à la rigueur dire quelque chose. Mais c'est seulement pour vous rendre service, Monsieur, ajoutai-je en m'emparant fiévreusement des deux billets de banque.

Il fut convenu que je me rendrais chez mon oncle pour résoudre les grands problèmes dont la solution devait sauver la Patrie; puis le dimanche suivant, après la messe, faire mon discours politique sur une pile de planches devenue pour l'occasion une tribune d'éloquence. Le candidat me dit d'orner le buste de mon chef-d'oeuvre d'une belle tête et d'une longue queue, que le reste était de peu d'importance.

Retiré dans mon cabinet de travail, belle pièce de la maison de 24 pieds sur 36, — le grenier, — je me mis à l'oeuvre. Ma mère vint m'interrompre au milieu d'une de mes plus belles périodes. "Mon fils", me dit-elle, "à ta place je n'irais pas chez ton oncle; j'ai peur pour ta vocation." Je répondis que je ne pouvais plus reculer, que j'avais accepté l'argent, que j'avais une

conscience trop délicate pour manquer à l'honneur. Je gagnai mon point.

Je me rendis chez mon oncle, où pendant deux jours nous parlâmes des hommes et des choses, et surtout des chemins de colonisation, des ponts et des clôtures. Le dimanche, nous nous rendîmes à Saint-Théodore; comme mon oncle restait loin de l'église, nous arrivâmes les premiers.

Le ciel s'assombrissait, de gros nuages menaçants flottaient dans l'espace; je commençai à craindre que des flots plus impressionnants que ceux de mon éloquence ne vinssent me faire perdre l'occasion de sauver ma belle province de Québec et de me faire valoir comme libérateur.

Au sortir de l'église, l'orage était dissipé. Je montai sur ma pile de planches et je fus présenté à la foule par mon oncle comme étant un jeune phénomène politique, un de ces météores lumineux qui apparaissent à de longs intervalles pour attirer l'attention des peuples, etc., etc... Je débutai par ces paroles:

"Nobles et intelligents électeurs du beau et grandiose comté de Montcalm:

"Le mot d'élection, comme un coup de foudre, est tombé dans les rangs de la foule. Réveillé par la commotion, j'ai surgi de ma couche de repos en criant à mes amis: "Vaincre ou mourir est ma devise." Oui, à ce grand mot d'élection j'ai senti

mon sang, mon sang de 20 ans, bouillir dans mes veines..."

"Une bonne saignée t'aurait calmé, jeune homme", s'écria quelqu'un dans la foule. Un fou rire étourdissant accueillit ces paroles. Je toussai, je tirai mon mouchoir, puis je m'écriai en m'adressant à mon interlocuteur:

"Quand on n'a rien que du bon sang dans les veines, mon ami, on ne tient pas à en perdre une seule goutte." Et je continuai: "Les quatre murs d'un collège étant trop étroits pour contenir l'ardeur de mon patriotisme, je m'élançai dans l'arène politique...

—Eh! dis-nous donc, mon garçon, reprit le même interlocuteur, si tu es parti de toi-même du collège ou si tu en as été chassé?

"Non monsieur, je n'ai pas été chassé." Puis, passant par-dessus le corps de mon discours, j'en saisis la queue que je secouai avec véhémence au-dessus de mes auditeurs:

"Braves citoyens, soyez dignes de vos ancêtres." Et alors, empruntant quelques extraits des discours de la Saint-Jean-Baptiste: "Combat des Thermopyles, vous pâlissez devant la bataille de Châteauguay; majestueux Saint-Laurent, grossi du sang de nos ennemis, va porter aux mers épouvantées le tribut de la vaillance canadien-

ne-française sans égale dans l'histoire du monde."

Je croyais avoir électrisé mon auditoire quand j'entendis un auditeur me demander de combien de pieds le niveau du Saint-Laurent avait monté cette fois-là? Je terminai ma harangue en souhaitant à tous une bonne année et le paradis à la fin de leurs jours.

Mais ce n'est pas là toute l'histoire. Le candidat m'avait dit qu'il croyait bien que je n'aurais pas d'adversaire, que dans tous les cas il enverrait au journal le samedi soir un compte rendu fidèle de l'assemblée du lendemain, devant paraître sans faute le lundi matin. Combien cette journé du lundi me parut longue. Enfin, vers les 7 heures du soir, j'eus le bonheur de lire à la famille l'entrefilet suivant:

"A Chersey une ovation était réservée au jeune orateur Lacasse, qui brillera plus tard au firmament de notre politique canadienne comme une étoile de première grandeur. Il a simplement éreinté son adversaire. Nous lui promettons une glorieuse carrière politique."

Mon père et ma mère ont bien vite brisé cette carrière en me défendant de l'exploiter et en m'ordonnant de continuer mes études.

Cette anecdote ne fait que décrire ce qui se passait il y a quelque 60 ans quand

mes efforts ont sauvé la Patrie pour 4 ans de plus.

Voyons maintenant ensemble ce que nous pouvons tirer d'utile de cette anecdote de ma carrière politique manquée, au point de vue de l'obligation qu'ont les parents de donner une bonne éducation catholique à leurs enfants pour qu'ils puissent remplir leurs devoirs envers Dieu, et aussi une instruction convenable pour les mettre en état de s'acquitter de leurs obligations envers eux-mêmes et la société, comme citoyen de la patrie terrestre. Un homme qui ne sait ni lire, ni écrire, ne pourra faire, ni à lui-même, ni à la société, tout le bien qu'il pourrait opérer en ce monde.

Dans notre jeunesse, nous sommes portés à obéir plutôt aux entraînements de l'imagination qu'aux conseils de nos parents et de notre curé. L'enfant de 12 ans, comme le jeune homme de vingt ans, n'aime pas la vie de contrainte. Il soupire après l'heure où ses parents lui laisseront la liberté d'agir à sa guise. Il ne se rend pas compte encore que la vie n'est pas une affaire de sentiment, mais bien une question de devoirs envers Dieu, le prochain et soi-même. L'obligation des devoirs envers Dieu ne souffre pas de discussion. Il faudrait être bien méchant, bien insensé, ou l'un et l'autre, pour mettre en doute un point si simple et si clair, et heureusement Dieu a don-

né à nos masses populaires canadiennes-françaises le don de la foi uni à un grand bon sens. Nos devoirs envers Dieu se résument à ceci: croire et faire ce que la Sainte Eglise croit, pratique et enseigne, c'est-à-dire faire le bien et éviter le mal.

Si l'Eglise a ses commandements, elle a aussi ses conseils. "Mariez-vous", dit saint Paul, "vous ferez bien; ne vous mariez pas, vous ferez mieux." L'Eglise commande le *bien,* elle conseille le *mieux* pour la plus grande gloire de Dieu; elle ne peut pas ordonner ce que Dieu ne fait que conseiller. Ceci étant bien compris, mes chers amis, appliquons ces principes divins à la conduite des parents au sujet de l'école. Nous suivrons l'opinion des principaux docteurs de l'Eglise.

L'Eglise ordonne aux parents de donner par eux-mêmes, ou par d'autres, une éducation catholique à leurs enfants; ce commandement est si impérieux qu'il expose les parents coupables au feu de l'enfer. Dans notre heureuse province de Québec, les pères et mères de famille ont un moyen bien facile de s'acquitter de ce devoir: c'est d'envoyer leurs enfants aux écoles catholiques, qui y sont en si grand nombre. Au Manitoba, la chose demande de plus grands sacrifices. Nos évêques catholiques font tous leurs efforts pour engager les parents chrétiens à envoyer leurs en-

fants à l'école catholique. Y a-t-il un seul curé qui n'ait supplié ses paroissiens de remplir ce devoir, afin de procurer à leurs enfants non seulement la science nécessaire du catéchisme, mais les sciences profanes dont l'ignorance le retiendrait toujours dans un état funeste d'infériorité sociale. Nous pouvons dire que l'appel de nos évêques, de nos prêtres, secondé par les encouragements du gouvernement, a été entendu.

Quel changement depuis 25 ans, quel empressement maintenant pour faire instruire les enfants. Nos nombreux collèges sont devenus trop petits, nos académies regorgent de jeunes gens et de jeunes filles qui veulent s'instruire pour leur intérêt et pour celui de leur patrie d'origine. Vous envoyez maintenant vos enfants à l'école en tel nombre que l'assistance moyenne dépasse celle de toutes les autres provinces. Ceux que le gouvernement inscrit dans la colonne des illettrés n'appartiennent pas à ces dernières générations que vous avez eu le soin de faire instruire.

Comment en est-on arrivé à ce résultat? Par la persuasion, par les conseils de tous ceux qui sont sages et éclairés, qui veulent le bien spirituel et matériel du peuple. Evêques, prêtres, gouvernants catholiques, écrivains dévoués à vos intérêts, conférenciers, tous à l'envie ont exalté les bienfaits de l'éducation. Le succès

a été immense durant ces dernières décades, et ne fait qu'augmenter de jour en jour, et le temps n'est pas éloigné où il suffira des doigts de la main pour compter les illettrés dans notre province.

Ceux qui patronnent une loi d'instruction obligatoire, dont l'origine seule suffit pour mettre les catholiques sur leurs gardes, ne se sont pas rendu compte de la marche triomphale de la cause de l'éducation parmi nos populations.

Chers compatriotes, il faut prier beaucoup et agir, toujours d'accord avec nos évêques, pour obtenir que cette question d'instruction obligatoire, si grosse de craintes justifiées par l'expérience, soit enterrée à jamais. Soumettez-vous à la loi actuelle que nos évêques acceptent et qui n'a rien d'injuste dans la Province de Québec. Envoyez vos enfants de 12 à 14 ans à l'école comme vos autres enfants. Exigez que vos jeunes garçons restent au collège tant que leur cours ne sera pas terminé. Vous-mêmes, aussi bien qu'eux et la patrie, y gagnerez.

Avant de terminer ce chapitre, je vous invite à venir déposer une couronne sur la tombe de l'honorable Charles de Boucherville.

C'est lui qui nous a donné la loi actuelle qui régit l'instruction publique dans la province de Québec.

Ce grand chrétien croyait à l'action de la Providence dans les événements du monde. Chaque matin, en se rendant à son bureau, il s'arrêtait faire une visite au Très S. Sacrement dans la Basilique de Québec.

L'idée-mère autour de laquelle tourne toute la législation scolaire est celle-ci:

Conserver à l'Eglise catholique et aux pères de famille tous leurs droits imprescriptibles dans toute leur intégrité.

Pour arriver à ce but, un ministre de l'Instruction publique, à faces si changeantes dans notre pays, ne lui allait pas. Il voulait faire une oeuvre stable.

Il créa alors le Conseil de l'Instruction publique composé comme suit: Premièrement: des évêques titulaires qui représentent l'Eglise dans sa mission d'enseigner; Deuxièmement: d'autant de laïques, qui tiennent la place des pères de famille; troisièmement: d'un surintendant qui représente le gouvernement de l'état.

L'harmonieuse combinaison de pouvoirs de ces trois facteurs officiels est nécessaire dans le pays et le temps où nous vivons, pour l'oeuvre commune de l'instruction catholique et profane du jeune âge. Le premier ministre de Boucherville a eu la sagesse de mettre la responsabilité du programme des études sur les évêques et les parents des enfants. De cette manière il a coupé court à tout mécontentement

désordonné de la part des contribuables catholiques.

Mais comme les parents protestants réclament les mêmes droits que les catholiques, d'être les instituteurs de leurs enfants, le même programme d'études ne peut convenir aux deux parties. Les protestants, bien à tort, ne veulent pas accepter une éducation catholique, et les catholiques ne veulent pas recevoir une instruction protestante ou athée.

L'Eglise catholique repousse avec énergie tout système d'éducation qui bannit de l'école son Divin Fondateur.

Pour éviter le grand malheur d'écoles sans Dieu, de Boucherville a cru devoir, pour le bien des catholiques, créer un autre conseil de non-catholiques qui s'arrangent entre eux comme ils l'entendent. Par là il détourna le glaive de la persécution du coeur de notre catholique province de Québec.

La loi de Boucherville a sans doute des lacunes imputables aux circonstances de temps et de lieux et auxquelles on ne pouvait pas porter remède sans exposer les catholiques à perdre leurs écoles. Mais il n'en est pas moins vrai que cette loi répond pleinement aux droits de nos évêques sur les fidèles confiés à leurs soins et à ceux des parents à l'égard de leurs enfants. Nous pouvons sans crainte dire,

croyons-nous, que l'Eglise chantera un *Te Deum*, le jour où tous les gouvernants adopteront comme un modèle à suivre la loi actuelle de l'instruction publique de la province de Québec.

Il est, je crois, de notre devoir de conserver la loi actuelle telle qu'elle est, car ceux qui veulent la changer n'ont pas l'intention de nous en donner une meilleure. Bien au contraire. D'ailleurs, ils ne parlent pas au nom du peuple canadien; ils veulent seulement mettre le gouvernement et l'Eglise dans l'embarras. Prions pour eux et ne les écoutons pas. Prions aussi beaucoup pour que les conseillers laïques représentent toujours dignement la volonté du peuple canadien et non leur opinion personnelle.

Admirons, en terminant, les effets magnifiques de cet arrangement de la question scolaire qui repose sur des bases de paix et d'entente cordiale. Nos collèges, académies, couvents et écoles, ont un octroi du gouvernement. Quels avantages pour le bien spirituel et temporel de nos familles canadiennes.

On a élevé des monuments à certains hommes politiques qui n'ont pas fait pour le bonheur du peuple, la centième partie de ce qu'a fait l'honorable de Boucherville, que nous rencontrerons un jour au ciel à

côté de Monseigneur Langevin, de Saint-Boniface.

Nous qui jouissons des bienfaits de sa loi, allons au moins déposer sur sa tombe une couronne d'immortelles et le remerciement de coeurs reconnaissants.



CHAPITRE VIII

Souvenir d'une lutte politico-religieuse

J'ÉTAIS à poursuivre mes études classiques, *bien tranquillement,* un peu par accident et un peu par nature, quand le Bas et le Haut-Canada, unis alors sous un seul gouvernement depuis 1841, eurent une élection parlementaire.

Les citoyens du Haut-Canada (Ontario), n'avaient pas les mêmes idées touchant l'instruction qu'il faut donner aux enfants, que ceux du Bas-Canada ou Province de Québec. Deux partis se présentèrent devant les "nobles et intelligents électeurs", et même devant ceux qui n'étaient ni nobles, ni intelligents, demandant leur "voix pour sauver la patrie".

Un programme avait pour clause que les écoles devraient être *mixtes,* suivant le langage du temps, — le pêle-mêle des Canadiens catholiques et protestants; "programme d'une envergure large comme le monde", suivant les orateurs de l'opportunisme.

La lutte s'engagea corps à corps. Le premier souvenir que j'ai rapporté de ce combat est celui-ci:

Notre curé monta en chaire. Il lut un sermon où se trouvaient ces mots: "Ne votez pas pour les écoles mixtes." Chaque curé en fit autant, et le projet fut écrasé dans notre province. Je me rappelle les injures lancées par les vaincus à la face de nos bons prêtres pour avoir dit en chaire à leurs paroissiens de ne pas voter pour avoir des écoles mixtes, des écoles sans Dieu: Monsieur l'abbé Labelle, curé de Repentigny, s'était distingué dans un sermon sur les droits des parents et de l'Eglise catholique à veiller sur l'instruction des enfants. Il passait pour un modèle de prudence apostolique et était très vertueux. On lui dit qu'il ferait bien mieux de s'occuper de sauver les âmes que de se mêler de politique, — ce qui n'était pas de ses affaires.

Vous comprenez, mes chers amis, toute la portée de ces misérables paroles.

Essayons de mettre la chose au clair. Nos bons curés, qui veulent le salut de leurs paroissiens, sous la direction de nos évêques, ont répété ce que disent les Papes enseignant depuis saint Pierre, le premier de tous, après Jésus-Christ: "Soyez forts et veillez, car le diable, votre adversaire, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui dévorer."

Ce serpent prend toutes les formes et emploie tous les moyens, mais l'Eglise de Dieu le reconnaît partout et toujours, même quand il se transforme en ange de lumière. Elle l'a reconnu dans l'offre de l'instruction neutre, c'est-à-dire impie. "Nous ne voulons pas", disait-il "que votre Jésus soit chassé de la famille, mais seulement de l'école, ce qui a bien peu d'importance sur l'avenir de vos enfants."

Dans les pays foncièrement catholiques, Satan se transforme en une lumière plus douce et apparemment plus acceptable au premier abord. Ecoutez bien, mes chers amis, les doucereuses paroles de cet ange déchu: "Il faut", dit-il, "que le règne de Jésus-Christ arrive, non seulement dans les familles, mais aussi dans les écoles. Or l'Etat a tout ce qu'il faut pour arriver à ce but; il veut respecter les droits sacrés de la Sainte Eglise de Dieu et laisser intact le droit des parents et de l'Eglise. Il n'y a donc pas d'objection que les gouvernants prennent en main le timon des affaires scolaires." Et le tour est joué.

Voici comment: Il suffirait alors d'un Ministre de l'Instruction publique mal disposé pour tout bouleverser la loi et la rendre persécutrice; par exemple, il pourrait imposer des livres neutres, et pour ne pas contrarier les protestants, ni les impies, il

frapperait au coeur les catholiques qui devraient abaisser leur drapeau devant celui de l'impiété triomphante.

Mes bons amis, il ne faut pas l'oublier, les Charlemagne et les saint Louis sont rares dans le monde gouvernemental. Les dignitaires de la puissance temporelle sont plutôt enclins à imiter les Césars. Vous comprenez ce que l'on entend par là: Les Césars sont présentés dans l'histoire comme les plus cruels des hommes; Néron est l'un d'eux. Ces tyrans prétendaient avoir l'empire des corps et des âmes. On ne pouvait, sans être persécuté, adorer le vrai Dieu; il fallait adorer les dieux de l'Etat, aussi longtemps que le pouvoir a été dans les mains des Césars.

Avec le Labarum, qui est apparu dans les cieux, a commencé une ère de liberté où Dieu a été reconnu par les peuples à mesure qu'ils recevaient la bonne nouvelle de l'Evangile. Après quelques siècles, un cri de désobéissance a retenti dans le monde. C'était l'écho du "*Non serviam*" de Lucifer. Et le monde est retourné à l'humiliante et cruelle civilisation des Césars. Ceux qui ne voulaient pas accepter la doctrine du nouveau dieu devaient périr.

Les Césars d'aujourd'hui, — et ils sont nombreux, — ont la même prétention que les anciens: commander aux âmes et aux corps. Selon eux, l'enfant, corps et âme,

appartient à l'Etat; que cet Etat s'appelle empire, royaume ou république. Histoire en main, on voit que la plupart des gouvernants des peuples, à bien peu d'exceptions près, ont persécuté l'Eglise du Christ. Jésus a passé en faisant le bien, et il a été persécuté; l'Eglise a aussi passé en faisant le bien et elle est persécutée. Notre mère la Sainte Eglise catholique a une histoire bien glorieuse, mais cette gloire lui a coûté bien du sang et des larmes. Bien des soldats et bien des généraux de son armée militante sont tombés au champ de gloire; notre mère, la Sainte Eglise, nous assure qu'ils n'ont que l'apparence de la mort, mais qu'en réalité ces héros ont reçu une nouvelle "naissance" et une vie immortelle de bonheur en récompense de leur brave fidélité à ses enseignements.

Dites, mes bons amis, cela ne vaut-il pas la peine de les imiter et de combattre pour nos écoles jusqu'à la victoire? L'heure de la victoire appartient à Dieu; il nous la donnera si nous combattons; nous la perdrons si nous ne voulons pas prendre les armes de la prière persévérante et de l'action inlassable.

—Mais, me direz-vous, nos gouvernants ne sont pas persécuteurs et un Ministre de l'Instruction ne peut l'être.

—Bien loin de ma pensée de croire pour un instant que nos gouvernants de

Québec, par exemple, sont des persécuteurs de l'Eglise. Mais peut-on en dire autant des gouvernements des autres provinces? Ne protestent-ils pas contre l'enseignement catholique que chacun de vous est tenu de donner à ses enfants sous peine de damnation?

Sans doute que nos ministres actuels de la Province de Québec sont presque tous de bons catholiques, mais ne sont-ils pas meilleurs que le gouvernement non-catholique qu'ils représentent? Et ces ministres le seront-ils encore demain? Qui de vous peut jurer qu'un catholique de nom seulement ou un protestant, — les deux ne font qu'un, — ne sera jamais nommé ministre de l'Instruction publique pour imposer son programme gouvernemental d'études?

Quel jour de deuil pour la province de Québec et pour notre Sainte Mère l'Eglise de Dieu, que celui où l'on verrait nos évêques, que Dieu a envoyés pour enseigner, perdre le contrôle du programme des études à l'usage de leurs enfants spirituels.

Examinons maintenant ce que vaut l'injure adressée à notre clergé de se mêler de politique. Consultons l'histoire de tous les pays et du nôtre en particulier.

Quand avons-nous vu nos évêques envoyer des mandements pour défendre à "nos très chers frères" de voter pour la

construction d'un pont, d'un chemin de fer ou l'établissement d'une manufacture?

Depuis 1900 ans, l'Eglise catholique prouve au monde étonné que, dans tous les conflits avec les pouvoirs civils, ce n'est pas elle, notre Sainte Mère, qui a provoqué le combat. Elle a dû le subir pour le salut de ses enfants dont elle a protégé l'âme immortelle, en fulminant même des excommunications contre les tentatives de ravissements.

Depuis Hérode jusqu'aux nombreux persécuteurs de ce siècle, la "cité du mal", à l'instigation de Satan, s'est toujours ruée sur "la cité du bien". Ce sont maintenant les enfants qui servent de cible à ceux qui font l'oeuvre de Satan, le mille fois maudit de Dieu.

L'Eglise n'intervient jamais dans le cercle des affaires de l'Etat où celui-ci est maître absolu pour tout ce qui regarde la prospérité, le bonheur matériel des citoyens dont il a la garde. Quand l'Etat reste chez lui, l'Eglise est son meilleur et son plus ferme soutien. Elle va même jusqu'à fermer le trésor de ses grâces à ceux qui résistent aux lois édictées par le pouvoir civil agissant dans les limites de la juridiction que Dieu lui a tracée. Mais l'Eglise ne veut pas que l'Etat sacrifie au bien-être du corps le bonheur de l'âme, et quand on refuse de reconnaître l'autorité dont elle

jouit dans le cercle d'action à elle confié par Jésus-Christ son fondateur, elle fait entendre le *"non licet"* (ceci n'est pas permis) de saint Jean-Baptiste, défense qui a retenti aux oreilles des tyrans depuis près de 2,000 ans et leur résistance à la voix de Dieu leur a fait sacrifier tant de victimes innocentes.

Mais, mes chers amis, il ne faut pas oublier que le prêtre, sujet dévoué de l'Eglise, reste citoyen de la patrie. Il peut énoncer son opinion comme vous sur telle et telle mesure, user de son droit de vote. Il a tous les droits d'un citoyen. De même un ministre du gouvernement a tous les droits d'un fidèle et il peut aller à confesse et communier tous les jours s'il le veut. Le prêtre peut avoir une opinion personnelle sur l'opporunité d'une loi et la manifester dans ses rapports amicaux avec ses paroissiens qui peuvent différer d'opinion avec lui. Mais quand il explique du haut de la chaire un commandement de l'évêque, là, il parle comme le représentant de l'Eglise catholique et vous avez le devoir d'obéir sous peine de péché ou d'en appeler au tribunal de l'évêque ou du Saint-Père, à la décision duquel vous devrez vous soumettre.

Examinons maintenant le cas des curés dans leur conduite à l'égard des écoles mixtes.

Voici des politiciens qui réclament le vote des électeurs pour établir des écoles

publiques, sans Dieu, écoles que l'Eglise a toujours condamnées et qu'elle condamnera *toujours*. Elle sait que le salut de ses enfants est en danger dans ces écoles. Elle crie alors du haut de toutes ses chaires pastorales, comme autrefois Jean-Baptiste: "Ceci n'est pas permis."

Maintenant, mes chers amis, la main sur la conscience, dites-moi: Est-ce que l'Eglise dans ce cas-ci se mêle de religion ou de politique? Est-ce que les candidats qui veulent de telles écoles se mêlent de religion ou de politique? Est-ce que ces candidats se mêlent des affaires des autres ou non? des affaires des parents et de celles de l'Eglise, par exemple? Répondez, la main sur la conscience.

L'enfant, disent les méchants, appartient à l'Etat. C'est un mensonge dont on retrace l'origine jusqu'au fond des enfers. L'enfant appartient par nature à son père et à sa mère. Par privilège, l'enfant baptisé dont l'âme reçoit par le sacrement de baptême une nouvelle naissance devient un héritier avec Jésus-Christ, son frère, de la possession du ciel. C'est là le testament de Dieu, écrit avec le sang de Jésus-Christ. La sublime élévation de cet enfant régénéré, bien loin de l'arracher des bras de ses parents, ne fait que l'attacher plus étroitement aux auteurs de ses jours, comme moyen d'acquérir l'héritage promis. "Ho-

nore ton père et ta mère", lui dira Dieu qui a daigné le recevoir comme un fils adoptif de sa famille, "si tu veux vivre longtemps en possession du royaume que mon Fils unique a gagné pour toi."

Non! mille fois non! Dieu n'a pas constitué l'Etat le juge de ce qui doit sauver l'âme de vos enfants. Ce soin appartient à l'Eglise et aux parents sujets de l'Eglise. Le sens commun que Dieu a déposé dans nos âmes nous dit que si un père dénaturé laisse mourir son enfant dans les tourments de la faim, ce père est coupable. De même si ce père, dénaturé jusqu'à la dégradation, laisse mourir à Dieu l'âme de son enfant, faute d'un enseignement catholique qui est sa nourriture indispensable, n'est-ce pas le père qui est coupable? Il s'ensuit donc de là qu'un père et une mère catholiques doivent, en conscience, — s'ils aiment leurs enfants, — leur donner par eux-mêmes ou par d'autres une solide instruction catholique. S'ils ne le font pas, ils deviennent comme satan les victimes de la malédiction de Dieu. De même que l'Etat peut punir un père qui laisse mourir son enfant de faim, de même l'Eglise peut punir ce même père qui laisse mourir à Dieu l'âme de son enfant. Nous disons une solide instruction, car de nos jours le flot envahissant du mensonge veut submerger tous les chemins qui conduisent à la Vérité, à l'Autorité qui est une comme Dieu est un.

Que je voudrais bien vous *faire* comprendre, mes bons *amis*, tout le sens profond de ce mot: l'Autorité. La vraie, la réelle autorité, c'est la toute-puissance de Dieu dont il veut bien communiquer une parcelle à ses créatures intelligentes. "Tout pouvoir vient de Dieu, qui est un. Tout pouvoir exercé contre l'enseignement de l'Eglise est seulement *une prétention* au pouvoir, comme jadis celle de Satan."

Notre-Seigneur nous a enseigné de dire: "Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel". Quelle prière! mes bons amis. Ne faisons jamais rien contre l'autorité de Dieu et il n'y aura pas plus de péché sur la terre qu'il n'y en a au ciel. Car la volonté de Dieu est la manifestation de sa puissance et elle demande la soumission de toutes les intelligences, de celle des papes, des évêques, des prêtres, des rois, des parlements, des législateurs de toutes les catégories, des pères et mères de famille et des enfants.

Dieu a manifesté sa volonté dans l'ordre qu'il a établi dans la société. *"Deus est ordo."* (Dieu est l'ordre lui-même.) Il veut qu'il y ait des gouvernants et des gouvernés pour le bien du peuple en général. Il donne aux gouvernants une partie de sa puissance et il faut leur obéir comme à Dieu, aussi longtemps qu'ils représenteront Dieu, car ce n'est que comme dépositaires de l'auto-

rité de Dieu qu'ils ont droit de nous commander. Otez au roi la couronne que Dieu a placée sur sa tête, il n'a plus le droit de commander, ni à vous, ni à moi, pas plus que le premier venu. Mais que Dieu établisse un homme roi ou président, il devient aussitôt un homme digne de commander, parce que Dieu a prolongé son autorité sur lui. Il peut donc commander d'une autorité réelle, mais d'une autorité qui vient de Dieu. Malheur à celui qui passe son règne à "méditer de vains complots contre la volonté de Dieu." Mais quand il ordonne quelque chose conforme à la volonté de Dieu, il faut lui obéir comme un bon fils obéit à son père.

Puisque l'occasion se présente, mes chers compatriotes, voyons tous les maux qu'ont attirés sur le monde les désobéissances à l'autorité de Dieu, *la source de tous les droits.* Remarquez bien ce mot, s'il vous plaît. Empereurs, rois, gouvernements, fondateurs de fausses religions ont changé tout cela. Pour eux le droit tire son origine de leur volonté capricieuse et changeante. "Ainsi je le veux, ainsi je l'ordonne", répétait l'infâme Luther: "que ma volonté tienne lieu de raison". Il a fait école. Des puissants de ce monde se sont rués contre nos frères les catholiques. Tout ce qui sentait le catholique était honni, conspué. Au lieu de ne prêcher qu'une seule

religion, on proclame bien haut que tout homme a le droit de faire *sa* religion et que la religion de sa volonté est la vraie religion de Dieu. Alors, mes chers amis, chacun devient libre de créer un Dieu à son image, d'après le travers de son esprit.

Mais tous s'accordèrent à créer un dieu ennemi juré du Bon Dieu. Leur dieu, surtout, n'a créé ni enfer, ni purgatoire. Que chacun fasse comme il l'entend: c'est là le seul ciel qu'ils désirent en ce monde... et en l'autre, si toutefois il y a un autre monde, ce dont doutent des milliers de personnes. Il n'y a plus d'enfer. Alors faisons les lois que nous voulons et laissons radoter le Pape et les évêques à qui Jésus a dit: "Allez et enseignez toutes les nations".

Rien de plus triste, mes bons amis, que de voir depuis près de deux siècles que ceux qui font des lois cherchent à détruire le règne de Jésus-Christ qu'ils considèrent être un étranger, plus que cela, un ennemi pour les gouvernements de ce monde. Dans la confection des lois on ne s'occupe pas plus du bon Dieu que s'il n'existait pas. On a horreur de prononcer son saint nom dans les assemblées législatives, les uns par haine, d'autres par honte, d'aucuns parce que ce n'est pas opportun pour le moment d'essayer à prendre *la part de Dieu*. Et la conséquence est que l'on a détruit le prestige de l'autorité, le plus grand mal social

qui puisse se commettre, parce que Dieu est le fondement nécessaire sur lequel s'appuie l'autorité. Pas d'autorité, il n'y a plus de religion, plus de famille, plus de patrie. Le socialisme, système politique qui n'a à proprement parler ni queue ni tête puisqu'il ne reconnaît pas d'autorité, en est rendu à ce degré humiliant pour la société humaine. Voyez ce que font les Bolchevistes en Russie, le pays où les catholiques ont été le plus persécutés.

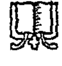
Aujourd'hui on se tourne vers l'Eglise, lui demandant de sauver la société. Elle va répondre à cet appel et la sauver, car elle seule a la force de résister à l'assaut formidable de destruction que vont faire les victimes de ceux qui ont semé le vent de désobéissance satanique contre l'Eglise de Dieu. Les gouvernements ont excité les peuples à mépriser l'Eglise catholique, notre mère, dans ses enseignements. Ils ont laissé les démons de l'argent s'engraisser des sueurs du pauvre, ont fait des lois pour que les riches devinssent plus riches et les pauvres plus pauvres. Bien peu ont permis aux pauvres de recueillir les miettes tombées de la table du festin. Le capital vivant, comme l'appelle le Cardinal Manning, a réclamé sa part du capital mort (l'argent), des salaires plus élevés. Qui dira que les premières grèves de paisibles ouvriers n'ont pas été raisonnables? Ils

demandaient quelques miettes du superflu dont leurs sueurs avaient été un des facteurs producteurs; ils demandaient cela à ces gens qui faisaient de grands profits, dus sans doute pour une large part au travail de leur intelligence qui certainement mérite récompense, mais aussi à celui de leurs employés. Ne peut-on pas dire que la classe ouvrière a été provoquée par ceux qui se moquaient des lois divines et papales, et qui enseignaient aux ouvriers à s'en moquer. La réponse à cette désobéissance orgueilleuse a été l'éclosion du socialisme dévastateur pour qui "propriété, c'est le vol".

Maintenant que nous voyons, — du moins je l'espère, mes chers amis, — les punitions que Dieu inflige à ceux qui suivent les suggestions du Prince du mensonge, Satan, nous allons remercier l'Eglise catholique au Canada d'avoir préservé de l'enseignement de *l'école moderne*, du modernisme condamné par le Pape Pie X, notre chère province de Québec, la mère-patrie de tous les vrais Canadiens-français.

De plus, nous sommes tenus *en conscience* de combattre la propagande des idées socialistes selon la mesure de nos forces. Vos fils, nos journalistes, peuvent nous aider beaucoup en ce sens. L'un des grands moyens de succès est de ne pas vous joindre aux sociétés de travail dont le bu-

reau de direction est entre les mains de gens qui n'aiment pas le Pape et ne le regardent pas comme leur père commun. Un Canadien-français, fils de l'Eglise, est trop certain du chemin qui le conduit au port pour se livrer à un pilote qui n'a pas de boussole et ira le jeter tôt ou tard sur l'écueil battu par la tempête, bien loin du port. C'est à Pierre et à ses successeurs qu'a été donné la boussole et le gouvernail de la barque qui doit nous conduire à bon port... au port du salut éternel.



CHAPITRE IX

Le souvenir de deux élèves

VEUILLEZ maintenant écouter "le souvenir" que j'ai gardé de deux élèves dont l'un a reçu une éducation catholique à la maison et à l'école, et dont l'autre s'est élevé seul, ou mieux, s'est enseigné lui-même.

Mes chers amis, l'enfant qui n'est pas enseigné par d'autres que par lui-même ne sait pas grand'chose et en fait de religion il ne sait rien du tout. "Dis ton *Notre Père*", demandais-je un jour à un enfant de 11 ans, orphelin de mère. "Je ne le sais pas, monsieur." Je commençais à le gronder. Il me regarda avec des yeux pleins de larmes et me répondit en pleurant: "Papa n'a pas le temps de me montrer mes prières, et, tout seul, je ne peux pas les *deviner*." Pauvre enfant! qu'il était à plaindre! Mais son père était encore plus à plaindre et à blâmer que lui. Coupable père! que je redoute pour l'heure de sa mort sa rencontre avec son grand Dieu, s'il meurt sans regretter ce gros, gros péché mortel!

Je faisais la classe dans une maison d'éducation où je fus envoyé par mes supérieurs. J'enseignais les éléments de la grammaire. Le premier jour, la prière au Saint-Esprit étant faite, je voulus dire quelques mots d'encouragement à mes 24 élèves: "Mes chers amis, Dieu a arrangé les choses pour que nous passions l'année ensemble. Vos parents vous envoient dans cette pieuse maison catholique pour que vous appreniez à le bien servir d'abord, ensuite pour acquérir les connaissances nécessaires pour correspondre à la vocation que Dieu a choisie pour vous. Pour arriver à ce but il vous faudra bien prier et bien travailler."

Alors un écolier, sans se lever, m'interrompit. Il me semble encore le voir, ce jeune enfant, les mains dans les poches, une jambe relevée sur son pupitre, la tête en arrière, le toupet menaçant, et l'entendre me dire d'un ton moqueur:

—Mais, monsieur, vous n'avez pas fait le signe de la croix avant de commencer votre sermon. Ici, le curé fait toujours le signe de la croix avant de dire: Mes frères.

Puis il se cacha la tête derrière une colonne.

—Qui donc t'a appris à être un si grand polisson à ton âge? Assurément, ce ne sont pas tes parents, lui dis-je. Pour ta punition, viens te mettre à genoux ici.

—Non, je ne me mettrai pas à genoux. Il n'y a que les moutons qui se mettent à genoux pour se coucher.

—Dans la classe, ici, comme dans la famille de ton père, il ne doit y avoir qu'un maître. Passe la porte et suis-moi chez Monsieur le Supérieur, à qui toi et moi devons l'obéissance.

—Je vais m'en aller avec plaisir, dit-il.

Et il prit ses livres et se sauva chez lui en disant: "Je m'en vais chez papa."

Pour l'intelligence du cas, il faut vous dire qu'il y avait eu un procès entre le Curé et ses paroissiens aux idées modernes. Le dit papa, adversaire du curé, avait été humilié.

Arrivé à la maison de son père, l'enfant entra par la porte du cabaret où il savait le trouver à jouer aux cartes avec ses amis. "Papa", dit-il, "je ne veux pas aller au collège ici; on a un maître qui ne veut pas nous enseigner. Il ne fait que prêcher. Il a voulu me faire mettre à genoux et j'ai passé la porte."

Un des assistants que l'affaire ne regardait pas plus que celle du roi de Prusse, prit la parole le premier: "Mettre un enfant à genoux dans le 19me siècle! C'était bon pour les siècles d'ignorance, mais maintenant que l'homme a reconquis ses droits, ordonner à l'enfant d'un citoyen libre de se mettre à genoux, comme un mouton, est

une tyrannie. Se mettre à genoux pour aller à confesse, passe encore; mais je crois que le temps n'est pas éloigné où l'Eglise va permettre aux hommes d'aller à confesse debout, et aux femmes, assises, car il faut avoir égard à la faiblesse du sexe." Un deuxième, plus fin que son compagnon, reprit: "Je crois que tu vas un peu loin, camarade; tu devrais faire une distinction entre les péchés commis debout, assis ou couché. Pour ces deux derniers, si j'étais toi, j'écrirais, debout ou assis, mais pas couché, une lettre au Pape pour qu'il laisse à chacun la permission de s'accuser de ses péchés à genoux, surtout à celui qu'on a trouvé *couché saoul* dans sa voiture, dans ce 19me siècle."

Le père de l'enfant coupable se décida enfin à parler, non pour dire à son fils de retourner au collège voir le directeur, mais pour l'envoyer à une école protestante. "Merci, papa", dit l'enfant tout joyeux en se sauvant prendre sa ligne à pêcher.

Il n'y a pas de mal à faire apprendre l'anglais à un enfant; au contraire, c'est une bonne chose, mais il y a grand mal à envoyer un enfant apprendre l'anglais dans une école où Dieu n'a pas sa place. Cet enfant risque de perdre sa religion et sa langue. Laissons ce jeune homme continuer son cours anglais. Nous le retrouverons plus tard. Revenons à la classe où nous étions.

Dès que le jeune polisson fut sorti, je remontai à la tribune et continuai d'enseigner à mes élèves de bien s'appliquer à l'étude, de ne pas voler l'argent de leurs parents, argent trempé des sueurs de leur travail, etc., etc. J'étais au milieu d'une de mes plus belles phrases quand, tout à coup, un élève que son père avait envoyé au collège contre son gré, prit le parti de se coucher sur le banc d'un double pupitre qu'il occupait seul. Je l'apostrophai en lui disant d'être au moins aussi poli que ses confrères plus jeunes que lui. Il se releva, prit ses livres, passa la porte et s'en retourna chez son père après une course de trois milles. Il raconta son histoire et dit à son père qu'il s'ennuyait trop quand il le quittait. Le père, pour toute réponse, lui dit d'aller mettre le cheval à la voiture; puis il mit ses habits de dimanche, bourra sa pipe, prit les cordeaux, s'assit confortablement sur le siège dans la voiture et dit à son fils qu'il voulait aller avec lui au collège. Le fils, la tête basse, voulut prendre place à côté de son père, qui lui dit: "Tu es venu à pied, tu peux t'en retourner de même. Marche en avant du cheval pour lui montrer le chemin."

Arrivé au collège, le père demande à voir le directeur. Celui-ci étant sorti, je me présentai aussitôt au père et lui dit: "Monsieur, je vous demande de m'entendre

avant...” Il m’arrête aussitôt: “Je n’ai pas besoin d’explications, Monsieur le professeur. Je sais que le coupable c’est lui; sa mère ne peut en venir à bout. Il ne peut et ne veut pas travailler à la terre. Cet ouvrage le rend malade, dit-il. Monsieur le curé m’a conseillé de le mettre ici, qu’il avait assez de talent pour réussir en étudiant bien. Maintenant il va vous demander pardon de sa grossièreté et subir la punition que vous lui imposerez; puis je vous demande de le recevoir en classe.” Mettant sa lourde main sur l’épaule de son enfant, il l’écrase à genoux devant moi: “Demande pardon, mon fils.” L’enfant resta muet. Alors je fus témoin d’un spectacle digne de la Cour Céleste: le père tombe à genoux en me disant: “Pardonnez au fils, s’il vous plaît.” Il n’eut pas le temps de finir que sa voix fut couverte par les sanglots du fils qui cria: “Pardon, monsieur, pardon. Je veux étudier maintenant et ne plus vous faire de peine, papa.” — “Relève-toi”, dis-je, “digne fils d’un noble père, et va prendre ta place en classe.” Le père, en me disant “Au revoir”, prononça ces paroles qui se sont gravées bien profondément dans ma mémoire: “J’espère que mon enfant est sauvé pour le ciel; je m’empresse d’aller annoncer cela à sa mère qui prie tant pour lui.”

Je n’ai pas besoin de vous dire, mes

chers amis, que cet enfant se mit résolument à son devoir. Il devint un modèle d'application et de piété, réussit très bien dans ses classes, quoique ses talents ne fussent pas de première force. N'ayant point d'attrait pour la noble profession d'agriculteur, il se sentit porté vers un état inférieur, mais honorable. De simple commis il devint marchand propriétaire et commanda le commerce dans un vaste district agricole. Dieu lui fit la grande faveur de le retirer des affaires avant qu'il devînt millionnaire.

Dans sa vieillesse, il aimait à répéter les paroles d'un chapelain de la congrégation des jeunes gens: "Vous avez, mes jeunes amis, la noble ambition de faire quelque chose de grand pour vous, pour vos parents, pour la Patrie. Très bien; mais rappelez-vous que tout ce qui est opposé au bien de vos frères est opposé à Dieu; qu'Il est le point d'appui de votre force intellectuelle; que, sans cet appui, vous seriez aux loges, au lieu d'être millionnaire; pensez bien à cette grande vérité avant de faire usage de la grosse fortune que Dieu est disposé à vous donner. Vous connaissez tous l'histoire du mauvais riche qui s'est damné à cause de son injustice envers un seul pauvre..."

Ces paroles restèrent gravées dans l'esprit de ce jeune homme, grand ami du

progrès. Aussi pouvait-il dire à son curé dans sa dernière maladie: "Je n'ai pas à me reprocher d'avoir enlevé la terre à qui que ce soit, une terre trempée des sueurs du travail. J'ai perdu des sommes assez rondes, mais le bon Dieu a toujours servi à souper à ma famille et m'a permis d'en faire souper bien d'autres."

Il est mort dans de grands sentiments de confiance en la miséricorde divine, à l'âge de 67 ans. Ses enfants paraissent vouloir suivre les exemples de vertu qu'il leur a laissés. C'est là la plus riche partie de l'héritage qu'il leur a donné; l'autre partie, de $20,000 à $25,000, que ses héritiers ont reçu avec reconnaissance, était de bien moindre valeur au point de vue de l'éternité où ils vont tomber bientôt.

Maintenant, revenons à notre jeune élève qui ne voulait pas se mettre à genoux comme un mouton... qu'il n'était pas, du reste. Nous l'avons laissé à notre collège sans Dieu, où il apprenait l'anglais et le calcul, deux bien bonnes choses, bien utiles, quand elles vont de pair avec le bon Dieu, mais bien nuisibles pour une âme immortelle quand elle s'aventure à traverser avec cela seul le chemin de la vie.

Ce jeune homme fut cinq ans sans entendre une seule fois prononcer le nom de Notre-Seigneur ni celui de la sainte Vierge. Quand celui-ci était prononcé, ce n'était pas

pour louer notre bonne Mère, mais pour en rire. On lui trouva une place de commis, puis on apprit qu'il était parti pour les Etats.

Quelque vingt ans plus tard, je prêchais une retraite paroissiale dans l'état du Massachusetts. Un jeune Canadien de bonne souche vint me voir.

—Mon Père, me dit-il, je travaille dans un magasin avec un compatriote qui a dépassé l'âge de la jeunesse; il est bien rangé dans les clubs, bien sobre, mais il paraît avoir abandonné la religion. Pourriez-vous aller le voir? Je crois qu'il ne vous mettra pas à la porte, quoi qu'il parle bien mal des prêtres. Il lit beaucoup de mauvais livres, passe tous les dimanches à lire et ne vient jamais à la messe. Son nom est Bill Foreman, mais il m'a dit qu'il était Canadien, que sa mère était morte sans avoir su un mot d'anglais, que son père vit encore, qu'il est parti de la maison à la suite d'une chicane avec son père qui voulait avoir tout ce qu'il gagnait.

—Dans quelle paroisse est-il né?

—Je ne puis répondre, mon Père. Il dit être né en Canada; voilà tout ce qu'il répond.

—J'irai le voir demain soir, Monsieur.

Le lendemain, je fus introduit à sa chambre. Je pris tout ce qu'il pouvait y

avoir d'aimable en moi et je lui pressai affectueusement la main en disant:

—Je suis le Père missionnaire qui vient prêcher la retraite ici aux Canadiens-français comme vous. Entre Canadiens, on se comprend toujours.

Il m'offrit un siège, déposa sur son pupitre un livre de Zola (un très méchant auteur), et me demanda si je venais lui chercher de l'argent.

—Ni or, ni argent, mon cher compatriote, mon cher frère. Je viens vous demander une chose que vous voulez faire depuis longtemps, je n'en doute pas: de vous relever à la glorieuse hauteur d'un chrétien. Vous êtes, je le sais, un respectable citoyen de cette ville, mais Dieu vous a choisi un siège, fait exprès pour vous, placé bien plus haut que celui du président des Etats et où vous reposeriez pendant toute l'Eternité.

—Mon Père, dit-il, je connais maintenant les deux côtés de la médaille et je ne m'occupe plus de ce qui m'arrivera après la mort; j'ai assez d'ouvrage à me garer contre les voleurs de la vie présente. Dieu me prendra tel que je suis ou ne me prendra pas, c'est son affaire.

—Mais s'il ne vous prend pas, ce n'est pas lui mais c'est vous qui en souffrirez. Tout péché mérite punition, mon ami. Ne croyez-vous pas que celui qui vous a volé mérite un châtiment?

—Peut-être, mon Père. Il faut que je me rende aussitôt à une assemblée des Chevaliers de Pythias. Je suis certain que j'aurai de belles funérailles à ma mort. C'est tout ce que je demande d'avoir après mon décès.

Puis il prit son chapeau pour sortir. J'ai cru que cela voulait dire de m'en aller.

—Permettez-moi, monsieur, de vous demander si votre père et votre mère sont morts.

—Ma mère est morte quand j'étais tout jeune. Mon père prit une seconde femme qui l'a mené par le bout du nez. Il faisait assez d'argent avec son hôtel, mais les bagues de diamant et les robes de soie ont mangé tous les revenus. Puis il a perdu son hôtel et il a voulu que je les fasse vivre tous les deux à rien faire. Je me suis sauvé.

—Où restait votre père? dis-je, en l'accompagnant jusqu'à la maison des Pythias.

—Il tenait hôtel à tel endroit. Mon nom n'est pas celui que porte mon père; j'ai traduit le nom de ma mère pour être ignoré de tout le monde.

Puis il entra dans son repaire sans dire Au revoir.

Je n'avais plus de doute: c'était bien le même personnage que j'avais connu enfant et qui ne voulut pas se mettre à genoux. Elevé dans l'indifférence religieuse, il devint apostat. Dieu l'appela à compa-

raître devant Lui bien soudainement: il se noya avec deux de ses compagnons au cours d'une partie de pêche un dimanche matin.

—Qu'est-il devenu depuis? Il ne nous appartient pas de juger. Dieu seul a ce droit, mais je vous souhaite de mener une meilleure vie et d'avoir une mort moins subite.

La leçon à tirer de cette histoire est celle-ci: Il est bien coupable, le père qui ne donne pas d'instruction catholique à son enfant.

CHAPITRE X

A l'occasion d'une maladie

VOUS me trouvez, lecteur, chez mon père. Je souffrais d'une maladie de tête. Pauvre tête! Elle avait reçu un coup terrible dont je porte encore la marque au front.

J'étais faible et je dépérissais à vue d'oeil. Ce fut le temps des réflexions et des pensées sérieuses. L'Eglise demande pour nous d'être exemptés de mort imprévue et subite, et elle regarde comme une grande grâce de Dieu une longue maladie d'expiation. Le purgatoire de cette terre est une faveur que Dieu nous fait. Qu'elles sont terribles, dans l'autre monde, les souffrances qu'il nous faut endurer en échange de la peine d'un seul péché véniel qui n'a pas été expié en ce monde.

Dieu se plut à bénir mes réflexions. Il daigna m'inspirer la grâce d'aller finir mes jours dans une communauté de religieux, si quelqu'un voulait bien accepter les débris de ma santé et m'aider à bien mourir. Mais quelle communauté choisir?

Je n'avais guère plus de sept ans quand je commençai à lire à ma mère les *Annales*

de la Propagation de la Foi. Les lettres de Mgr Taché à sa mère faisaient pleurer ma bonne maman. Dès que je la voyais pleurer je pleurais avec elle. Maman me disait qu'il était un Oblat comme ceux qui viennent prêcher des retraites dans nos paroisses. J'assistai, pendant ma jeunesse, à sept ou huit retraites prêchées par les Pères Oblats, sous la direction du célèbre Père Lagier, de mémoire nationale. Il était mon grand confesseur dans mes moments de ferveur passagère. Un jour il me congédia par ces mots: "Priez bien la sainte Vierge pour connaître votre vocation, mon enfant."

Un soir, j'ouvris mon coeur à ma mère et lui fis part de mon projet d'aller chez les Oblats. Elle me répondit en refoulant une larme: "Mon fils, tu appartiens au bon Dieu avant de m'appartenir; suis le souffle qui agite ton âme; il est dans la direction du ciel." Ces mots d'une profonde sagesse se sont gravés dans mon esprit pour venir me fortifier contre les tentations qui m'assaillaient de tous côtés. Ma résolution d'aller chez les Oblats avait déchaîné, je crois, une quinzaine de diables qui soufflaient dans une direction opposée à celle qui conduit chez les Oblats de Marie Immaculée.

Je partis pour le noviciat des Pères Oblats où on daigna m'accueillir malgré ma santé chancelante. J'eus à faire une

retraite au milieu du plus grand silence, chose toute nouvelle pour moi.

Le premier sermon que le Père Maître des novices vint me faire fut de main de maître.

—Vous désirez donc, bien cher monsieur, vous joindre aux Missionnaires Oblats de la Bienheureuse Vierge Immaculée dans leur oeuvre d'apostolat: Evangéliser les pauvres. Vous êtes déjà anxieux de savoir si nous allons vous accepter après deux ans d'épreuves. Tout va dépendre de votre coopération à la grâce. Si Dieu vous appelle à la belle vocation de l'état religieux, il vous donnera les moyens de parvenir à la fin voulue. Mais Dieu qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous. Malheur à vous donc, si vous n'étiez pas un homme de bonne volonté à qui la paix de l'âme fut annoncée lors de la naissance du Divin Enfant de la Crèche, — la paix sur cette terre d'abord, prélude de la paix du ciel. Si vous avez de la bonne volonté dont Jésus vous a donné l'exemple, vous ferez la volonté de Dieu et vous irez là où il vous appelle. Il paraît vous appeler vers nous. C'est ce que nous allons voir ensemble pendant vos deux années d'épreuves. Vous allez sonder vos forces pour voir si vous pouvez accepter les sacrifices exigés par les trois voeux et surtout par celui de l'obéissance. Vous allez étu-

dier les constitutions de notre Congrégation afin de bien savoir ce à quoi vous vous obligez; nous allons vous les expliquer mot pour mot. Nous allons vous dire que vous ne serez jamais commandé de faire une chose qui n'est pas selon les règles; que si un supérieur vous commandait de faire une chose contraire à vos engagements envers Dieu et envers la Congrégation, vous pourrez refuser sans perdre la paix de l'âme, sans commettre le moindre péché. Mais tout ce que votre supérieur vous commandera de faire selon les règles que vous aurez bien librement promis à Dieu d'observer, vous devrez le faire avec promptitude, avec toute la perfection dont vous êtes capable, sans le moindre murmure, avec une sereine joie intérieure d'être admis au service exclusif de Dieu pour mériter la récompense promise.

En échange de votre fidèle travail, notre Congrégation s'engage, de son côté, à vous donner largement tout ce qui est nécessaire pour votre subsistance; notre Congrégation sera comme une bonne mère pour son nouvel enfant. En santé comme en maladie, vous serez soigné comme l'est le Supérieur Général lui-même; il n'y a d'exception pour personne. Pour ce qui concerne les besoins de l'âme, c'est là surtout que notre Congrégation veut exceller. Elle veut que chacun pratique ce qu'il a promis de

faire. Dieu est l'Ordre. Or, les communautés religieuses veulent se modeler sur Lui. Il y a un ordre établi qui divise la journée entre la prière et le travail: ces deux choses nécessaires au salut. Le religieux fidèle peut dire à chaque minute des 24 heures du jour: "Je suis où le bon Dieu veut que je sois." Tous les états institués par Dieu, — et ils sont nombreux, — sont saints et aussi il y a des saints dans tous les états, mais l'histoire de l'Eglise nous fait connaître que c'est l'état religieux qui fournit le plus de saints au calendrier ecclésiastique pour la raison bien simple que ceux-ci observent non seulement les commandements, mais s'obligent sous peine de péché, pour faire plaisir à Dieu, à suivre les conseils évangéliques.

—Vos paroles, dis-je au Père, sont bien encourageantes, mais voulez-vous bien éclairer l'intelligence de mon jeune âge à propos de ce qu'on appelle l'obéissance?

Le Père Maître me regarda fixement, puis un sourire illumina sa figure:

—Je crois que vous avez peur, me dit-il, que nous vous demandions de vous faire aveugle à la manière des membres de la franc-maçonnerie, pour marcher plus droit, disent-ils. Les membres d'une société religieuse doivent voir bien clair; on ne prend pas d'aveugles dans notre communauté, et on défend à qui que ce soit de marcher

aveuglément. On veut que chaque membre suive pas à pas le chemin tracé pour lui par nos règles, qui sont celles que la Sainte Eglise de Dieu nous a données. Les yeux de l'obéissance religieuse sont si vifs qu'ils découvrent les parvis du ciel. Il faut de bons yeux à l'obéissant pour toujours tenir le chemin tracé; l'obéissance est la boussole qui fait éviter les écueils et conduit notre barque au port du salut: un pilote aveugle n'est bon à rien.

Un chemin sûr, qui conduit au bonheur, est ouvert devant les yeux du religieux. Ce chemin, Dieu lui donne la liberté de vouloir le suivre: il le suit, non pas en esclave, mais librement, parce qu'il le veut bien, aussi librement que celui qui embrasse un autre état pour son bonheur propre et celui de ses concitoyens.

Les méchants ennemis de l'Eglise catholique, critiquent en compagnie des démons de l'enfer, tout ce que celle-ci fait, trouvent les religieux bien insensés de travailler pour rien.

Pas un d'eux ne travaille pour rien: ils travaillent pour gagner le bon Dieu qui sera lui-même leur récompense éternelle.

Il est vraiment étonnant d'entendre ces méchants se moquer des religieux à propos de leur voeu d'obéissance, eux qui vouent une obéissance aveugle à des chefs qui ne veulent pas leur dire ce qu'ils leur com-

manderont. "Faites serment d'obéir d'abord", disent-ils, "et ensuite on vous dira vos obligations envers nous. Envers celui que les chrétiens appellent Jésus-Christ, vous n'avez absolument aucune obligation à remplir comme membre de notre société d'où son nom est exclu."

Mais je m'aperçois, mon cher postulant, que je vous parle comme à un homme qui voudrait se joindre à une société défendue par l'Eglise. Je ne regrette pourtant pas cette digression, mais je crois vous en avoir dit assez sur la nature de l'obéissance pour vous convaincre que le religieux ne marche pas en aveugle dans le chemin de la vie; il voit où il va et il va là où il veut aller lui-même dans la pleine jouissance de la liberté des enfants de Dieu. Les chaînes de l'esclavage imposées aux membres des sociétés secrètes sont inconnues aux religieux.

—Eh! bien, dis-je au Père Maître, je vais étudier vos Saintes Règles pendant deux ans, et si je me sens de taille à les observer avec l'aide de Dieu, je ferai ma demande en toute sincérité et liberté.

Je pris l'habit religieux le jour de la fête de saint Augustin. J'ai cru que c'était de bon augure. Je fis mes voeux deux ans plus tard, le jour de la décollation de saint Jean-Baptiste, dont le martyre me suggérait l'idée de l'immolation la plus complète.

Je n'ai jamais regretté une seule minute les pas que j'ai faits vers le ciel en ce jour béni et je souhaite à tous mes lecteurs de passer dans leur état une vie aussi heureuse que celle que j'ai passée dans le mien.

J'ai été d'abord dirigé, après ma prêtrise, vers les missions sauvages. J'ai été très heureux parce que j'étais où le bon Dieu me voulait. Il est le Maître et se sert à son gré de l'instrument qu'il se choisit pour faire son oeuvre.



CHAPITRE XI

Le grand souvenir du temps et de l'éternité



U Noviciat de Lachine, près Montréal, je fus envoyé au scholasticat d'Ottawa pour y poursuivre mes études théologiques et m'y préparer à la prêtrise.

Un jour mille fois béni, un évêque consacrateur imposa ses mains chargées de l'Esprit-Saint sur ma tête; il mit l'hostie et le calice du sacrifice entre mes mains consacrées et je pus aussitôt dire la messe en union avec Jésus-Christ, le Grand Prêtre sacrificateur, seul Dieu en trois personnes. Quel moment de profond mystère! Dieu daigne choisir un homme pour offrir l'auguste sacrifice du Calvaire, fonction qu'Il refuse à ses anges. Renouveler le grand sacrifice du rachat complet de nos âmes! Même prêtre, même Victime, mêmes mérites, même acceptation de la part de Dieu. Et cela par le ministère de l'homme prêtre.

Que j'ai bien pensé à mes bons parents en ce jour de grâce! Leur fils dont ils ont eu tant de soin, pour qui ils ont tant prié,

à qui ils ont donné tant de bons exemples et de bons conseils est prêtre pour l'éternité! Que valent les titres de gloire des grands conquérants de ce monde près de celui de votre fils, ma bonne mère? Que je suis fier de votre gloire! Vous avez un fils dans l'âme duquel a été imprimé un signe, une marque ineffaçable devant les rayons de laquelle pâlit l'éclat passager des couronnes royales et toutes les décorations des potentats de ce monde.

Avoir un prêtre dans sa famille! C'est bien là la glorieuse ambition de nos mères chrétiennes. Quand ce désir s'éteint dans la famille, c'est un signe que la foi perd de son élan. Continuez donc, bons parents, à entretenir bien vivace ce désir dans la famille; priez pour que Dieu vous donne les moyens de faire instruire un de vos enfants qui a de l'attrait pour servir Dieu. Un désir si pieux est une semence déposée dans l'âme d'une famille. N'oubliez pas de protéger la jeune plante par la rosée quotidienne de la prière et cette plante parviendra à maturité et donnera d'abondants fruits de salut pour toute la famille. Une mère de famille canadienne qui consacrait ses enfants à la sainte Vierge lors de leur naissance, priait souvent Dieu de lui accorder la grâce d'avoir un prêtre dans sa famille. Elle en a eu trois. Deux de ses filles se firent religieuses. Elle mourut en

odeur de sainteté après une longue vieillesse passée au presbytère de l'un de ses fils devenu curé. Elle eut le bonheur d'entendre la messe tous les jours de sa vieillesse et de communier de la main de son fils.

Le lendemain de mon ordination, je reçus avec beaucoup de joie l'ordre de partir pour les missions sauvages du golfe Saint-Laurent et de m'arrêter à Saint-Jacques de Montcalm, offrir le saint sacrifice de la messe à l'intention de mes bons parents.

D'abondantes larmes de bonheur coulèrent des yeux de mon père et de ma mère quand ils reçurent l'Hostie Sainte présentée par leur fils pour qui ils avaient tant prié et qui avait reçu d'eux tant de bons conseils et de si salutaires exemples.

Dieu tout-puissant! je vous remercie de m'avoir donné des parents chrétiens dont la grande préoccupation était de me conserver en état de grâce!

CHAPITRE XII

En mission sauvage


E partis de Québec pour me rendre à Notre-Dame de Bethsiamits, chef-lieu des missions sauvages du Golfe Saint-Laurent et du Labrador. Cette bourgade est située sur la côte nord du golfe à 60 milles de Tadoussac.

Jetons en commençant un coup d'oeil sur cette partie du globe terrestre où Dieu a placé d'abord des tribus sauvages et des Esquimaux. Ce coin de terre forme la grande presqu'île bornée au sud par le golfe Saint-Laurent, à l'est par l'Atlantique, au nord par la baie d'Hudson. Elle fait maintenant partie de la province de Québec. Elle est traversée dans sa longueur, de l'est à l'ouest, par la chaîne de montagnes des Laurentides d'une élévation d'environ 2,000 pieds, mais qui atteint 5,000 à 7,000 pieds au littoral de l'Atlantique où elle se termine abruptement. Le sol de terre légère est sablonneux et graveleux. Il est couvert d'épinettes, de bouleaux et de sapins. Il y a une multitude de grands lacs très poissonneux qui sont la source d'au-

tant de rivières dont les unes se jettent dans la baie d'Hudson, les autres dans l'Atlantique et d'autres dans le golfe Saint-Laurent. Comme elles ont une descente de 2,000 pieds sur leur parcours, il est difficile de supputer les milliards de chevaux-vapeur qu'elles peuvent livrer à l'industrie. Il y a sur la *Meshibo* (grande rivière des sauvages), une chute puissante de 780 pieds de haut, suivant les calculs d'une société géographique de Londres.

Le fer est très abondant partout le long des Laurentides. Il y a aussi de l'or, car M. Allan Cameron, commis de la Baie d'Hudson, a trouvé deux pépites d'un or jaune pâle comme celui du Yukon, de la valeur de quelques piastres. Ces pépites avaient été entraînées par les eaux hautes de la grande rivière. Malgré des recherches postérieures, on n'a pas pu en trouver d'autres. Les savants nous disent qu'il n'y a pas de chances pour nous d'y découvrir des mines d'or, mais je crois qu'un beau jour quelque voyageur ou arpenteur pourra, par pur accident, trouver des gisements aurifères comme il est arrivé au Yukon.

Les forêts sont remplies d'animaux sauvages propres aux pays du nord. Toutes les espèces de cerfs abondent, surtout vers le nord. Il y a beaucoup de castors, de visons, de loutres, de rats musqués dans les lacs et rivières. Les animaux à four-

rure sont très nombreux, principalement les martres noires; les loups cerviers (lynx), les renards jaunes, blancs et noirs, et fournissent une chasse lucrative, ainsi que l'ours noir et le carcajou. La forêt fournit aussi perdrix de savane et perdrix blanches. Nous avons oublié de mentionner le porc-épic qui donne une des meilleures viandes des bois. Un ragoût de porc-épic et la queue d'un castor sont les mets favoris des chasseurs millionnaires qui de temps à autre viennent faire une cure de santé au Labrador.

Le climat est froid en hiver. Dans l'intérieur des terres, il y a quelquefois des journées bien chaudes, en été, mais les nuits sont toujours fraîches. Il y a des gelées tardives au printemps et précoces à l'automne. Dans la partie ouest on peut récolter des légumes. Dans les baies de la mer on trouve assez de foin pour nourrir les animaux.

Ce vaste territoire était autrefois habité exclusivement par des sauvages. Puis vinrent les blancs qui établirent des postes de commerce pour l'échange des pelleteries. Les missionnaires suivirent. Des maisons de la prière furent construites au Lac Saint-Jean, à Chicoutimi, à Tadoussac, à Portneuf en bas, aux Islets de Jérémie dès le 17me siècle par les Pères Jésuites. L'action de l'Eglise fut paralysée par la

cupidité des marchands. Ceux-ci constatèrent la passion des sauvages pour les boissons fortes. Dans le but de les attirer à leurs magasins, ils échangèrent, à d'énormes profits, les pelleteries des sauvages pour de l'alcool.

Vous savez, chers lecteurs, que le sauvage est un vieillard décrépi dont la force de résistance est presque nulle. La loi du paganisme satanique n'impose aucune restriction aux mauvais penchants de la nature: c'est la loi du laisser aller de l'homme animal de saint Paul. Sous l'empire séculaire de ce manque d'énergie et de caractère, le sauvage en présence de la boisson est presque placé dans l'occasion prochaine de succomber.

Mgr de Laval a bien mérité de l'Eglise et de la patrie canadienne en établissant des peines très sévères contre les vendeurs de boisson. Il a été persécuté à cause de cela, et ce sera sa gloire éternelle.

Là où il n'y a pas de boisson, les sauvages réjouissent le coeur du missionnaire: ils pratiquent la religion aussi bien que les blancs et mieux que bien des blancs.

Mais depuis deux siècles la situation des sauvages a bien changé. La population a diminué de plus des trois quarts. Ils ne vivent plus exclusivement de chasse et de pêche; ils s'habillent comme nous autres avec des tissus manufacturés. Pour la chasse le fusil a remplacé la flèche.

L'état de leurs forces physiques n'est plus le même: leur sang n'est plus aussi pur. Plusieurs sont victimes de la tuberculose et de la scrofule. Les sauvages ne vivent pas vieux. On n'a pas besoin de tous les doigts de la main pour compter les vieillards. A l'aide de ces renseignements, il sera plus facile à mes lecteurs de suivre mon récit.

J'arrivai à la bourgade sauvage de Bethsiamits en juin 1873. Je fus surpris d'y trouver une assez belle église dont l'intérieur bariolé de rouge était la gloire des sauvages. Je pus dire la messe à laquelle assistèrent tous les hommes, femmes et enfants de la tribu. Cet acte de foi était d'autant plus édifiant qu'ils avaient déjà entendu une messe à six heures du matin, célébrée par le Père Babel, et que c'était un jour de semaine.

J'appris qu'ils étaient tous revenus de leur chasse d'hiver. Les veuves et les vieillards avaient passé l'hiver à l'ombre de leur clocher paroissial. Le même soir de ce beau jour pour moi, je les vis tous revenir à l'exercice du soir.

Pendant la journée, les chasseurs allèrent échanger leurs pelleteries pour se procurer de la nourriture, des habits et du tabac.

Le prêtre, pendant tout le temps que les sauvages sont à la mer, exerce son mi-

nistère évangélique. Il baptise, catéchise, confesse, marie et administre l'Extrême-Onction aux mourants. Il est maître d'école au besoin. Par une disposition miséricordieuse de la Providence, 95 pour cent des sauvages meurent près de leur chapelle, suivant l'expérience de 60 ans du Père Arnaud, qui a passé sa longue vie au milieu d'eux.

Ce bon Père Arnaud, ce missionnaire célèbre, ce grand meneur d'hommes, a établi à Notre-Dame de Bethsiamits une résidence modèle de vie chrétienne. C'est lui qui a fait l'éducation de l'enfant Jean-Baptiste Estlo, qui devait devenir le chef respecté de la tribu. Ce chef fut un homme d'une conduite exemplaire, un homme qui, dans le bois comme à la mer, disait sa prière et son chapelet tous les jours avec sa famille. Il prêchait plus par l'autorité de l'exemple que par la parole; il n'a jamais goûté la boisson et n'a jamais permis qu'il en fut apportée sur la réserve.

Ce vrai Charlemagne était un grand patriote qui voyait plus loin que le temps présent. Il voulait que sa race, la première placée par Dieu dans ce pays, se maintînt pure et sans alliage jusqu'à "*Ponasiolits*", la fin du monde. Il disait que la langue française était très utile aux garçons, mais nuisible aux filles au point de vue du maintien de la race. Il ne vou-

lut jamais permettre à ses filles de parler français. "C'est le seul moyen," disait-il, "de se garder "iliniou", *l'homme qui vit.* Puis une fois en me regardant, il me dit: "Je suis certain de ne pas me tromper, car le Père Arnaud me dit que je suis du côté du *grand manitou.*"

Admirons ici, chers lecteurs, la conduite gouvernementale de ce chef d'état, qui travaille à sauver son peuple en union avec l'Eglise. Ce qui réussit à rendre heureuse une peuplade sauvage, peut avoir le même succès dans un vaste empire. Que le pouvoir temporel, absolu dans sa sphère, comme nous l'avons déjà dit, laisse l'Eglise agir dans la sienne et l'aide de toutes ses forces à pousser les fidèles vers leur fin dernière, vers le salut de leurs âmes; alors les fidèles de l'Eglise et les citoyens de l'Etat jouiront après leur mort d'un bonheur sans fin dont ils auront un avant-goût en ce monde. Nous allons voir le zèle de ce chef Estlo pour procurer le bonheur des sauvages.

Un hiver qu'il était monté chasser à la hauteur des terres, il rencontra une famille de sauvages Naskapis. Il l'exhorta de venir à la mer voir *l'homme de la prière,* l'envoyé du Grand Manitou qui avait un message spécial pour *Natsipi* et les Naskapis qui chassaient à la hauteur des terres. "Nous partirons ensemble, au départ des glaces, pour la mer. En attendant, voici des mé-

dailles de la sainte Vierge, la Reine du Ciel. Cette reine est tellement puissante que son image va te protéger ainsi que ta femme et tes quatre enfants. " Natsipi en prit une, sa femme en prit deux pour elle et une pour chacun de ses enfants. Puis les deux chasseurs se séparèrent. A la fonte des neiges, le chef Estlo attendit vainement pendant neuf jours son compagnon d'une journée.

Rendu à Bethsiamits, il raconta au Père Arnaud la rencontre qu'il avait faite.

—Tu lui as donné une médaille de la sainte Vierge?

—Oui, notre Père.

—Il l'a reçue avec joie?

—Oui, il paraissait bien content.

—Espère, mon cher Jean-Baptiste, la sainte Vierge va nous l'amener: prie beaucoup pour eux pendant la messe.

Le même jour où la lune était "ronde" (pleine lune) Natsipi arrivait avec sa famille à la décharge du lac, lieu convenu du rendez-vous avec le chef Estlo. Celui-ci n'y était pas, mais avant son départ il avait planté, dans le sol, deux gaules inclinées vers la mer, très rapprochées l'une de l'autre, et une droite. Natsipi et sa femme lurent aussitôt cette lettre ouverte, écrite en caractères vieux comme le monde. Le premier bâton disait: "Je pars pour la mer"; le deuxième bâton: "Je vais aller à petites journées, très lentement, en t'attendant";

le troisième bâton, planté bien droit et un peu éloigné des autres: "Je t'attendrai à Bethsiamits, sous ma tente, c'est-à-dire, je te nourrirai." Mais le chasseur sauvage, désappointé, ne voulait pas partir; il ne voulait plus descendre. Son épouse ne cessait de le presser. "Allons voir la maison de la prière qui est si belle, paraît-il, puis nous reviendrons à notre terrain de chasse." Après deux jours d'hésitation, Natsipi décide d'aller voir la belle maison du Grand Manitou. Ils partirent, lui, sa femme et ses quatre enfants. Après deux heures d'aviron, ils mirent à terre pour faire le portage d'un long rapide. Natsipi chargea le canot sur ses épaules et partit en courant. Quelle ne fut pas sa surprise de voir, en arrivant au bout du portage, un homme de haute taille, d'une belle apparence, habillé comme un chef, lui dire en bon sauvage: "Ne crains rien.. Je ne veux te faire aucun mal; je viens seulement te dire de ne pas aller voir la robe noire, car je te ferai mourir de faim l'an prochain." Puis il disparut tout à coup dès qu'il vit la femme arriver avec ses quatre enfants. Celle-ci avait entendu quelqu'un parler à son mari, mais elle n'avait rien vu.

"Ma femme", dit Natsipi, "nous n'irons pas plus loin; nous allons retourner dans nos bois." Mais son épouse tint bon: elle voulait voir la "maison du ciel" de l'hom-

me de la prière. "C'est ton *wendigo*", dit-elle, "qui t'a apparu." (Il faut que vous sachiez, amis lecteurs, que les sauvages payens croient qu'un mauvais génie les accompagne partout. Le missionnaire a changé le *wendigo* en ange gardien.) "Voilà au moins dix fois", continua-t-elle, "qu'il t'avertit pendant la nuit, qu'il va te faire mourir, et tu vis encore. Le chef Estlo nous a dit que la robe noire nous donnerait un *wendigo* qui nous aimerait pendant nos voyages. Continuons notre route, mon homme, et tout va bien aller."

Ils continuèrent leur route pendant une dizaine de jours. L'étranger ne se montra pas, mais Natsipi était triste et inquiet, tandis que sa femme ramait avec un courage sans pareil et se moquait des menaces du *wendigo*.

Ils arrivèrent au dernier portage, et c'est ici que devait se livrer le combat final entre l'étranger, Natsipi et sa famille. Celui-ci, chargé de son canot, s'avançait lentement dans le petit sentier qui conduisait aux eaux paisibles de la rivière, quand tout à coup il fut cloué au sol par le son formidable d'une voix qui éclata comme un coup de tonnerre: "Arrête, je viens te tuer." Natsipi jeta son canot par terre, regarda l'étranger, au teint noir et aux yeux rouges de colère, tourna sur ses talons et vint rencontrer sa femme. Celle-ci, jetant par ter-

re son bagage, dit à son mari: "Viens avec moi; ton mauvais génie sait faire plus de train que de besogne." Elle met en évidence toutes ses médailles et s'avance hardiment à la rencontre du *wendigo*. Arrivée au sommet d'une butte, elle aperçoit l'étranger assis sur la pince du canot. Elle s'avance vers lui en lui montrant de la main une médaille de la sainte Vierge. L'étranger s'évanouit, c'est-à-dire devient invisible à l'instant même. La sauvagesse, se tournant vers son mari, lui dit: "Nous pouvons aller voir la maison du ciel maintenant; ce peureux-là ne viendra plus nous barrer le chemin." En effet il n'apparut plus.

Pendant que nos voyageurs sont à franchir la distance qui les sépare de Notre-Dame de Bethsiamits, nous allons prendre le temps de faire quelques réflexions d'une importance majeure pour le salut de notre âme.

Est-ce que ce *wendigo* était bien le démon? Etait-ce une imagination, une hallucination? Vous pouvez croire ce que vous voudrez; vous êtes libres. Ces apparitions ont été racontées plus de cent fois par les témoins oculaires et auriculaires, soit au Père, soit aux sauvages de la tribu. Pour moi, je crois que c'est une apparition du démon que Dieu a permise pour procurer sa gloire. Une de mes grandes raisons est

que le démon s'est montré trop lui-même: c'est-à-dire lâche fanfaron qu'il est.

Quand il attaque quelqu'un qui ne veut pas se défendre, qui rend les armes sans combattre, le démon est un loup insatiable du *sang* de sa victime, mais dès qu'on prend les armes pour se défendre, qu'on engage le combat, armes en main, il se sauve comme un vaincu et un maudit de Dieu qu'il est.

Amis lecteurs, vous avez, je le sais, des milliers de victoires enregistrées dans le Livre de Vie à la suite de combats avec le démon. Pourquoi? Parce qu'au premier moment de l'attaque par ce vilain, vous avez pris l'attitude d'un soldat devant l'ennemi, vous avez couru à vos armes. L'arme que le démon n'a jamais pu briser, c'est la prière à Dieu par Marie. Quand vous serez tentés de faire un mauvais coup, prenez un *Ave Maria* en bouche et foncez sur lui qui se sauvera comme un poltron qu'il est, et il roulera au fond des enfers. Un autre démon pourra venir aussitôt et engager un autre combat. Vite, ayez recours à vos armes, aux vieilles armes de la vigilance chrétienne et de la prière qui toutes deux ont combattu depuis six mille ans et n'ont pas encore perdu une seule bataille. Quelle gloire pour l'Inventeur de ces armes invincibles et indestructibles et quel mérite pour ceux qui s'en servent!

Nous avons quitté nos sauvages filant leurs six noeuds à l'heure dans leur glissant canot d'écorce. Ils arrivèrent à la mission et cherchèrent le chef Estlo qui les conduisit au parterre en face de l'Eglise. Sachant que le Père Arnaud était pour passer là sous peu, il les fit asseoir sur l'herbe. Tout à coup la porte du presbytère s'ouvre, un beau vieillard, un peu voûté, portant sur sa tête une couronne de cheveux blancs comme la neige, et sur la figure un air de bonté captivante, apparait à leur regard. Le Père Arnaud, car c'était lui, les aperçut, et courut en s'écriant: "Natsipi!! Natsipi!!"; puis le pressant sur son coeur, il lui dit dans la belle, très belle langue sauvage: "Mon coeur se fond avec le tien pour n'en faire qu'un. Tu veux *prier, n'est-ce pas?*" Natsipi répondit: *"Ni wi aiamiàn* (je veux prier)." Et sa femme de s'écrier: "Et moi aussi, je veux prier." Puis ils racontèrent au Père Arnaud toutes les menaces du mauvais génie dans le but de les empêcher de venir prier avec lui.

Le Père Arnaud les instruisit des vérités de notre sainte religion, les baptisa, les admit à la Table Sainte. Ils restèrent attachés à la réserve de Bethsiamits et tinrent toujours une conduite exemplaire.

Heureux pour l'éternité sont ceux qui ne résistent pas à la grâce de Dieu qui veut sauver tout le monde.

Dieu donne les moyens de se sauver aux infidèles, aux hérétiques, comme aux chrétiens, aux jeunes et aux vieillards, aux pauvres comme aux riches. Mais le plus grand nombre font comme les Juifs: "Vous résistez toujours à l'Esprit-Saint," leur disait saint Etienne. Combien de personnes ont entendu dans le secret de leur conscience la voix de l'Esprit-Saint leur disant: "Fais-toi catholique... Il n'y a qu'un Dieu... qu'une seule religion... Luther et Henri VIII sont deux misérables voluptueux... qui ont fait dire à l'Evangile ce qui flattait leur passion... Classe-les avec Mahomet: ils ne valent pas mieux.... Tu n'es pas dans le chemin du ciel... Va trouver le prêtre comme a fait saint Paul."

Voilà, amis lecteurs, ce qui se passe entre l'âme d'un non-catholique et l'Esprit-Saint qui souffle là où il veut. Un bon nombre suivent ce souffle divin et se font catholiques; d'autres refusent et restent assis dans les ténèbres à l'ombre de la mort.

Oh! mes chers amis, ne refusons jamais d'obéir à la grâce de Dieu. Souvenons-nous bien qu'il y a une grâce qui sera la dernière.

CHAPITRE XIII

Souvenirs de Colonisation


'UN de mes plus doux souvenirs, chers lecteurs, c'est d'avoir aidé le mouvement de colonisation et d'agriculture dans notre pays. Vous le dirai-je? A quarante ans de distance, ce souvenir embaume mon âme d'une joie bien pure et me fait éprouver une jouissance qui me repose.

M. l'abbé Hébert, ancien curé de Kamouraska, fondateur d'Hébertville du lac Saint-Jean, me disait sur ses vieux jours: "Vous ne sauriez croire la jouissance que me donne le souvenir d'avoir apporté ma miette à l'établissement de la Vallée du lac Saint-Jean, d'avoir aidé à la formation d'une nouvelle paroisse catholique et d'avoir doté ma patrie d'une nouvelle municipalité catholique. Le soir, assis sur le perron de mon vieux presbytère, je repasse dans mon esprit les travaux, les inquiétudes, les déceptions, les sacrifices de la première heure. Mais tout cela est passé; ce qui reste, c'est une paroisse catholique, c'est un autel où le Dieu du Calvaire vient renouveler son sacrifice et offrir ses mérites pour

que tous ces héros de la colonisation soient préservés des portes de l'enfer."

"Ils sont morts ces héros,—ce qui va nous arriver bientôt,—ils sont morts au champ d'honneur, sur une terre arrosée de leurs sueurs et de leur sang, tenant en mains la croix noire, surmontée de ces mots glorieux, écrits en français: "Pour le Dieu de ma famille et de ma patrie." Leurs enfants ont recueilli la croix et la devise: le lac Saint-Jean est assuré à l'Eglise et à la race canadienne. Que désirer de plus?"

Pour ma famille et ma patrie! Voilà ce que chaque colon de coeur se dit quand il vient verser sa première sueur sur le sol de son lot qui sera bientôt recouvert d'une riche moisson.

Oui, emparons-nous du sol par la colonisation; changeons nos forêts, séjour de l'ours noir, en belles paroisses fertiles, dont chacune aura une église et un cimetière surmontés du drapeau de la victoire sur la mort: la Croix.

Honorons et respectons beaucoup ces colons qui sont les meilleurs soldats enrôlés dans la milice canadienne. Mais surtout aimons-les d'un amour réel et non pas seulement de surface. Aimer! c'est vouloir du bien. Nous montrerons que nous les aimons si nous leur faisons du bien. Pères et mères de famille, vous aimez vos enfants, vous les aimez de tout votre coeur, vous

voulez qu'ils soient un jour au ciel avec vous, vous avez le devoir de *penser* pour eux, car, dans le jeune âge, on ne pense qu'au présent sans se préoccuper de l'avenir. Pensez que vous ne pourrez pas toujours garder vos enfants autour de vous. Ceux qui vivent seulement de sentiment sont voués à l'extinction. Un enfant qui quitte le collège, le couvent ou l'école, pour venir dire à sa mère qu'il s'ennuie trop pour rester loin d'elle, mérite une bonne volée de martinet. Si le père et la mère écoutent les caprices de cet enfant, ils commettent une faute tellement grave dans ses conséquences qu'elle devra être accusée au confessionnal. Oui, les parents sont appelés à être les grands facteurs de l'avenir de leurs enfants. Comme l'a dit un poète:

Les enfants et le sucre, en un moule,
on façonne
Ame bonne ou méchante, à volonté
on donne.

Vous voulez faire de votre enfant un bon catholique, un citoyen respectable qui saura se faire estimer de tout le monde. Vous devez le former à accepter la volonté de Dieu. "Que votre volonté soit faite". Un enfant de 8 ans pour qui Dieu est un inconnu, court de grands risques de se perdre. Vous l'enverrez donc à l'école

jusqu'à l'âge de 14 ans au moins, et même jusqu'à l'âge de 16 ans si vous voulez qu'il devienne maire d'une paroisse. Il sort de l'école, travaille avec son père deux ou trois ans pour apprendre la belle profession d'*habitant*, pendant que trois ou quatre, peut-être cinq, petits frères se pressent autour de la table pour partager le morceau de pain.

Qu'allez-vous faire? Vous ne pouvez établir qu'un seul de vos enfants qui gardera le bien paternel et vous fera vivre. Et les autres?...

A cette question les trois-quarts de mes lecteurs répondent en formulant un désir: Si *nous pouvions donner à chacun une terre! Que nous serions heureux!* Nous pourrions mourir tranquilles, mais nous sommes trop pauvres. Si vous êtes trop pauvres pour leur donner une belle terre, peut-être pouvez-vous leur aider à en avoir une plus grande que la vôtre.

Examinons la question: elle en vaut la peine. Que nos patrons, saint Jean-Baptiste et saint Joseph, guident notre plume.

Nous allons d'abord établir que la chose première à faire pour fonder une paroisse, c'est la plantation d'une croix au milieu d'un canton cultivable, c'est-à-dire à l'endroit choisi par l'évêque: que les colons ne se mêlent pas de fixer le lieu d'une

chapelle, le bon Dieu a donné ce droit à l'évêque.

Ensuite faire des chemins; oui, faire des chemins carrossables, des chemins de 66 pieds de largeur au moins. Soyons bien assurés qu'il n'y a pas de colonisation possible et fructueuse sans chemins. Mgr Labelle,—gardons-lui son nom populaire: le curé Labelle,—de Saint-Jérôme, de qui j'ai été prendre des leçons quand j'ai été chargé par Mgr Taschereau de m'occuper de colonisation, m'a dit ceci: "Allez planter des croix au milieu des cantons que l'on appelle "*townships*" au Canada; faites passer un chemin reliant toutes ces croix au milieu du canton. Vous verrez que les colons devanceront les chemins; je n'ai pas eu besoin de battre la campagne pour les faire venir, disait-il. Des pères de famille endettés vendaient leur terre et arrivaient avec leur roulant; des garçons que leurs parents voulaient établir, en leur aidant les premières années, accouraient prendre des lots. Je parle ici de ceux qui désiraient cultiver une terre, être chez eux et se ramasser de quoi vivre sur leurs vieux jours. Pour les autres, méfiez-vous-en. N'est colon que celui qui le veut. C'est une vocation, une bien belle et bien noble vocation, mais plusieurs ne semblent pas appelés à jouir de l'indépendance du cultivateur; ils préfèrent servir toute leur vie et ne tra-

vaillent bien que quand ils travaillent pour les autres.

"Mais quand vous promettez un chemin," disait-il, "il faut qu'il soit fait. Le retard dans la construction des routes est la grande cause de l'impopularité de la colonisation. Ayez pour devise: Des chemins! Des chemins!

"Pour moi," ajoutait-il, "je vais continuer le Chemin Chapleau jusqu'à la Lièvre; là, nous rencontrerons ceux qui viennent de la Gatineau et tout le Nord sera à nous. Si nous avions des chemins carrossables et des ponts sur nos marais, ruisseaux et rivières, nous établirons quatre à cinq paroisses par année."

Voilà ce que me disait ce grand apôtre de la colonisation, dont le succès fut l'ouverture des chemins. Par le moyen des chemins, il a même placé des colons sur des terres impropres à la culture.

Quelques jours plus tard, je voyais partir huit jeunes héros pour aller s'établir sur les bords de la rivière Attikuapé, du Lac Saint-Jean. Ils avaient à traverser une forêt de 6 milles. Ils avaient chacun 100 livres de provisions sur les épaules, une tente, des chaudières, des haches, une poële, une marmite, etc., etc. Ils s'enfoncèrent dans les marécages jusqu'à la ceinture, traversèrent deux ruisseaux de deux pieds d'eau, passèrent à travers un abatis d'un

demi-mille où ils laissèrent une partie de leurs habits. Quel souvenir d'héroïsme! Ils abattirent quelques arbres pour prendre possession de leur lot et s'en revinrent jurant de n'y plus mettre les pieds avant qu'il y eût un chemin. Une route fut enfin construite et nous avons là aujourd'hui une des plus riches paroisses de la province de Québec.

Il faut faire des chemins si l'on veut créer des paroisses nouvelles. L'ouverture de routes à travers la forêt coûtera des millions: je le sais, mais aux grands maux les grands remèdes. Québec a de toutes les provinces le plus solide crédit; je ne crois pas que les membres de la loyale opposition de Sa Majesté s'opposeront à un emprunt en faveur de la colonisation: au contraire, je pense qu'ils l'appuieront de toutes leurs forces, car, c'est le salut des enfants de leurs électeurs et amis. Espérons que le gouvernement ne craindra pas de prendre une responsabilité qui sera partagée par le Canada tout entier et que l'Eglise de Jésus-Christ bénira.

Si donc on vous assure des chemins, vous ferez, mes chers amis, de la colonisation qui vous fera vivre. Si on ne vous en assure pas, n'envoyez pas vos enfants dans le bois: vous le regretterez amèrement. Je parle avec connaissance de cause.

CHAPITRE XIV

Il faut des protecteurs aux colons

I un bon nombre de parents peuvent établir leurs enfants sur des terres nouvelles, il y en a beaucoup qui ne peuvent les aider en aucune manière. Les enfants de ceux-ci, dès qu'ils peuvent travailler, prennent le large, ou, ce qui est pis, vont "aux chantiers", où ils bûchent pour enrichir souvent des ennemis de notre race et s'appauvrir eux-mêmes. Si l'on pouvait trouver un système pour les faire bûcher pour eux-mêmes, se tailler un domaine et devenir un seigneur sur leur terre. Ne riez pas, mes chers amis; tout habitant qui foule de son pied une terre qui est à lui, est un seigneur, un vrai seigneur. La vraie signification du seigneur est celle-ci: le propriétaire d'une terre. L'Angleterre, qui est remarquable pour conserver les anciennes traditions, a gardé la signification primitive du mot: le *landlord.* Qui est le *landlord* de cette terre, demandera le percepteur des impôts. Voilà pourquoi en Europe on tient tant au domaine familial. Voilà pourquoi les Anglais sont les premiers émigrants du monde. Le bien paternel appartient en héritage au plus vieux, à l'aîné de la famille. On dit au cadet: Il

ne tient qu'à toi de devenir seigneur comme ton aîné; va en Australie ou en Canada t'acquérir une seigneurie, un chez-toi où tu seras *roi et maître*. Dans notre pays, il n'est pas nécessaire de s'expatrier pour devenir seigneur, il suffit de s'éloigner de quelques jours de marche, tout en demeurant dans les limites de notre patrie.

Cette coutume d'accorder le bien patrimonial à l'aîné de la famille est bien ancienne: elle remonte aux premiers habitants-seigneurs de la terre. Rappelons la belle histoire de l'habitant Abraham, le père des croyants en Dieu, créateur du ciel et de la terre.

Un jour Dieu dit à Abraham, comme il a dit à notre premier ancêtre du Canada: Viens t'établir sur la terre que je te montrerai. Abraham, l'habitant, écouta; il s'établit sur une terre appelée Mésopotamie. Isaac lui succéda. Celui-ci eut deux fils jumeaux, Esaü et Jacob. Esaü était le plus vieux de quelques minutes. A lui devait revenir le patrimoine. Par miséricorde pour nous, Jacob lui fut substitué et reçut la bénédiction de son père. La bénédiction d'alors équivalait au testament d'aujourd'hui. Que fit Esaü? Il s'éloigna et alla s'établir sur une seigneurie à lui.

La coutume se perpétua chez les Hébreux, le premier-né avait le patrimoine paternel, auquel ne touchaient pas les cadets. Ceux-ci allaient s'établir sur le patrimoine

familial réservé à chaque tribu. Le patrimoine familial de notre race s'étend de l'Atlantique au Pacifique. Quel dommage que les cadets ne se soient pas emparé des prairies du Nord-Ouest, égales en fertilité à la vallée du Saint-Laurent et de défrichement plus facile. La grande majorité des Canadiens seraient catholiques comme ceux de notre province de Québec et nous commanderions dans la Confédération du Canada; il n'y aurait pas eu de question des écoles. Mais Dieu ne l'a pas voulu dans ses desseins impénétrables à notre courte vue.

Nous disons ceci pour montrer que nous nous sommes trompés en ne voulant pas sortir de la province de Québec. Un Canadien dans la province de Québec ne vaut qu'un, mais dans une autre province il en vaut deux maintenant; dans vingt ans il en vaudra quatre et dans quarante ans seize. Dire que la question des écoles n'a été causée que par le manque de 10,000 Canadiens catholiques de plus dans le Manitoba! Mais laissons de côté les récriminations, occupons-nous de l'avenir et disons que nos compatriotes peuvent émigrer partout dans le Canada où ils trouvent plus d'avantages pour établir leurs enfants seigneurs propriétaires d'une terre, mais à la condition de se fixer par groupe paroissial, notre plus grande force sociale, que des ennemis rugissants n'ont pu vaincre après

plus de deux siècles d'un combat qui n'a pas connu de trève.

N'oublions pas que l'Union Législative s'en vient à grands pas pour engloutir notre chère province de Québec et par elle le catholicisme dans les autres provinces, car c'est au catholicisme que l'on en veut. Ce n'est pas à nous personnellement. Nos ennemis nous *aiment beaucoup*, comme disait naguère un chef orangiste; et c'est parce qu'ils nous *aiment* qu'ils veulent nous soustraire à la *tyrannie* de l'Eglise catholique.

Comme l'Eglise catholique est immortelle, tant que nous resterons attachés à elle, nous participerons à son immortalité; on ne pourra jamais tuer la race française et *catholique*.

Mais il sera facile de tuer une race française non catholique. Voyez nos quelques suisses canadiens. Qu'ils ont honte d'être Canadiens-français! Ils désirent que les orangistes aient la victoire sur nous, et que l'instruction soit enlevée des mains de l'Eglise catholique, et qu'un ministre de l'instruction publique soit nommé à la place des évêques auxquels Jésus-Christ a dit: "Allez et enseignez toutes les nations", le Canada y compris. Un ministre d'un gouvernement aussi protestant que catholique, en tant que gouvernement, aura le contrôle des livres d'instruction... et c'en sera fait de l'instruction catholique dans les écoles

après dix ou quinze ans. Mais, mes chers compatriotes, tant que l'Eglise catholique sera maîtresse dans les écoles et dans la maison comme à l'église, la race canadienne-française sera immortelle.

Voilà pourquoi nous vous disons d'essaimer comme les abeilles par groupes pour continuer les travaux qui ont sauvé nos pères.

Maintenant, continuons notre sujet. Je dis: continuons, car je n'en suis pas sorti: faire de la colonisation sans le Seigneur des seigneurs, il vaut mieux ne pas en faire.

Nous disions donc qu'il y a des pères de famille qui ont quitté leur terre par nécessité, qui vivent dans les villes et qui voudraient faire des Seigneurs de leurs fils, mais ils sont trop pauvres pour y songer.

Il y en a d'autres qui sont encore sur leurs terres. Maintenant qu'ils voient que la culture faite d'après la science agricole est payante, ils voudraient établir leurs enfants sur la terre, mais ils ne le peuvent pas.

Va-t-on laisser partir ces jeunes gens pour la terre étrangère?

Non, dites-vous.

Mais alors il faut leur trouver un protecteur puisque leur père ne peut pas les protéger.

Un homme assez haut placé dans la politique répondait ainsi à ma demande de

procurer une situation à un jeune garçon instruit, mais de parents très pauvres. "Si son père ne peut le faire vivre, qu'il lui achète une hache et que son fils s'enfonce dans le bois." Je répondis: "Il va tellement s'enfoncer dans le bois avec sa hache qu'il faudra un bon coin de fer pour l'en sortir." Parler comme ça, mes bons amis, c'est parler en bébé. Voyons les choses qui sont de première nécessité, au colon, outre sa hache. Il lui faut un sac de farine et cent livres de lard pour commencer, un chantier, un puits, un poële, un chaudron, une poële, tasses, couteaux, fourchettes, seau ou chaudière, petite chaudière à thé, outils propres au déboisement ou au défrichement de la terre. Deux boeufs ou chevaux, une voiture de charge. Toutes ces choses sont de première nécessité, on ne les a pas pour rien. Envoyer dans les bois avec une hache un jeune homme qui n'a rien, est un songe-creux. Autant vaudrait lui acheter une verge à mesurer et lui dire d'aller prendre magasin à Québec ou à Montréal. Il faut absolument l'aider, il lui faut un protecteur, un autre ange gardien. Le colon qui a un protecteur devient fondateur d'une paroisse. Une paroisse! la plus grande force sociale et religieuse que nous ayons à notre disposition: ces mots, social et religieux, sont inséparables pour un Canadien catholique, comme on nous l'a enseigné à notre première communion.

CHAPITRE XV

La force expansive des protectorats



OYONS ce qui a été fait pour la création de cinquante-deux paroisses et missions dans la Saskatchewan, en peu d'années.

Il y a dans la Saskatchewan des centres qu'on appelle "Les centres allemands" et qui s'appelaient autrefois "la prairie".

Le mouvement colonisateur est venu des pères bénédictins du Minnesota. Ceux qui connaissent un peu l'histoire de l'Eglise savent qu'il n'y a pas une seule communauté religieuse qui ait plus fait pour la conversion de nos ancêtres barbares que l'Ordre des Bénédictins, qui a donné plus de 50 papes à l'Eglise, des milliers de prêtres et d'évêques, et dont les monastères ont été les premiers monuments des principales villes de l'Europe. Chaque monastère était une maison d'éducation. Les enfants des premiers défricheurs de l'Europe venaient s'y instruire des sciences profanes et religieuses. Ces Pères sont venus faire dans la Saskatchewan ce qu'ils ont fait dans l'Europe 500 ans après Jésus-Christ.

Les Pères Bénédictins ont accompagné en Amérique les premiers émigrants d'Al-

lemagne qui venaient demander aux Etats-Unis un morceau de terre, une seigneurie pour leurs enfants. Comme chacun le sait, les Allemands catholiques émigrent en bande, en paroisse. La première chose qu'ils font est de construire une école qui, le dimanche, sert de chapelle. Ces premiers habitants ont tôt fait de devenir riches, car toute la famille travaille au champ: hommes et femmes, garçons et filles. Les Allemands catholiques se sont répandus dans l'Ouest. Le diocèse de St-Cloud, Minnesota, est presqu'entièrement allemand. Bientôt la population devint dense; les paroisses étaient remplies. On ne voulut pas laisser la jeunesse partir à la bonne aventure. On s'organisa pour aller former des paroisses dans de riches terres nouvelles. Des connaisseurs vinrent visiter la Saskatchewan, le gouvernement canadien réserva un terrain aux Allemands, et aujourd'hui les Bénédictins ont vingt-deux chefs-lieux de prière. Tous ont le grand bonheur d'avoir gardé leur foi. Mais leur grand succès dépend de ce que les riches ont aidé les pauvres dans les premières années. Et cela sur un simple billet promissoire, avant même que fussent octroyées au débiteur ses lettres patentes. Un banquier de Saint-Paul, Minnesota, qui avait aidé plusieurs amis, m'a dit qu'il n'avait pas encore perdu un sou et qu'il avait

établi seigneurs, *"landlords"*, plus de vingt colons de son sang.

Le mouvement allemand s'est répandu dans toute la Saskatchewan. Les Pères Oblats desservent vingt-et-une paroisses ou missions, les prêtres séculiers ont dix paroisses. Quelle joie pour l'Eglise catholique de constater que le royaume de Jésus s'établit dans les prairies par les Allemands, les Galiciens, Polonais et Ruthènes, les Canadiens, et aussi, quoique moindrement, par les Irlandais et les Ecossais. Nous espérons, amis lecteurs, que vous unirez vos prières à celles de Nos Seigneurs les Evêques, des membres du clergé et des communautés religieuses pour demander le triomphe social du règne du Sacré-Coeur, à l'anéantissement duquel les radicaux veulent pousser les gouvernements. Pour eux, l'Eglise catholique n'avance pas, elle s'obstine toujours à faire croire aux peuples qu'il y a un enfer. Quelle arriérée, n'est-ce pas?

Le système de protecteurs que nous proposons est le même que je proposais il y a 38 ans, en 1881. Comme vous allez voir le bénéfice des protecteurs est basé sur la plus-value des terres, l'augmentation d'un capital placé sur le sol.

Un colon qui *veut* être colon trouve un protecteur ou une société patriotique *en action* lui en trouve un. Il va choisir un lot

dans les limites d'une future paroisse où il y a des chemins carrossables qui sont à se faire; il est intéressé à y travailler lui-même. Il va trouver son protecteur et lui pose le marché suivant: "J'ai 100 acres de terre; je vais vous en céder 40, avec lequel vous pourrez former un bel établissement. J'en ai assez de 60 acres que je ne pourrai pas tout cultiver avant 20 ans. Je vous demande de m'aider les premières années, et voici comment vous pourrez le faire.

"Je vais vous défricher 10 acres de terre à $100 l'arpent, ce qui va me faire subsister les premières années; j'aurai le produit entier de tout le terrain défriché d'une manière cultivable, pendant 7 ans. Vous me paierez par arpent au fur et à mesure du défrichement, excepté pour le premier arpent où vous voudrez bien me fournir les $100 tout de suite. Si vous pouvez vous passer de l'intérêt pour sept ans, vous le retrouverez certainement plus tard dans la vente de votre terre.

"Vous aurez une belle terre à vendre avec 10 arpents en culture, au milieu d'un district habité, ayant un bon chemin pour aller au marché et à l'église. Si vous aimez mieux la garder, vous y établirez peut-être votre fils, un neveu ou un bon serviteur. Dans tous les cas, vous n'aurez rien perdu, car votre terre vaudra plus que l'argent que vous m'aurez avancé. Je me procurerai

aussitôt que possible mes lettres patentes. Vous en jouirez pour la possession de votre lot, car j'espère en même temps faire quelques arpents de terre sur mon lot et me bâtir quelques édifices temporaires. Ce faisant, monsieur, vous ferez deux heureux et vous donnerez une famille de plus à la patrie."

Le protecteur bienveillant lui répondra: "J'accepte le marché parce que je suis content de faire deux heureux et parce que j'aime ma patrie de tout mon coeur. Je l'aime non seulement en paroles, non seulement le jour de la Saint-Jean-Baptiste, mais en actes et tous les jours de ma vie. J'aime surtout à aider les jeunes gens à conserver leur foi.

"Tu me dis, cher protégé, que je donne une famille à la patrie. Permets-moi de dire qu'en regardant dans le passé, je vois que notre population catholique de moeurs pures, craignant Dieu, se double à chaque 25 ans. 14,000 familles françaises (70,000 âmes) ont produit trois millions en 150 ans, de 1761 à 1911, c'est-à-dire 220 sujets chacune à la patrie terrestre, et à celle du Ciel, espérons-le. Si nos 5,000 voyageurs des bois qui bûchent pour enrichir les autres voulaient bûcher pour eux, en imitant nos ancêtres, ces 5,000 chefs de famille auraient une postérité canadienne de 1,100,000 avant même que le Canada soit sorti de l'enfance.

Si nos 200,000 familles qui sont aux Etats-Unis étaient à travailler dans les prairies de l'Ouest, quelle force nous aurions pour propager par le moyen des paroisses l'enseignement de Jésus-Christ hors duquel il n'y a pas de salut pour les nations.

"Sois assuré, cher protégé, que je t'aiderai à t'établir d'une manière permanente dans une nouvelle paroisse."

Il est inutile de dire que ce protecteur peut faire des arrangements encore plus avantageux pour le colon. Le but proposé est celui-ci: aider le colon à s'établir d'une manière stable sur son lot.

J'ai à vous dire, amis lecteurs, que ce système de protection n'est pas nouveau. Le célèbre économiste français Claudio Jeannet a bien voulu me faire connaître dans une lettre écrite de France que ce système était vieux de 1,000 ans, qu'il avait décroché la médaille du succès conférée par l'expérience; que pendant le 9me et le 11me siècles, le défrichement s'était fait de cette manière en Europe et que les travaillants devenaient par ce moyen propriétaires, et rachetaient leur liberté.

Que de mercenaires dans notre pays pourraient racheter leur liberté s'ils avaient un protecteur charitablement intéressé!! Quel immense bien pourrait faire un syndicat de patriotes qui exploiterait le bois marchand des colons en échange du défri-

chement d'une partie de leurs lots. Un tel syndicat s'enrichirait et rendrait heureux des milliers de colons.

Sans doute le colon aura à travailler, mais pas plus qu'il ne le ferait dans un autre métier; il travaillerait certainement beaucoup moins le dimanche. Il pourra se reposer dans un spacieux chantier plus salubre que les maisons de pierre de nos villes. Dans son chantier où il est plus confortable que dans un palais étranger, le colon mangera trois fois par jour, aussi souvent que le roi d'Angleterre et peut-être de meilleur appétit. On ne peut pas dire d'un colon qui est assuré de ses trois repas par jour, de ses habits et de son gîte, qu'il est pauvre. Il n'est pas nécessaire d'être vêtu de soie et d'avoir un piano dans sa maison pour être un vrai seigneur canadien dans toute la force du mot.

Nous résumerons en disant: "Toutes les forces politiques de la nation doivent s'unir pour obtenir d'abord des chemins.

Toutes les sociétés Saint-Jean-Baptiste ou de colonisation qui ne veulent pas être des zéros en fait de patriotisme pratique, doivent se mettre à la recherche de protecteurs. Ils en trouveront beaucoup parmi les pères de famille qui deviendront les protecteurs de leurs enfants pourvu qu'ils puissent se rendre en voiture à leurs lots et à la chapelle.

Que l'agent du gouvernement ne livre des billets de location que sur des lots de bonne terre arable. On a déjà trop essayé à coloniser sur du sable et des roches pour le malheur du pays et de grands colonisateurs ont manqué sur ce point. Que l'on complète une paroisse avant d'ouvrir un autre canton.

A ces conditions l'oeuvre de la colonisation est assurée, je crois; car n'oublions pas que notre peuple aime la terre, qu'il a toujours devancé les chemins, et cela au prix de très grands sacrifices de temps et de travaux héroïques pour s'établir Seigneur sur sa terre.

N'oublions pas que lors de l'émigration en masse aux Etats-Unis, après la guerre de Sécession, nos compatriotes partaient le coeur bien triste en laissant leurs églises et leurs morts derrière eux. Ils vendaient leur roulant mais gardaient leur terre, avec l'espérance de revenir à leurs foyers, une fois leurs dettes payées. Mais les délices de Capoue les ont séduits. Ils se sont établis en terre étrangère, mais nos prêtres les ont suivis et ils ont gardé leur foi. Que Dieu en soit béni! Mais la patrie les pleure.

Maintenant que l'on cultive avec plus d'intelligence, il y a espoir que nos nouvelles colonies se maintiendront, que de nouvelles paroisses se formeront nombreuses, que de nouveaux diocèses s'établiront

et que notre Eglise catholique, apostolique et romaine marchera de victoire en victoire, en assurant à ses enfants, à l'heure de leur mort, la victoire décisive qui leur assurera le repos éternel. Au ciel, il n'y a plus de défrichement à faire: on y récolte sans travailler... mais parce que l'on a travaillé!

Maintenant, quelle est la première société de colonisation ou de Saint-Jean-Baptiste qui va se mettre à l'oeuvre pour trouver des protecteurs parmi les pères de famille et parmi nos riches?

Dans un comté de 15,000 âmes, ne peut-on pas trouver cent colons pour établir une paroisse et mettre sûrement des milliers de personnes dans le chemin du ciel?



Table des matières

TABLE DES MATIERES—Suite



